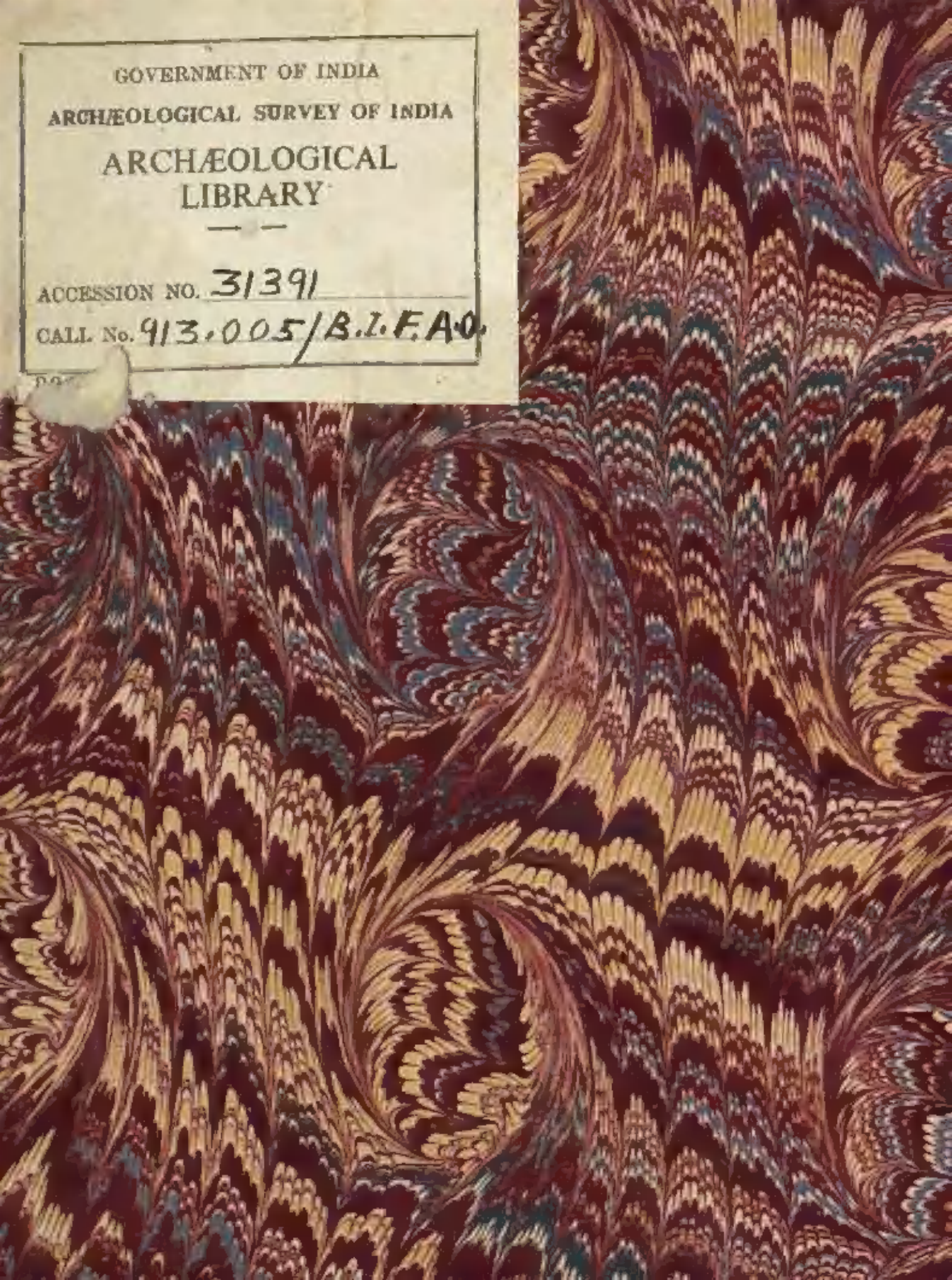


GOVERNMENT OF INDIA
ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF INDIA
ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 31391

CALL No. 913.005/B.I.F.A.O.



~~A 190~~

40





BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
DU CAIRE



(79)



MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. É. CHASSINAT

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU CAIRE

TOME III

31391



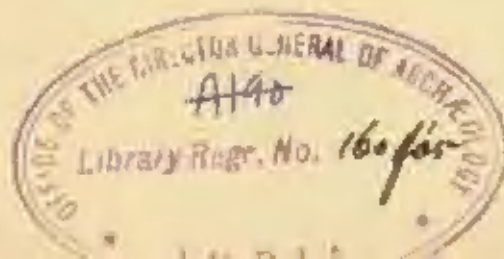
913.005
B.I.F.A.O.

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1903

Tous droits de reproduction réservés



CENTRAL ANTHROPOLOGICAL

LIBRARY DELHI

Acc. No. 31391

Date 17-5-57


Call No. 92.005/D.I.F.A.O.

¹⁰⁰ V. LORET, *Les publications colorées* (Sphinx, 1. V, p. 226-233).

copient ces textes, au lieu de les admirer platoniquement et de les reproduire en noir et en écriture courante, se décidèrent à se faire un devoir de les dessiner soigneusement et de les publier avec toutes leurs couleurs.

C'est grâce à la comparaison de ces représentations colorées, prises dans leur ensemble, avec un certain nombre de spécimens du Faucon pèlerin, vivants ou empaillés, que je compte démontrer que l'oiseau d'Horus est bien un Faucon et non un Épervier, comme on l'a pensé jusqu'ici. Parmi les différents types que j'ai eus sous les yeux, j'ai choisi, comme pièces de comparaison, un grand hiéroglyphe très détaillé peint sur une paroi du tombeau de Ramsès IX, et un individu rapporté d'Égypte et exposé au Muséum d'histoire naturelle de Paris. J'adresse ici tous mes remerciements à M. E. Oustalet, professeur au Muséum, qui a mis à mon entière disposition, avec la plus grande amabilité, les spécimens que je lui demandais; à M. F. Guilman, ancien membre de l'École du Caire, qui a relevé sur place le signe hiéroglyphique, copié le Faucon égyptien au Muséum, et reproduit les deux, avec le plus grand art et la plus scrupuleuse exactitude, sur la double planche qui orne et documente mon travail; enfin à M. E. Chassinat, qui n'a pas hésité, malgré les difficultés et les frais que cela occasionnait, à faire exécuter luxueusement ces illustrations colorées.

L'oiseau d'Horus présente toujours, depuis les plus anciens spécimens peints que l'on connaisse jusqu'aux plus récents, des caractères identiques et particulièrement remarquables. D'une manière générale, l'oiseau est plutôt lourd et trapu; les pattes sont courtes et les épaules larges; l'attache de la tête, surtout, a quelque chose de solide et de massif que les artistes égyptiens n'ont jamais manqué de rendre avec le plus grand soin et qu'on ne rencontre jamais dans les représentations d'autres oiseaux de proie.


Si nous examinons la tête en détail, nous remarquons de suite des particularités qui ne se rencontrent que dans le Faucon. L'œil est tout-à-fait typique. Aussi, les Égyptiens en ont-ils fait un signe de leur écriture, , lequel est employé, dès la XVIII^e dynastie, et peut-être même plus anciennement, pour exprimer le verbe voir⁽¹⁾. Une grande tache dessine sous l'œil une large bande


⁽¹⁾ A ma connaissance, les plus anciens exemples de signe, dans cet emploi, se rencontrent au Papyrus d'Ani (éd. W. Budge, pl. I,

col. 17) et sur une stèle de Gournah appartenant au Musée du Caire (*Rec.*, t. VIII, p. 167); les deux documents datent de la XVIII^e dynastie.

verticale, qui va en diminuant jusqu'à son extrémité inférieure. Elle rejoint, en contournant l'œil, une autre tache en forme de croissant, dont une pointe borde la joue et dont l'autre, recouvrant le dessus de l'œil, se déchiquette en plusieurs lanières ou fibrilles et vient mourir à la base du bec. La mandibule supérieure du bec est caractérisée par une dent plus ou moins saillante que les Égyptiens n'ont pas toujours reproduite, mais que l'on trouve ordinairement dans les représentations les plus soignées. Enfin, la tête est enveloppée, comme d'un capuchon, d'une partie plus sombre qui, couvrant tout le crâne, passe derrière la nuque et vient se terminer de chaque côté, en pointe, à la partie antérieure de l'épaule.

Dans les exemples colorés, la tache si caractéristique qui encercle l'œil est toujours peinte en noir et les fibrilles sont le plus souvent striées de rouge. Les joues sont blanches; le capuchon est bleu cendré et moins souvent vert; le bec est bleu et quelques fois noir; la cire et le pourtour de l'œil sont jaunes.

Comme forme et comme couleur, tous ces détails si précis se retrouvent exactement dans la tête du Faucon pèlerin. Quelques espèces du genre Faucon n'ont pas la pointe antérieure du capuchon, certaines ont le derrière de la tête d'une teinte plus foncée; seul, le Faucon pèlerin réunit tous les caractères de l'oiseau égyptien. M. E. Quibell a découvert dans les ruines de Hiérakdopolis, la Ville des Faucons, une tête de  en or, qui est une des plus belles œuvres d'art qui existent. J'ai minutieusement comparé le dessin de cette tête⁽¹⁾ avec la photographie d'une tête de *F. peregrinus* prise à la même échelle. Il y a entre les deux une si parfaite identité, les détails de la cire, de la mandibule dentelée, des taches de l'œil, du capuchon sont tels, que les deux reproductions se superposent exactement et que l'on serait tenté de considérer la démonstration comme suffisante, sans même examiner les autres parties du corps de l'oiseau.

En poursuivant néanmoins notre étude comparative, nous constatons que l'aile du  est large, et assez longue pour atteindre, presque toujours, l'extrémité de la queue. Les plumes de l'aile sont de couleur verte ou bleu cendré. Or, ce sont là les caractères de l'aile du Faucon pèlerin, qui sont d'un gris ardoisé que les jeux de la lumière font paraître glacé de reflets bleus.

La partie antérieure du corps de l'animal est toujours peinte en blanc sur les

⁽¹⁾ J. E. Quibell, *Hiérakdopolis*, in-4°, London, 1900, pl. M.B.


monuments, mais un pointillé rouge, plus rarement noir, couvre la poitrine, devient plus serré ou plus foncé sur le ventre et se termine, sur les cuisses, par de petites lignes horizontales qui atteignent, sur les plumes inférieures, leur plus haut degré d'épaisseur et d'intensité de teinte. Ce sont là, très nettement indiqués, les caractères du Faucon pèlerin.

La queue, que, par une particularité de leur perspective, les Égyptiens représentent vue de dessus, est de la même couleur que les ailes et le dos, c'est-à-dire peinte en vert ou en bleu cendré. Le plus souvent, elle se termine par une bordure rouge. Il en est de même du Faucon pèlerin, dont la queue, d'un gris ardoisé rayé de noir, est roussâtre à l'extrémité. On doit remarquer que, dans le Faucon comme dans l'oiseau d'Horus, la queue ne dépasse pas sensiblement la pointe de l'aile.

Enfin, si le Faucon pèlerin d'Europe a quelquefois les pattes grises, il les a toujours jaunes en Égypte, et c'est toujours en jaune que les peintres colorient les pattes de l'oiseau d'Horus.

Si, pour contrôler l'ancienne identification, nous comparons maintenant l'oiseau d'Horus, qui présente comme on le voit tous les caractères du *F. peregrinus*, avec le type d'ensemble du genre Épervier, nous constaterons entre les deux de très profondes différences. Tandis que l'oiseau égyptien est court et trapu, l'Épervier, au contraire, est plutôt maigre et élancé. L'Épervier n'a pas, autour de l'œil, la tache si caractéristique de l'oiseau d'Horus; il n'a pas, non plus, de dentelure à la mandibule supérieure; son bec est jaune, et non blanchâtre; chez lui, l'aile est de beaucoup plus courte que la queue, dont l'extrémité est blanche, et non roussâtre. Enfin, en plus de ces caractères déjà très différentiels, tandis que l'oiseau d'Horus et le Faucon pèlerin ont, d'une façon générale, le devant du corps blanc et la partie postérieure d'un gris blennacé, l'Épervier a le ventre roussâtre et le dos gris-brun¹¹. Il est bien certain que, ayant à peindre les ailes d'un Épervier, les Égyptiens les auraient peintes en rouge, et non en vert ou en bleu. Il me paraît donc hors de doute que l'oiseau sacré d'Horus était, non pas un Épervier, mais bien certainement le *Falco peregrinus*.

¹¹ Pour une bonne représentation de l'Épervier qui vit actuellement en Égypte, cf. G. Knaus, *L'Égypte*, t. II, p. 359.

Nous venons de voir, par la comparaison des formes et des couleurs des deux oiseaux, que le  ne peut être l'Épervier. Un renseignement de nature toute spéciale, que j'ai relevé dans le Papyrus Ebers, vient s'ajouter encore à cette constatation. Parmi les recettes à l'usage des ménagères, que l'on a réunies à la fin du papyrus, se trouve le moyen d'empêcher un Milan¹⁾ de dérober : Autre [recette] pour empêcher un Milan de dérober. — Fais tenir debout en terre un rameau d'acacia. Que la personne intéressée prononce ces paroles : « Horus-Falcon, [un Milan] a dérobé dans la ville et dans le marais; il a soif du marais. Lote, cuis-le, mange-le. » — Dire ces paroles sur le rameau d'acacia, qu'on aura couvert d'offrandes alimentaires. C'est là le moyen d'empêcher un Milan de dérober²⁾.

Quelle que soit la valeur de ce moyen, dont je n'oserais trop me porter garant, il en résulte pour nous une chose intéressante : c'est que les Égyptiens considéraient l'oiseau d'Horus comme capable de vaincre un Milan. Or, l'Épervier, qui atteint à peine la moitié de la taille d'un Milan, n'oserait certainement pas se mesurer avec un tel adversaire. Il ne se nourrit que de petits oiseaux, et les Anglais le nomment dédaigneusement *Sparrow-hawk*³⁾. Le Falcon, au contraire, qui est presque de la taille du Milan, fait surtout la chasse à de gros oiseaux, tels que les perdrix, les pigeons, les cornedilles, les canards, et même les oies⁴⁾. Un Milan ne l'effrayerait pas et il serait de force à lui faire passer pour toujours l'envie de dérober.

On m'objectera peut-être qu'Horus étant dieu, tout lui est possible comme oiseau et que, du temps du vieux pharaon Nâr-mér, il combattait avec le roi et lui ramenait par le bout du nez six mille prisonniers⁵⁾. Je pense toutefois que, dans la recette du Papyrus Ebers, qui est en somme une recette de bonne femme, c'est l'animal, bien plus que le dieu, que l'on invoque contre le voleur, et j'estime qu'on n'est pas songé à l'oiseau d'Horus s'il n'eût pas été de taille à se mesurer avec un Milan. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, la seule comparaison de la figure de l'oiseau sacré avec un Falcon pèlerin, vivant ou empaillé, suffit pour nous prouver que l'oiseau d'Horus est bien indubitablement un Falcon et non un Épervier.

¹⁾ Le nom est  = *ape*, *l'oiseau*.

²⁾ Pap. Ebers, pl. XCIII, L 4-b.

³⁾ A. R. Horn, *Les Oiseaux*, t. I, p. 365-367.

⁴⁾ A. R. Horn, *ibid.*, t. I, p. 350-352.











⁵⁾ J. E. Quirna, *Hierakropolis*, pl. XLX.

Est-ce la première fois que l'on songe à voir dans l'oiseau d'Horus autre chose qu'un Épervier? — Il se peut que quelque égyptologue, sans y attacher autrement d'importance, ait nommé parfois cet oiseau *Falcon* au lieu de l'appeler *Épervier*, mais la chose a certainement passé sans être remarquée. Seul, à ma connaissance, M. F. de Bissing a entrevu la vérité, très vraisemblablement sous l'inspiration de M. König, professeur à l'Université de Bonn, qui a souvent voyagé en Égypte et qui possède, vivants ou empaillés, la collection peut-être complète de tous les oiseaux égyptiens. M. de Bissing, dans un mémoire sur *Les origines de l'Égypte*¹¹⁾, cite « l'aigle (en réalité un vautour noir), le vautour à tête nue, oiseau sacré de la déesse Mout, l'épervier (qu'on devrait nommer *falcon*), la chouette »; à la page suivante, il remercie M. König des renseignements qu'il a bien voulu lui donner sur différentes questions d'histoire naturelle. Mais, bien longtemps avant MM. König et F. de Bissing, on regardait déjà quelquefois l'oiseau d'Horus comme appartenant au genre *Falcon*.

En effet, les naturalistes de l'Expédition d'Égypte n'ont jamais pensé à l'Épervier quand ils parlaient de l'oiseau d'Horus; toujours ils l'ont considéré comme étant un *Falcon*. C'est ainsi, par exemple, que L.-G. Savigny, dans son *Système des oiseaux de l'Égypte et de la Syrie*, ne fait allusion, à propos de l'Épervier, qu'au *ἰέραξ σπιζίας* et au *ἰέραξ ἐλάχιστος* d'Aristote¹²⁾, tandis que, à propos du *Falcon pèlerin*, il renvoie minutieusement le lecteur à tous les passages d'Hérodote, de Diodore, de Strabon, de Plutarque, d'Horapollon, d'Aristote, d'Élien, et de bien d'autres, où il est question du *ἰέραξ* sacré des Égyptiens¹³⁾. Au surplus, *ἰέραξ*, dans tous les bons dictionnaires grecs, est traduit par *falcon*.





























Il y a donc plus d'un siècle que les ornithologistes avaient, sans la moindre hésitation, identifié l'oiseau d'Horus avec le *Falcon pèlerin*, et il est surprenant que les premiers égyptologues aient perdu de vue cette identification, et aient, par négligence, inculqué à toute l'école égyptologique, pour de longues années, une idée fautive au sujet du plus important des oiseaux sacrés de l'Égypte ancienne.

¹¹⁾ P. 10 du tirage à part = *Anthropologie*, 1^{re} éd., t. XXIII, p. 270. — ¹²⁾ *Description de l'Égypte*, t. XXIII, p. 481-283.

Rien, en effet, dans l'oiseau  tel que le représentent les figures coloriées, ne se rapporte à l'Épervier. Mais les idées fausses ont la vie dure, et il faudra probablement bien du temps avant que l'on reconnaisse unanimement que le     est la Prairie des Souchets et non le Champ d'Idon, que le  est un Oryx et non une Gazelle, que le  est un Héron cendré et non un Vanneau, que le  est une Huppe et non un Grêbe, que le  est un Vanneau et non un Phénix ou un oiseau à tête de chauve-souris, et enfin, que le  est un Faucon et non un Épervier.

Certes, un peintre moderne donnerait au Faucon pèlerin d'autres teintes que celles qu'ont choisies les artistes égyptiens pour colorier l'oiseau sacré d'Horus; on peut s'en rendre facilement compte en comparant les deux planches qui accompagnent cette étude. Mais il existe, dans la peinture égyptienne, des règles de coloration très simples, très naturelles et très claires, dont il faudra bien qu'on s'occupe un jour, et qui sont d'une fixité telle, qu'il était impossible que, ayant à copier un *F. peregrinus*, les peintres pharaoniques pussent le rendre autrement qu'avec la forme et les couleurs si caractéristiques qu'ils ont données à l'oiseau d'Horus.

II. — LES DOCUMENTS PHILOLOGIQUES.

Le nom de l'oiseau d'Horus est , *hâk*, le plus souvent vocalisé *hank*. On sait qu'Horus est considéré par les Égyptiens comme l'ancêtre du premier roi d'Égypte et de tous ses successeurs. C'est pourquoi tout protocole royal débute par l'image du Faucon perché sur un encadrement rectangulaire qui n'est autre que le plan d'un palais royal et que l'on a pris l'habitude d'appeler *bannière*. Les deux exemples suivants, qui font, à propos du couronnement du roi, allusion au Faucon d'Horus perché sur la bannière, nous prouvent de façon fort claire que  est bien le nom de l'oiseau divin :                          

désigner la bannière en tant qu'encadrement d'un des noms royaux⁽¹⁾, quoique portant l'orthographe $\text{𓏏} \text{𓏏}$ indique nettement, par son déterminatif, que cet encadrement est le plan d'un édifice. Mais un des noms que l'on donne le plus communément aux rois, $\text{𓏏} | \text{𓏏} \text{𓏏}$, «Horus-Faucon qui habite le palais royal», montre mieux encore que les exemples précédents la signification que les Égyptiens donnaient à la bannière. Je n'en veux d'ailleurs retenir qu'un fait, c'est que, oiseau divin ou oiseau royal, le Faucon se nommait $\text{𓏏} \text{𓏏}$.

Champollion le premier⁽²⁾ rapprocha ce nom $\text{𓏏} \text{𓏏}$ du copte 𐩪𐩢𐩨 qui, dans la Bible, sert à rendre le grec ἐπερὶ (Lévit., XI, 16; Nouté., XIV, 17) et, dans les *Scalas*, est rendu par l'arabe عمر ⁽³⁾. Un mot voisin, 𐩪𐩢𐩨 , est rendu dans les *Scalas* par جرادي ⁽⁴⁾. Ce nom arabe s'applique spécialement au Faucon-émerillon (*Falco emirillus*)⁽⁵⁾, mais le terme عمر est le nom générique du Faucon⁽⁶⁾.

La plupart des égyptologues, et plus récemment MM. Maspero⁽⁷⁾ et Spiegelberg⁽⁸⁾, ont adopté la synonymie proposée par Champollion. Pourtant, dans son *Dictionnaire* et dans son *Supplément*⁽⁹⁾, H. Brugsch a eu devoir admettre une autre dérivation. Il considère $\text{𓏏} \text{𓏏}$ comme le prototype du copte 𐩪𐩢𐩨 , *milou*, ce qu'avait tout d'abord accepté M. Maspero⁽¹⁰⁾. Qu'un point de vue vocalique 𐩪𐩢𐩨 semble, mieux que 𐩪𐩢𐩨 , répondre à *milou*, rien de plus admissible. Mais 𐩪𐩢𐩨 , que Brugsch rend par *milou*, n'a ce sens, ou ne paraît avoir ce sens, que dans une énumération très confuse de noms d'oiseaux (Lévit., XI, 16). Partout ailleurs, dans la Bible et dans les *Scalas*, le mot 𐩪𐩢𐩨 (var. 𐩪𐩢𐩨 et 𐩪𐩢𐩨) désigne le Corbeau, 𐩪𐩢𐩨 , عرب , le nom copte bien connu du Milan étant 𐩪𐩢𐩨 ou 𐩪𐩢𐩨 . Il était déjà téméraire de faire dériver un nom copte signifiant *Milan* d'un mot égyptien signifiant *Faucon*; mais, puisque 𐩪𐩢𐩨 ne signifie même pas *Milan*, mais bien *Corbeau*, la dérivation devient complète-

⁽¹⁾ Le mot $\text{𓏏} \text{𓏏}$, actif de 𓏏 «construire», signifie «ce qui fut construit», c'est-à-dire «ce qui constitue l'encadrement d'un nom de roi».

⁽²⁾ *Gramm. égypt.*, p. 51, 61, 73; *Dict. égypt.*, p. 100, 103.

⁽³⁾ *Scala kuhéica*, n° 68.

⁽⁴⁾ *Scala kuhéica*, n° 75.

⁽⁵⁾ L. L. SERNY, dans *Dever. de l'Égypte*, t. XXII, p. 280.

⁽⁶⁾ L. L. SERNY, dans *Dever. de l'Égypte*, t. XXII, p. 280.

⁽⁷⁾ *Recueil*, t. XV, p. 103.

⁽⁸⁾ *Recueil*, t. XXII, p. 163.

⁽⁹⁾ H. BRUGSCH, *Dict. hiérog.*, p. 378; *Suppl.*, p. 370.

⁽¹⁰⁾ *Recueil*, t. VIII, p. 190.

ment impossible. C'est donc *ma* ou *kux*, qu'est devenu *ou* copte, en conservant exactement le même sens, l'ancien nom égyptien du Faucon.

Kircher donne, dans son édition de la *Scala magna*, après *ou* x, le mot *ou-kait*, rendu par *القطر البازي*⁽¹⁾. Je crois que c'est là un nom forgé par Kircher, qui en a forgé bien d'autres, afin d'expliquer le *Βασιθ* d'Horapollon, car je n'ai trouvé ce mot dans aucun des cinq ou six exemplaires de la *Scala magna* que j'ai pu consulter en France ou en Égypte, et Peyron déclare que le mot ne se trouve pas non plus dans le manuscrit du Vatican qu'a copié Kircher⁽²⁾. Pourtant, Tattam a relevé, d'après Rossi, la forme *ou-kair*⁽³⁾, qui répond mieux encore que *kait* à la transcription grecque que donne Horapollon du nom ancien du Faucon : *καλεῖται γάρ παρ' Αἰγυπτίους ὁ ἱέραξ βασιθ*⁽⁴⁾.

Enfin, la langue arabe possède, pour certains oiseaux de proie, les noms *باز* et *بازي*, qui semblent bien apparentés à *bâouk*, *ou*, *kux*, *kaix*, *kair* et *Βασιθ*. Dans son *Système des oiseaux de l'Égypte et de la Syrie*, Savigny a relevé, pour les deux mots *باز* et *بازي*, les emplois suivants chez les naturalistes arabes ou dans le dialecte populaire d'Égypte :

1° *صتر المار* (dialecte d'Alexandrie), *باز* (Aïcoune), *بازي* (Damiy) — Faucon autour (*Falco palumbarius*)⁽⁵⁾;

2° *صتر المار* (dialecte de Menzaléh) — Faucon pèlerin (*Falco peregrinus*)⁽⁶⁾.

A.-B. Clot-Bey considère *باز* comme étant, au même titre que *صتر*, le nom commun à tous les Faucons⁽⁷⁾.

Il résulte de cet ensemble de faits deux notions intéressantes :

1° Les noms coptes dérivés de **𓆎** s'appliquent à diverses espèces de Faucon, et jadis à l'Épervier, ce qui vient confirmer l'identification de l'oiseau d'Horus avec le Faucon ;

2° Les mots arabes *باز* et *بازي*, qui désignent également le Faucon, sont cer-

⁽¹⁾ A. KIRCHER, *Lingua aegyptiaca restituta*, p. 107.

⁽²⁾ A. PEYRON, *Lexic. linguae copicae*, p. 19.

⁽³⁾ H. TATTAM, *Lexic. aegypt.-latinae*, p. 47.

⁽⁴⁾ HORAPOLL., *Hieroglyphica*, l. 7. Voir, au sujet de cette transcription grecque, la note de


Bulletin, t. III.


SPIEGELBERG sur le mot *Βασιθ* (Revue, t. XXII, p. 162-163).

⁽⁵⁾ Description de l'Égypte, t. XXIII, p. 107.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 184.

⁽⁷⁾ A.-B. Clot-Bey, *L'Égypte*, Paris, 1842, t. I, p. 163.



tainement apparentés à  *hor* et *hor*¹⁾, d'où nous devons conclure qu'une racine commune à l'arabe et à l'égyptien ancien sert à désigner le Faucon.

Mais l'étude des noms arabes des différents Faucons nous amène à un résultat bien plus inattendu et bien plus intéressant encore. Le mot  *hour*, lui-même, nom du dieu Horus, est identique au nom arabe *حر*, *hour*, du Faucon pèlerin.

Dans son beau livre *Naturgeschichtlich-medizinische Skizze der Vögel* (p. 194), H. Hartmann affirme que le *Falco peregrinus*, en Égypte et en Nubie, porte le nom de *Sagr-el-hor*²⁾.


A. E. Brehm, dans son *Histoire des animaux*³⁾, cite un passage d'un livre du général Daumas, d'après lequel le Faucon de chasse porte, en Afrique, le nom de *Tair el hour*.

L'Égyptien copte Étienne Boethius, dans son *Dictionnaire français-arabe*⁴⁾, résume ainsi l'article Faucon : *طير الحر* (Barbarie), *باز* (بازات), *صقر* (pl. *اصقور*). Nous voyons là un nouvel exemple de l'identité de sens, déjà signalée plus haut, qui existe entre *صقر* et *باز*.

C. Solal, professeur d'arabe au Lycée d'Oran, donne comme noms algériens du Faucon les deux termes *طير الحر* et *باز*⁵⁾, dans lesquels nous trouvons réunis les deux mots égyptiens  et .

Enfin, le célèbre naturaliste arabe Dandry, qui vécut au Caire de 1341 à 1406, a consacré, dans sa *Vie des animaux*⁶⁾, les quelques lignes suivantes à l'oiseau *Horr* : *الحور... العنبر والناري وقال ابن سيده الحور طائر صغير أبيض أصغر قصير : الحور عظم للتكبير والرأس وقيل أنه يضرب إلى الحمرة وهو بصيد سقر* et le *Bazi*. Ibn-Sidih a dit que le *Horr* est un oiseau petit, monacheté, à tête tachée de blanc, court de queue, puissant d'épaules et de tête. On a dit qu'il lève sur le vert et qu'il chasse ».

Nous constatons tout d'abord, une fois de plus, que *صقر* et *باز* sont bien

¹⁾ Pour l'identité du *x* et du *y*, cf.  *hor* = *x* *hor*, *hor* (حور).

²⁾ Ce nom s'appliquerait également, d'après le même auteur (p. 193), à l'*Alquila pennata*.

³⁾ Les Oiseaux, t. I, p. 346.


⁴⁾ Paris, 3^e édition, 1869, p. 337.


⁵⁾ C. Solal, *Mots arabes de la langue arabe*, Alger, in-8°, 1897, p. 194.


⁶⁾ *حياة الحيوان*, Caire, en 1366 de l'hégire, t. I, p. 310.

synonymes. Ensuite, nous devons remarquer qu'il n'est pas un seul mot de la courte et précise description arabe qui ne s'applique à l'oiseau d'Horus. Le *Harr* est « petit » : le Faucon pèlerin ne mesure guère plus de trente centimètres de hauteur. Il est « monché » : toute la partie antérieure de l'oiseau d'Horus est ponctuée de taches foncées. Il a « la tête tachée de blanc » : la zone forme en effet, au milieu de la tête de l'oiseau égyptien, une large tache blanche, tandis que tout le reste est noir ou bleu foncé. Il est « court de queue » : la queue, et c'est là un caractère distinctif du Faucon, ne dépasse pas sensiblement l'extrémité de l'aile. Il est « puissant d'épaules et de tête » : ce qui frappe surtout dans l'oiseau d'Horus, comme je l'ai fait remarquer, c'est justement la largeur de sa carrure et la lourdeur de l'attache du cou. Enfin, « il tire sur le vert ». Ce dernier détail surtout est précieux, car il s'applique tout spécialement au Faucon pèlerin, et, d'autre part, à l'oiseau tel que l'ont colorié les anciens Égyptiens.

En somme, sur les deux noms égyptiens qui s'appliquent à l'oiseau d'Horus, nous voyons :


1° que le nom spécifique  s'est conservé en copte avec la signification de Faucon (*ḥarr*, *ḥar*) et qu'il est apparenté à l'arabe *ḥarī*, *ḥār*, qui désigne le même genre d'oiseau ;


2° que le nom divin  est strictement la transcription d'un second mot arabe *ḥr*, lequel s'applique au Faucon, et plus spécialement au *Falco peregrinus*.





Ces arguments d'ordre philologique viennent donc pleinement confirmer les conclusions que nous avons tirées de l'examen des représentations coloriées de l'oiseau d'Horus. Il me paraît de toute évidence que cet oiseau est bien le Faucon pèlerin, et mon étude s'arrêterait sur cette conclusion, si l'existence en arabe du mot *ḥr*, nom d'oiseau, identique au mot , nom de divinité, ne soulevait un double problème dont la solution peut avoir une grande portée concernant l'histoire et la mythologie égyptiennes.

III. — CONCLUSIONS HISTORIQUES.


On sait qu'Horus est, pour les Égyptiens, à la fois le dernier dieu-roi et le prédécesseur du premier roi-homme. Il est comme l'aïeule de tous les pha-


raons. Horus était un Faucon : tous les rois d'Égypte, à son exemple, sont des Faucons. De sorte que le  est, en même temps que l'oiseau sacré d'un dieu, une sorte d'animal national de l'Égypte pharaonique. Si l'Égypte, au lieu d'être une nation, n'était qu'un clan, on pourrait dire justement du Faucon horien qu'il était comme le *totem* de ce clan.

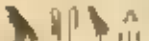
Les Égyptiens ont toujours conservé la mémoire du temps lointain où régnait Horus. On disait communément, pour désigner une époque extrêmement reculée, « du temps d'Horus » ou, plus souvent, « du temps des Compagnons d'Horus », car la légende racontait qu'Horus, à la tête de nombreux compagnons, avait délivré l'Égypte de la tyrannie de Set, le meurtrier d'Osiris. Depuis longtemps on a soupçonné que cette légende d'Horus cachait un fond de vérité historique, mais, de peur d'être accusé d'évhémérisme, on n'a pas osé trop insister. Je pense que, pour expliquer le rôle historique d'Horus, il n'est pas besoin de s'appuyer sur les théories évhémériques, bien qu'en principe ces théories ne m'inspirent aucune aversion préconçue. J'ai montré par ailleurs ¹ que la plupart des armoiries de nommes sont d'anciennes enseignes de clans errants, qui sont devenues des symboles géographiques le jour où les clans se sont fixés et, de groupes nomades, se sont transformés en agglomérations locales. Que, sous le nom d'Horus, les Égyptiens aient préservé le souvenir vague de quelque clan ou de quelque tribu dont l'enseigne portait un Faucon, dont le chef était l'incarnation d'un Faucon, et dont tous les hommes étaient des hommes-faucons, il n'y a là rien que de très vraisemblable, puisque le mot arabe, dont  est la transcription, est le nom du Faucon. Il semble bien, en effet, qu'une tribu du Faucon ait pénétré en Égypte à une époque très lointaine et que, refoulant au nord et au sud les populations déjà installées sur les rives du Nil, elle ait réussi à s'emparer d'un territoire, à s'y implanter, et, peu à peu, à étendre sa domination sur tout le reste de l'Égypte.


Mais d'où venaient ces Compagnons du Faucon, ces     ⁽²⁾, ces hommes dont le *totem* est devenu un jour l'oiseau héraldique de tous les rois d'Égypte ?

¹ V. LANGE, *Les enseignes militaires des tribus et les symboles hiéroglyphiques des divinités*, dans *Revue égyptologique*, t. V (1902), p. 94-101.

² On a traduit ces mots par « les compagnons d'Horus ». Le clerc est inexact. Le verbe  <




comme je le montrais à Locraston, ne signifie autre et autre que par dérivation du sens primitif, qui est « l'intensité, s'en aller en temps en répétition, puis, à l'infinitif, escorter, accompagner dans une expédition. Le signe  représente, du









À ce sujet, les égyptologues se sont divisés en deux camps : les uns penchent pour l'Afrique, les autres pour l'Asie. Mais la question me semble avoir été mal posée, ou plutôt j'estime qu'il existe deux questions connexes, que l'on a trop de tendance à mêler et qu'il est prudent de bien distinguer. L'origine des  et celle des Égyptiens sont deux choses très différentes.

Que les Compagnons du Faucon aient constitué un clan homogène ou une tribu composée d'éléments disparates, c'est ce qu'il nous est difficile d'étudier pour le moment ; ce qui me paraît certain, c'est que l'enseigne  (qui à l'origine était l'enseigne totémique d'un clan) n'a pu venir que d'un seul point déterminé. Qu'elle ait, en cours de route, entraîné avec elle certains clans qui ne demandaient que combats et pillages, c'est possible. Mais le gros des envahisseurs de l'Égypte, le clan ou la tribu du Faucon, n'a guère pu partir que d'un seul endroit. Découvrir cet endroit constitue donc une première question, bien nette et bien précise.

Une fois arrivés dans la vallée du Nil, les Compagnons du Faucon se trouvent en présence de populations qui occupent déjà le pays et qui, par conséquent, ont droit au nom d'Égyptiens, puisqu'ils habitent l'Égypte. Ces Égyptiens sont-ils autochtones, viennent-ils de l'Afrique occidentale ou méridionale, sont-ils originaires de l'Asie ? Voilà une seconde question qui est, elle aussi, bien nette et bien précise, mais plus complexe que la première, car il est de toute vraisemblance que les Égyptiens, tels que les découvrirent les Compagnons d'Horus, étaient déjà un peuple plus ou moins mélangé et avaient peut-être déjà subi plusieurs invasions.

Quelle qu'ait été l'origine, simple ou multiple, de ces premiers Égyptiens, il est certain que les Compagnons du Faucon, qui vinrent les rejoindre, apportèrent avec eux des éléments nouveaux de civilisation et que c'est à partir de leur arrivée en Égypte qu'il nous est possible d'étudier, par des monuments écrits, l'histoire de la monarchie égyptienne.

reste, tout le modesto bagage d'un nomade pa-nuif : une couverture ou une toile de tente en lûton  dont recouvrait et au contour du-shez, quelque chose comme l'image du lûteur, , et celle du voyageur,  qui ne portent que la lûton et la couverture enroulée. De même que l'attirail

de scribe, , qui sert à écrire le mot « écrire », se compose des trois objets  (colonne),  (vacu) et  (pistole), de même le bagage du nomade, , se compose des trois objets  (couverture), , et  (contenu).

M. Maspero est d'avis que les Égyptiens sont plutôt d'origine africaine⁽¹⁾; dans son *Histoire*, il parle ainsi des Égyptiens en général. Mais, dans une étude plus spéciale, sur les Compagnons d'Horus⁽²⁾, il établit certains faits qui lui semblent prouver, pour les envahisseurs horiens, une origine africaine également. Ces faits peuvent se résumer ainsi : les Compagnons d'Horus étaient composés en partie de forgerons, plus spécialement peut-être de forgeurs de fer; ces forgerons devinrent les amis-préférés d'Horus, ses auxiliaires intimes, sa garde du corps, et, dans la suite, pour rappeler leur souvenir, on donna au prêtre d'Horus occupant le second rang dans le sacerdoce d'Edfon, le nom de $\overline{\text{H}} \overline{\text{W}} \overline{\text{I}} \overline{\text{X}}$, « forgeron ». Or, dans l'Afrique équatoriale, les forgerons sont également tenus en grande estime : ils sont les compagnons de plaisir des chefs, leurs conseillers, leur escorte continuelle; ils ont la spécialité de certaines pratiques religieuses ou magiques et jouissent de l'immunité de la peine de mort.

J'avoue que cette argumentation me paraît bien tenue et bien fragile. D'abord, les textes égyptiens qu'invoque M. Maspero sont d'époque ptolémaïque, c'est-à-dire datent de plus de cinq mille ans après l'invasion horienne; ensuite, ce qu'il rapporte des forgerons africains est moderne, c'est-à-dire date de près de deux mille ans après l'époque ptolémaïque; enfin, ni les métaux en général, ni le fer en particulier ne sont spéciaux à l'Afrique équatoriale. On trouve des mines de fer en Arabie⁽³⁾, et en Égypte même, où elles ont laissé des traces d'exploitations considérables⁽⁴⁾; au Sinaï, on trouve du fer et du cuivre⁽⁵⁾.

Bien autrement convaincants me semblent être les arguments qu'a réunis M. Petrie dans son *Histoire*⁽⁶⁾ pour démontrer que les Égyptiens dynastiques, c'est-à-dire les Compagnons d'Horus, viennent de l'Arabie par la Somalie ou l'Erythrée :

1° Le seul peuple étranger qui présente des ressemblances physiques avec

⁽¹⁾ *Histoire de l'Orient classique*, t. I, p. 45.

⁽²⁾ *Les Forgerons d'Horus et la légende des Horus d'Edfon* (*Bibl. égyptologique*, t. II, p. 313-336, particulièrement p. 319-321, 336).

⁽³⁾ C. NIEBUHR, *Description de l'Arabie*, Paris, 1779, t. I, p. 199.

⁽⁴⁾ J. DE MURRAY, *Cat. des mus. et instr. de l'Égypte antique*, t. I, p. 139-141; G. WILKINSON,



Manners and customs, 2^e édit., t. II, p. 150; A. FIGARO-SAY, *Studi scientifici sull'Egitto e sur antichità*, Lucerne, 1867, t. I, p. 187; J. DE MURRAY, *Origines de l'Égypte*, t. I, p. 213.



⁽⁵⁾ J. DE MURRAY, *Origines de l'Égypte*, t. I, p. 218-219.

⁽⁶⁾ *A History of Egypt*, t. I, 1893, p. 12-15.

les Égyptiens pharaoniques est le peuple de *Poun-ît*. Il a la même physionomie et est peint de la même couleur que les Égyptiens. *Poun-ît* est appelé le « Pays des dieux » et jamais les Égyptiens n'ont eu, avec les habitants de ce pays, que des relations amicales; c'est même le seul peuple, parmi ceux qu'ils connaissaient, auquel ils n'aient jamais fait la guerre. Enfin, les gens de *Poun-ît* portent la longue barbe tressée que seuls portent, en Égypte, les dieux et les rois descendants d'Horus.

Les statues préhistoriques de Coptos portent la représentation de coquilles et d'autres animaux qui ne peuvent provenir que de la mer Rouge, et plus spécialement du sud de cette mer.

Je me suis, comme on le voit, attaché uniquement à la question d'origine des Horiens, et non des Égyptiens qui les ont précédés. C'est pourquoi j'ai passé sous silence les très nombreuses discussions qui n'ont traité qu'un problème de l'origine des Égyptiens en général. Or, pour m'en tenir à Horus, je crois qu'il y a un argument très puissant, en faveur de l'origine arabe de la tribu du Faucon, dans ce fait que le nom du dieu-faucon Horus, , est justement, et de la façon la plus absolue, le nom même, , que les Arabes donnent au Faucon.


On m'objectera peut-être que  n'est pas un mot arabe, mais un mot égyptien introduit dans l'arabe d'Égypte. S'il en était ainsi, on trouverait ce mot en copte et en égyptien ancien comme nom du Faucon, ce qui n'est pas le cas. Le mot  est, dans le *Qomous*, comme nom du Faucon, considéré comme un mot d'arabe littéraire et non comme un terme de langue vulgaire ou d'usage dialectique.

Enfin, j'ajouterai à ce rapprochement linguistique un argument qui présente la plus grande valeur et qui repose sur une ingénieuse observation de M. F. Guillemant, observation que personne, je crois, n'avait encore faite. On sait que les habitants de *Poun-ît* sont représentés de couleur rouge, comme les Égyptiens. Mais Mariette a fait remarquer le premier, en étudiant les bas-reliefs de Deir-el-Bahari, que le rouge des habitants de *Poun-ît* diffère un peu du rouge des Égyptiens. C'est un rouge spécial, plus carminé, que l'on retrouve également dans les représentations des gens de *Poun-ît* aux tombeaux de Houï et de Bekhmâd.

Or, M. Guillemant, qui a passé trois hivers à Bibân-el-molouk, dont deux

pendant que j'y étais moi-même, pour relever toutes les scènes et inscriptions du tombeau de Ramsès IX, a fait une remarque que, seul, pouvait faire un peintre. Après avoir reproduit un certain nombre de figures du roi et des divinités infernales, tous de ce rouge ocre qui caractérise les Égyptiens, il a remarqué que, seules, les chairs du dieu Horus hiérocéphale n'étaient pas de la même couleur, mais présentaient ce mélange d'ocre rouge et de laque carminée que l'on retrouve dans la coloration des habitants de *Poun-ît*. Il a attiré mon attention sur cette particularité, qui m'a très vivement frappé. Nous nous sommes demandé s'il n'y avait pas là quelque effet du hasard. Aussi, pour élucider cette question piquante, avons-nous été visiter ensemble les autres tombeaux de la vallée. Le résultat de la visite a été celui-ci : partout, depuis la plus ancienne tombe jusqu'à la plus récente, Horus est toujours peint en ocre rouge carminé, tandis que tous les autres personnages sont peints en ocre rouge simple.

Cette coloration spéciale d'Horus n'est donc pas l'effet du hasard. Les Égyptiens ont bien intentionnellement donné à Horus une couleur de peau différente de la leur, et, comme cette couleur se trouve être la même que celle qu'ils ont donnée aux habitants de *Poun-ît*, il en résulte qu'ils considéraient Horus comme originaire des bords de la mer Rouge.

Cette remarque venant s'ajouter à celle que j'ai faite concernant l'origine arabe du nom  et à celles qu'ont faites tous les partisans de l'origine asiatique des Égyptiens, il me paraît bien certain que la tribu du Faucon était d'origine arabe, ainsi que les pharaons thébains, qui sont issus de cette tribu.





IV — CONCLUSIONS MYTHOLOGIQUES.

L'identité du nom arabe du Faucon avec le nom égyptien du dieu Horus nous amène à examiner une nouvelle question, relative au caractère initial du dieu.




On ne tient généralement pas assez compte, dans les études consacrées à la mythologie égyptienne, d'un principe qu'il est pourtant indispensable de ne jamais perdre de vue. Ce principe est la loi d'évolution naturelle.






On dit et l'on répète à satiété, dans certaine école, que l'Égypte antique «

été le pays de l'immutabilité, que le temps a été impuissant à y apporter la moindre modification dans les usages ou dans les croyances, et l'on trouve tout naturel d'établir une notion quelconque en soudant les uns aux autres, comme s'ils étaient synchroniques, des éléments empruntés à des textes du temps de Chéops, de Ramsès II, et de Cléopâtre ou d'Hadrien. La théorie est évidemment d'une simplicité remarquable et d'une merveillesse commodité; elle a le défaut d'être radicalement fautive. Habillez un personnage avec des braves gauloises, un pourpoint de la Renaissance et un gibus de soirée, et vous obtiendrez quelque chose d'analogue aux résultats que produit d'ordinaire la théorie que je signale. Les Égyptiens ont été aussi changeants, sinon plus, que tous les autres peuples, — on en a cent exemples qu'il seroit trop long d'énumérer ici, — et nous devrions nous déshabituer de les considérer, par paresse d'esprit, comme ayant formé pendant cinq mille ans une sorte de bloc cristallisé. Certes, en règle générale, les ressemblances sont toujours infiniment plus faciles à saisir que les différences, et je comprends que la théorie du bloc ait de nombreux adhérents. Il est pourtant urgent de réagir.

On a remarqué que certaines divinités ont souvent des attributions d'une variété déconcertante. Peut-on admettre un seul instant que ces attributions, parfois contradictoires, aient été imaginées en un même lieu et en un même moment? La déesse Nôth, par exemple, est une guerrière, une tisseuse et, s'il faut en croire M. Mollet, un symbole très abstrait de l'idée d'existence. D'où lui viennent ces trois aspects si disparates? Le même savant explique la chose, — et je pense comme lui, — par des motifs d'ordre étymologique et d'ordre graphique. Le signe , attribut de la déesse guerrière, aura été confondu un jour avec le signe , qui représente une navette. De là les deux idées différentes de combat et de tissage, que des Égyptiens ou des égyptologues ingénieux ont pu concilier en comparant l'action de lancer la navette à celle de lancer une flèche. Puis, il se trouve que la navette se nomme  et qu'un mot de même sonorité, , signifie «ce qui est». Il en résulte un nouveau rôle pour la déesse; elle est ce qui est, et les symbolistes, qui sont légion dans notre science, ne manquent pas de faire remarquer ce qu'il y a de profond dans la comparaison de l'existence avec la trame d'un tissu. Il n'y a pas comparaison, il y a une étymologie nouvelle, un vulgaire calembour; mais les symbolistes plantent trop haut dans le rêve pour s'en apercevoir, et ils admirent en eux la sagesse des Égyptiens.


En réalité, la déesse Neith n'a pu être tout à la fois une archère, une tisserande et *Ce qui est*. Il y a eu évolution. Deux signes ont été confondus, une étymologie aventureuse s'est fait jour: autant de faits qui n'ont pu être que successifs.


Il en est de même pour  qui, à deux étymologies différentes, doit deux rôles très distincts: , « le journalier », , « le caché ».


Thot, après avoir été tout simplement le dieu « en forme d'ibis »,  — de  — arseut, *raht*,  *grue*¹¹, — est devenu le dieu de la justesse et de la rectitude, par suite d'un rapprochement de son nom avec celui du fil à plomb de la balance, , d'où l'orthographe  du nom de l'ibis.




Or, Horus, lui aussi, présente un certain nombre de caractères assez divers. Il est le disque solaire ailé, il est le ciel, il est une face immense dont un œil est le soleil et l'autre la lune. Il est évident qu'il n'a pu devenir tout cela à la fois; il est malade, par exemple, de concevoir qu'il ait pu être en même temps le soleil et une face dont un œil était la lune. Donc, comme pour Neith, comme pour Anou, comme pour Thot, il y a eu évolution dans le rôle d'Horus, et il est possible, en principe, de classer par ordre chronologique les phases de cette évolution.

Si, à l'époque ptolémaïque, Horus est parfois, dans un même texte, considéré tour à tour comme ciel, comme disque ailé et comme face céleste, nous ne devons pas, de ce document d'époque récente, conclure que le dieu a toujours été les trois choses à la fois. Il a certainement commencé par être l'une des trois; les deux autres sont venues ensuite, chacune à son tour.


Trois mots, dérivés d'une même racine , nous montrent par suite de quels raisonnements étymologiques les prêtres égyptiens ont pu voir dans Horus le ciel, le disque ailé et la face céleste :





1°  est le nom même de l'espace supérieur, du ciel; donc, Horus est le ciel.


2°  est la partie supérieure de l'homme, la face, le visage; donc, Horus est la face céleste.


3°  signifie « cheminer », d'où le mot , « chemin ». Mais 

¹¹ *Scals kalirica*, n° 81-82.

signifie « cheminer par les airs, voler », d'où le mot , « oiseau »⁽¹⁾. Donc, Horus est le disque qui chemine, qui vole au moyen d'ailes.

Le classement chronologique de ces trois étymologies est-il possible? Il l'est évidemment, en principe, mais je ne crois pas qu'on ait encore tenté de l'établir de façon critique. Comme l'œil d'Horus, c'est-à-dire un des deux yeux de la face céleste, est mentionné dans le *Livre des pyramides*, il semble en résulter que, dès la fin de la V^e dynastie, on connaissait l'étymologie  « lune [céleste] ». La chose n'est pourtant pas aussi certaine qu'elle le paraît, car on n'a pas encore établi que l'œil d'Horus était, sous l'Ancien Empire, le soleil ou la lune, comme il le fut aux époques postérieures. L'étymologie  est démontrée, pour la fin de la XII^e dynastie, par ce fait que le roi Horus, dont M. de Morgan a découvert la tombe à Dahchour, porte son nom écrit parfois , et parfois . Mais ce sont là des questions dont j'abandonne volontiers l'étude aux mythologues. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Horus a été, successivement, envisagé par les Égyptiens de trois manières différentes et qu'il est possible, théoriquement, de classer ces trois manières par ordre chronologique.

Il semble que ce soit l'étymologie  que l'on ait des tendances à classer en premier. Je n'y vois aucun inconvénient. Mais, avant que l'on se mit à faire des jeux de mots sur son nom, n'y a-t-il pas eu un temps où le dieu Horus a pu jouir d'une existence indépendante et placide, indemne de tout calembour? N'a-t-il pu, avant que, par voie étymologique, on lui eût trouvé une homologe dans le panthéon égyptien, rester quelque temps sans avoir de rôle à jouer dans l'ensemble de la mythologie?

Sur les monuments découverts à Abydos, à Nagadah et à Hiérakômpolis, il semble bien qu'Horus n'ait encore rien de solaire ni de céleste. Il se présente partout sous l'apparence d'un Faucon batailleur, qui aide le roi dans ses guerres, en même temps que sous l'aspect d'un oiseau tout particulièrement uni au roi, lequel déjà porte le titre de . Et c'est bien ainsi que l'on se représente en effet ce que devait être, pour les premiers rois horiens, le *totem* du clan dont les conquêtes leur avaient donné un trône. Ce devait être surtout un compagnon

⁽¹⁾  = *Mém. de l'Inst. égypt.*, t. II, p. 11;  = E. CHASSINAT, *Le temple d'Edfou*, t. I, p. 505.



de combat, un auxiliaire sur les champs de bataille, un protecteur dont on portait l'image au sommet des enseignes militaires. D'ailleurs, cet ancien rôle d'Horus a persisté de façon plus ou moins latente à travers toute l'évolution de la religion égyptienne et, aux époques ptolémaïques, on voit encore en lui, d'après maints passages des inscriptions d'Edfou, le Faucon aux griffes acérées qui dépèce les ennemis.

Certains égyptologues avaient pensé que, dès l'origine, Horus était le ciel, par opposition à Set, qui était la terre. On voit qu'il n'en est rien. Le Faucon de l'armée horienne et le Lévrier des hordes typhoniennes étaient deux adversaires acharnés qui se disputaient la possession de l'Égypte. C'étaient deux enseignes, et rien de plus; c'étaient les signes de ralliement de deux armées ennemies.

Il est bien certain que, du moins en ce qui concerne la mythologie égyptienne, Horus n'a été un Faucon belliqueux que le jour où il a pénétré en Égypte, ou, plus exactement, que le jour où les circonstances l'ont amené à entrer en guerre contre Set. Peut-être, en effet, le clan horien a-t-il pu se caser tout d'abord sans lutte en quelque coin libre de la vallée du Nil et n'a-t-il eu à livrer de combats que lorsqu'il voulut étendre son territoire aux dépens de ses voisins. De sorte que, avant d'être le Faucon guerrier, Horus a dû être quelque chose d'autre, soit en Égypte avant les guerres typhoniennes, soit dans son pays d'origine.

Ce qu'il a été tout d'abord, c'est encore le mot arabe *حُر* qui nous l'indique. Il a été un Faucon, tout auiment, et il a pénétré en Égypte sous le nom modeste d'un oiseau. Était-ce un oiseau-totem, était-ce un oiseau-dieu? Totem d'abord, bien certainement, puis dieu par la suite, mais simple Faucon pendant longtemps.

Et ce n'est qu'après un certain laps de temps que les cabuleux se mirent à sévir, que des liens de parenté s'établirent entre Horus et d'autres dieux qui lui avaient été d'abord complètement étrangers, que toute la mythologie égyptienne se mit en mouvement et, entraînant le Faucon primitif dans une vaste série de transformations, en fit la personnification d'un certain nombre de choses variées. Mais, au fond, Horus resta toujours le Faucon qu'il avait été au pays de *Poun-à*, et, si les Égyptiens oublièrent de bonne heure que son nom signifiait « Faucon », ils n'oublièrent jamais ce qu'avait été le dieu à

l'origine. Le mot  devint bientôt un nom propre, mais  prit la place du nom commun disparu et toujours les pharaons, descendants d'Horus, furent pour les Égyptiens « le Faucon qui habite le Palais ».

V — LA FAUCONNERIE.

Avant de terminer cette étude sur le Faucon sacré des anciens Égyptiens, je pense qu'il ne sera pas hors de propos d'examiner rapidement une question qui peut intéresser ceux qui s'occupent de l'histoire de la chasse dans l'antiquité. Les Égyptiens chassaient-ils au Faucon ?

Le plus ancien auteur grec qui mentionnent généralement les spécialistes, comme ayant parlé de la chasse au Faucon, est Clésias de Guide. En réalité, Clésias ne parle pas précisément du Faucon, mais d'autres oiseaux présentant plus ou moins d'analogie avec le Faucon. Décrivant les mœurs des Pygmées de l'Inde, il nous dit que ceux-ci chassaient les lièvres et les renards, non pas au moyen de chiens, mais au moyen de corbeaux, de milans, de corneilles et d'aigles : λαγούς τε καὶ ἀλώπεκας θηρεύουσιν, οὐ τοῖς κυσίν, ἀλλὰ κόραξι καὶ ἰκτίσι καὶ κορώναις καὶ αἰετοῖς ⁽¹⁾.








Aristote est le second et le seul autre auteur grec qui parle de fauconnerie. Dans son *Histoire des animaux* (IX, 36), il raconte qu'en Thrace, dans la partie du pays nommée autrefois Cédripolis, les habitants se livrent, dans les marais, à la chasse aux petits oiseaux, qu'ils prennent au moyen de faucons : ἐν δὲ Θράκῃ τῇ καλουμένῃ ποτὲ Κεδρεπόλει ἐν τῷ ἔλει θηρεύουσιν οἱ ἄνθρωποι τὰ ὀρνίθια κοινῇ μετὰ τῶν ἱερῶν. Suivent un certain nombre de détails très curieux sur cette chasse. Dans un autre de ses ouvrages ⁽²⁾, Aristote rapporte le même fait en y ajoutant plusieurs renseignements nouveaux et en désignant comme région où se pratiquait cette chasse au faucon la partie de la Thrace qui est au-dessus d'Amphipolis : περὶ δὲ τὴν Θράκην τὴν ὑπὲρ Ἀμφίπολιν.

⁽¹⁾ Clésias Guidii, (fragm. 57, 11 (éd. G. Müller). Comparer le fr. 69, omis par Elzer dans son livre *Sur les animaux* (IV, 25), où le même renseignements sur les chasses des Pygmées de

l'Inde est donné avec beaucoup plus de détails, mais avec omission de la mention relative aux corneilles.

⁽²⁾ *De mirab. auscult.*, 118.

perruches? Il ne semble pas que le Faucon soit bien désigné comme animal d'apprément, soit par sa voix, soit par son plumage, soit par son caractère; de plus, il n'est pas autrement commun à nourrir. Ne pouvant guère songer à voir dans le Faucon apprivoisé un animal apprêtable, on est tenté de penser à un animal utile, employé pour la chasse. Et pourtant, il faut bien reconnaître que rien, dans les textes cités, n'indique formellement cet emploi.

Cependant, les Égyptiens avaient remarqué l'aigreur de la vue du Faucon. Ils lui donnaient parfois le nom de  , « celui qui a la vue perçante », et employaient l'œil du Faucon, , pour écrire le verbe voir. D'autre part, ils avaient observé l'état de terreur, de stupéfaction des sens que produit sur les oiseaux la vue d'un Faucon. Ils disaient des ennemis du pharaon, épouvantés à sa vue, qu'ils étaient    , « immobilisés, médusés comme des oiseaux devant le faucon »⁽¹⁾.

Ce sont là des données bien réduites, mais elles sont, à mon avis, bien insuffisantes pour l'élucidation de la question qui nous occupe. Si les Égyptiens avaient chassé au Faucon, il me semble que les Grecs en auraient su quelque chose et que, au moins une fois, le Faucon serait représenté dans les nombreuses scènes de chasse que nous ont laissées les Égyptiens. Peut-être, en résumé, n'avons-nous pas absolument le droit de déclarer que les anciens Égyptiens ne chassaient pas au Faucon, mais, à coup sûr, nous n'avons pas non plus le droit d'affirmer que cette chasse était pratiquée par eux. Nous devons donc à ce sujet, en attendant de nouveaux documents, nous en tenir à une sage expectative.

Telles sont les idées de recherches spéciales qui m'ont été suggérées par l'identification de l'oiseau d'Horus avec le Faucon. Je n'ai voulu que donner ici un très léger aperçu de l'intérêt que présentent les questions soulevées. Pour l'étude de la fauconnerie égyptienne, les matériaux sont encore trop peu nombreux et il nous faut patienter. En ce qui concerne l'origine de l'invasion horienne, je crois que l'identité du nom d'Horus-le-Faucon avec le nom arabe de l'oiseau ajoute un argument très significatif à ceux que l'on avait déjà réunis

(1) J. DÉCIENNE, *Histor. Inscrift.*, XV, 22.

pour établir l'existence d'une immigration venue d'Arabie et de Somalie. Enfin, le caractère primitif d'Horus ne paraît bien, en gros, avoir été tel que je l'ai indiqué. D'autres pourront reprendre ces questions et les serrer de plus près que je l'ai fait. Peut-être aurai-je moi-même l'occasion d'y revenir.

En attendant, on voit que l'ornithologie n'est pas à dédaigner, même dans les études archéologiques. Les recherches de zoologie égyptienne sont susceptibles de donner plus que des identifications d'animaux ; elles peuvent parfois ajouter des données nouvelles à des problèmes d'ordre bien plus général en offrant une aide inattendue aux historiens et aux mythologues.

Hambourg, 6 septembre 1902.

VICTOR LORST.

UN TEXTE ARABE INÉDIT

POUR SERVIR À L'HISTOIRE DES CHRÉTIENS D'ÉGYPTE

PAB

M. GEORGES SALMON.

L'attention a été attirée depuis longtemps déjà, par les travaux de MM. Amelineau et Bouriant, sur le fonds chrétien des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale. Si ces œuvres sont pour la plupart en une langue fort incorrecte et rappelant le tour de phrase et les idées coptes, elles nous apportent souvent, au milieu d'un fouillis de légendes et de récits miraculeux, d'utiles renseignements pour l'histoire si obscure des chrétiens d'Égypte⁽¹⁾. Le manuscrit 139 est un des plus intéressants de cette collection⁽²⁾. Daté de l'an 1345 des Martyrs (1629 J.-C.), il renferme, dans ses 176 feuillets, dix-neuf pièces différentes, pour la plupart des homélies et des panégyriques de Saints.

Au folio 59 commence le récit de la fondation des deux églises de S^r Barbe et S^r Serge (Barbāra et Aboû-Sarīja) à Mīsr. Outre que ce récit est en quelques points en contradiction avec les renseignements que nous donnent les historiens des églises d'Égypte, nous y avons trouvé, en le parcourant, quelques anachronismes qui nous portent à donner à ce document une date de beaucoup postérieure à celle qui semble indiquée dans le texte. Le récit est d'ailleurs intéressant à plus d'un titre; il nous fournit entre autres matières un curieux épisode des luttes des Croisés et des Musulmans sous les murs de Damiette. Aussi croyons-nous utile de faire connaître aux historiens de l'Égypte

(1) Dans une de ses dernières éditions, le 1^{er} Congrès de l'Histoire des Religions, tenu à Paris en 1900, a émis le vœu qu'un comité de savants dressât un inventaire de toute la littérature arabo-chrétienne, dispersée en manuscrits dans les bibliothèques de l'Europe. Cet inventaire révèle-

Bulletin, t. III.

rait bien des documents qui, joints en *miscellanea* aux autres livres rares, nous sont actuellement inconnus. Cf. Actes du 1^{er} Congrès de l'Histoire des Religions, I, p. 6.

(2) Cf. DE SLAND, *Catalogue des Manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale*, I, p. 28.

ce document inédit. Nous donnons donc l'arabe en partie redressé, c'est-à-dire corrigé des fautes nombreuses que le copiste y a laissées, puis la traduction française et enfin quelques observations critiques sur le texte, suivies d'une étude historique sur les faits rapportés dans ce document⁽¹⁾.

I. TEXTE ARABE.

بسم الاب والابن والروح القدس الاله الواحد
 فتمتدى بعون الله تعالى وحسن توفيقه بنجح خبر
 بنيان الكنيسين المكرمين بربارة وابو سرجة
 الحين⁽²⁾ بنوا بمصر المحروسة وكان بيماهم في ايام
 CUFETGHOU بواسطة الوزير القبطي من اولاد
 اللاح حين عنا على الخليفة وإذن له بذلك وشرح
 فيه جميع ما جرى له من اجل الامير الذي كان ببعضه
 وبمصادرة قدام الخليفة بسلام من الرب امين،

قال اتفق في ايام بعض الخلفاء الذي تولوا على مصر واجالها انه كان انسان قبطي من اولاد اللاح
 وهذا المذكور كان كاتب سر الخليفة وكان عزيزا عنده وبلغ من جاه النصارى عند هذا الخليفة
 ان حكمه على كورة مصر وكل اجالها وما كان فوق يده يد الا يد الخليفة وكان هذا النصارى
 رحوم اديب متواضع شريف من الناس يقضى حوائجهم وكان يخدم الصعير والكبير ويسلك مع
 الاسلام والديم والحرقة ويكون نظره عن حريمهم⁽³⁾ ولا يشتم احدا ولا يفسد ولا يتخاصم ولا يتعاون
 على احد من الاسلام وكل من يتطلع على الغواص ولا يهتك احدا وينظر بعينه ويستتر بذيله⁽⁴⁾
 ومن كان من الاسلام في شتم ازال صيحه ومن كان في جور خلع منه وما كان له شغل الا عمل
 الاحسان مع كل الناس يحثوه الاسلام للناش منهم والعام واليقتد منهم والردى والامير منهم
 والوضيع وكانوا يشكروا منه عند الخليفة وجاهه يتطلع ويغنى⁽⁵⁾ ويريد ولا يسمع فيه كلام حاسد

(1) L'importance de ce document nous a été signalée par M. P. Casanova, qui a eu l'occasion de l'étudier pour sa reconstitution topographique de l'Égypte et de ses églises coptes.

(2) Sic pour الحين.

(3) الحريم.

(4) Aut dandux.

(5) يغنى.

وانه بعض الايام في جمعة الصلحوت العظيمة والقصيح العجيد توجهوا نساءه وعائلته الى بعض الكنائس فتعرضوا لهم صفار المسلمين وجهالهم وصاروا يستهزئهم ويرثيهم لانهم تحفوا انهم من نساء بعض النصارى لان المرأة النصرانية تلبس من المسكة فلا يرحوا برثيهم ويستهزئهم ويسمعوها عليهم ويرثيهم بالتراب الى ان فصلوا الكنيسة فلما فرغ العيد ورجعوا الى منزلهم فقالت الست لزوجها جميع ما جرى عليهم في الطريق من اولاد المسلمين وجهالهم وحلفت انها ما بعيت لروح كنيسة فقال لها زوجها طمبي قلبك لا بد ما احدث بالخليفة واخذ منه امر في عارة كنيسة عند بيتي فذالت له هذا فقال لم يكن ان نعتي كنيسة في ايام المسلمين (fol. 60) فقال لها سوف يكون ما بيده الله تعالى وان زوجته غالت له ان وقف الله ان تاخذ الامر بهارة كنيسة تكرر على اسم القديسة المختارة شيعتي بوزارة ويكون جسدها فيها فقال لها طمبي قلبك واشرق صدرك وقرى عينك لا بد ان اجتهد كل اجتهادي وابذل كل اموالي وجاهي في عارة كنيسة فقالت له الله تعالى يغم كلفتك ويملك بقصودك ويحتس عليك القلوب وانه من ذلك اليوم بقي يخدم الناس بالاكتر ويكرمهم ويفضي حوائجهم ولا سيما القضاء والحكام واليهود الذين هم مصخلطه من الاسلام واشراهم والحكام انه اخذ بقلوبهم حتى حبوه جميعهم ومالت نفوسهم اليه واكرمه غاية الاكرام وبقوا يمتنوا له حاجة وكان ينتظر يوم يكون فيه حقيقة مباركة وساعة سعيدة موافقة وكان حكم النفس يصرى العلوم كلها وفي يوم من الايام طلع الى خدمة الخليفة رآه مشروح الصدر ضاحك السن طيب العيش فخدم مثل العادة وعمل لهلكة حقها من الخدمة الواجبة وفي ذلك اليوم وقفه الله تعالى في كل حركته عذله الخليفة الى كل الحاضرين من الامراء والاعينيين والقباء والمختاب وقال لهم والله هذا النصراني هو حركة¹ دولتي وعميرة ما كان ينتظم لهلكة حال فتكلموا جميع الحاضرين على قدر اقوام لان فيهم من كان يحسده وفيهم من كان يحبه وفيهم من قال ما نعتفر الدنيا من احد² وفيهم من مكلم كلمة موافقة امرا الخليفة وشكر ونسروا فيهم من خاف عليه واوهم الخليفة منه وقال يا مولانا يا جين هذا نصراني فقال الخليفة انا اريد ان يكون نصراني لان النصراني يخاف على عرضه ويحشا³ عليه دينه ولا يستجري يقع في مكروه فقال للحاسد يا مولانا عصى بالذي نقوله ولا مرد لقولك وان ما كل العداوة بيجا لها صلح وحببة صرة⁴ الا عداوة المذهب

¹ حركة. ولا.

² احدا. ولا.

³ محش.

⁴ Passage douteux.

لا يرجأ لها صلح والله ما يقدر هذا النصراني على مصرة الاسلام ويخليها قال فلغتاز الخليفة من ذلك الخاسر وحى مزاجه واستشاط بالغضب واحتد في نفسه على ذلك الانسان ولم يبين له غضبه لكن اخفا ما في نفسه واظهر الابتسام والفرج والندى ولوقته قام من المجلس و اشار لامراء بالانصراف فتوخواهوا وذلك لخاسر معهم وقد ندم على كلامه (fol. 61) ونحوه " الامراء فقالوا له كل كلامك في عرض هذا النصراني ذلك دليل حسدك وشرك يقع على رأسك واعلم ان من جملة ادب الاجناد خدام الملوك متابعتهم على هوا نفوسهم والاعتناء بالوامرهم والسكون في وقت غضبهم وقلة الكلام في مجالسهم ورد جوابهم بما يلائم اغراضهم وعدم المهاجمة في الكلام بالجملة الا جواب لا غير ويكون الجواب لهم كلام قليل وخبر مفع كثير القوائد وانت اليوم كمت بضد هذا كله لان الخليفة شكر هذا النصراني دينة " انت مدحه سبينة " انت وقد قال بعضهم لا نقول للخصب في من يحب الا ما يحب كجلا تسمع ما لا تحب ولا يرحوا الامراء بعتقوة وياكلوا قلبه بالكلام والمالام حتى راح الى بيته يمت معقود في جلده فاعلم زوجته بما جرى فوسخته اكثر فاشار اليها ان تقوم تروح الى زوجة النصراني وتدخل عليها وتأخذ معها هدية اليها وتعرفها الكلام كله الذي جرى " في مجلس الخليفة وقول لها قد اخطأ وهو يقول استغفر الله فقامت مضت الى بيت زوجة النصراني ومعها هدية سنية وهي خلعة مثة من ملابسها ولما دخلت الى عند زوجة النصراني وللموت رحبت بها واكرمتها واهلنها واجلسنها في ارفع مكان وعظمت مفاذرها الى غاية ما يكون لادها امراء امير على كل حال من خيار اولاد الناس ومن اكابر الاسام ولما خلعت كانت طيبة للحدث كثيرة الهزل شرعت ان تباسط زوجة النصراني وتضحكها واحكت لها حكايات لوافق النسيوان واخذت يجمع فليها بخلاوة كلامها وعذوبة لغتها وحسن محاضرتها وبعد هذا كله قالت لها زوجة النصراني يا سنى لعل حاجة او خدمة والله لقد جمعت منزلى وشرعتى " بتقل خطواتك العجزة فقالت لها اعطى يا حرة النصراني ان اللسان عذب الانسان وقال اللسان للفناء كيف اصبحت اليوم جاوبه الفناء والله لو سلمت منك انا طيب ويا حرة النصراني اللسان عذب الفناء وعلى الانسان مصرة الا لسانه فقالت لها زوجة النصراني انش معنا " هذا الحديث يعني لى اصل هذا

(1) روتوها خلا

(2) مائة

(3) مائة Passage douloureux

(4) مائة

(5) Sie pour

(6) Sie pour

وسميته وباطنه وظاهره لانها ما كان لها علم بما جرى للامير وزوجها في القلعة عداهم للخليفة فاعلمتها زوجة الامير بكل ما جرى " وكل هي تحقق " في مجلس الخليفة وغالت لها قد اخطأ^(١) وعثر بلسانه ولكلم في حق زوجها بكل ردى فدام (101, 102) للخليفة وانا اسالك تساليه من قبل يرحل من نفس الخليفة بجميع الفيض^(٢) ويتكلم في حق الامير فصعته لانه كله خير وسائر الناس شاكرين من هذا^(٣) النصراني يتعرف حتى دخولي مقبله ويرجع لخشاشه اصله ولا يحمل حقد في الصير وبعد هذا كله لا يعاند الامراء ويرزع معهم الخير بحصده جميل والى خوفته من تغلب المدول وان كان هذه الخليفة يعزه ويكرمه ويحبه يحى غيره بدله ويغضه ويرد له وانى باحت حذريه^(٤) وخوفيه واشتهى^(٥) نقبلى منى هذا الملقار الخفير وهو ما يصلح الا لك على جميل الخير والعبه لانها صديه قليلة حقيره وانها اخرجت لها الخلعة فدهشت لها الامراء النصرانية وفرحت بها واخذتها منها واودعها بكل خير ويضام في الحديث الا والوزير صاحب البيت قد حضر من القلعة من عند الخليفة وهو فرحان سرور متبجح مبسوط النفس والامل وسبب فرحه ان الخليفة استدعى به وطلب اليه بعد انصراف الامراء من خدمته وعرفه بجميع ما قاله ذلك الامير في حقه وامره بعد هذا ان يخفأ^(٦) على كل امواله وسعته وبساتينه وحماماته وفنادقه وكل امواله واملاكه وناولته خاتمه وامره ان يختم عليهم ويبيع^(٧) الذي يحبه يبعه ويحصل كل الثمن لبيت المال وما لا يحب يبعه يكتبه في ديوان المال واستدعى الخليفة بعد هذا بالثلاثة امراء وامرهم ان يمسكوا ذلك الامير ويرموه للحديد ويفلقوه ويوضعوا الاعتقال عليه فنزلوا في سرعة الوقت وهاجتوه في منزله وقبضوا على الامير المذكور وسلسلوه وامروه الاعتقال وزوجته في بيت النصراني ولم يعلم وان الوزير اخذ الخاتم من الخليفة ونزل من عنده ولا قدر يرد كرامة في له وحاف من خضله وكان يعنيه ان يتجامل^(٨) بكل حيله ويخلص الامير في وقت غير هذا لانه رأى للخليفة قد بالغ الحد في الغيظ^(٩) والغرض فلورد عليه للجواب ضرب عنقه وفرح على كل حال على علو رتبته عند الخليفة وكيف انه فضله على كل اكابر الامراء ولما نزل هذه الوزير الى بيته وجد امراء الصير

(١) Ms. سجا.

(٢) Ms. (استحق). Peut-être faudrait-il lire تحقق

(٣) Ms. اطمى.

(٤) Sic pour عيب.

(٥) Ms. عده.

(٦) Ms. حذريه.

(٧) Ms. اطمى.

(٨) Ms. جماعا.

(٩) Ms. يبيع.

(١٠) Sic pour يتجامل.

(١١) Ms. الغيظ.

المذكور في بيته فسأل من زوجته عن الخبر فاعطته امراة الامير وجميع ما قالته من الاول الى الآخر وخافته من عاقبة الامر ونهضت وحذرت^{١١} وقالت له اخر كلامها ان الامراء ما يرموا ببعضهم لبعض واخشى ان يصطلموا^{١٢} عليك فانقل من الخبر مجهودك ثم عرفت بحديث الخلع ولم يحف عنه شي (fol. 63) لانها كانت امراة مباركة خيرة دينة ملتزمة لمسيرها متيقنة^{١٣} لاحوالها واحوال عايلتها ولما سمع زوجها خبر الخلع زجر زوجته وشتمها وقال لها كيف اخذت منها الخلع بغير مشورتي عيبتها اليها في الساعة وفي الوقت فحاضر لم جاء الي عند امراة الامير وخدمها ورجب^{١٤} بها واكرمها عابة الاكرام وعرفها بما جرى للامير واولها ان هذا ما هو من جهته الا ان المولى^{١٥} الخليفة كان مواخذه بخدوب اخر كثيرة عبر هذا الذنب وفي اخر كلامه طيب قلبها وحلف لها ان يبذل كل مجهوده في خلاصه ويرسل من نفس الخليفة كل الخلق الذي من جهته ورد اليها للخلع واعتذر لها وقال لها كنت استهي لو حضرت اني منزل في يوم غير هذا وانما الايام كثيرة وسوف بيان لك الخبر الذي امله معه ونايطي هذا الايام قليلا ويتخلص ويرقد اليه كل املاكم وما اخلية منزل من فدام الخليفة الا بخلع ويؤكد الله عيون الحاسدين وللبغضين فطيين خائرين واشرق صدرك لما يكون الا خير وانها ارجعت على رجليه تقبلها فرقع رأسها وفعل قدميها وكثر الايمان المعظمة انه بسقى في خلاصة ويحفظ فدام الخليفة في كل كلمة طيبة في حق الامير وانها خرجت من عنده وهي مهزومة باكية العين حزينة القلب على خراب منازلها وذلك بعد العز القاتم والجاه الهم فاما الوزير المذكور فانه افكر في ذاته ان الامراء ما يهون عليهم ما جرى^{١٦} على الامير ولا سيما من تحت راس نصرائي الخفاف من سوء عاقبتهم ولججاج كلهم عليه وانه لو فقه جاء الي بيعة المعلقة وهي الكنيسة الكبيرة الكاثوليكية محصنة وشفع بحسد القداسة بربارة ومرع وجهه على عظامها وسألها ان تحمل^{١٧} عنه شر الامراء وتساعد على خلاص هذا الامير وتقل عهد فدام الهيكل انه بنى كنيسة كبيرة على اسمها وتكون جيدة واسعة من ماله وينقل جسدها اليها وفي تلك الساعة اعطى للقم هنريين درهم وامره ان يشتري بها ثعلا واحدة^{١٨} كبيرة وبفيتها فدام جسدها الى تفرغ وبادر سرعا وجاء الى اكبر الامراء ومسيرهم وزعمهم وكبيرهم ومقدمهم وسأله

١١ حذرت خلا

١٢ صطلموا خلا

١٣ متيقنة خلا

١٤ رجب خلا

١٥ المولى خلا

١٦ حيا خلا

١٧ حمل خلا

١٨ واحدة خلا

أن بطيب قلب الخليفة على هذا الأمير فقال له والله يا نصراني أنك من أولاد الجبال وفيك مروة وخير وفتوة وجودة^(١) لأنك تكالي الشر بلخير (fil, fil) هكوا^(٢) تكون العاص وخضع^(٣) بين يديه وقال يا مولانا عبدكم وخدامكم ولما سمعوا القول للخليفة لعزّه الله تعالى وغضب على الأمير ورسّم لي برسومه واعتلاني خاتمه وأمرني بأمر وهو في غصبه وقوة ارتجاجة ومحمطة وسطوته فلو أردت عليه القواب في تلك الساعة الردية تطلع رقتي فقال الأمير أحذر يا نصراني من خطب الخليفة وأنت إن شاء^(٤) الله نهارا هذا أهل امره واحتاطا على كل أمواله هذا ولا تنهارن في الأمر بزوج ووحك ومالك ونسبي^(٥) عيالك وبغسد كل نظامك وأنا يا نصراني انصحك فقال يا مولانا ما في امره حيلة ولا لعلته طيب فقال له الأمير أهل بالمرسوم وبعد يومين نسق في خلاص هذا الرجل وأنا اجتمع بكل الأمراء وينصحت في حديثه ومخلصه وما يحري إلا للسير والساعة روح يا نصراني وطيب قلبك ولما كان الصباح خدم النصراني على كل أمواله وأماككه وإثانه ولا أباغ له شي بدرهم الفرد ولا فرما له في شي من ماله وصار منتظر الأمير والفرج وما كان له همة كل يوم إلا سأل^(٦) القديسة الطاهرة بربارة لتسكن^(٧) هذه الثروة وتهبها وبقي ملازم ابواب الأمراء والتضرع لهم حتى يعلموا قلب الخليفة وبعد هذا استنحى للخليفة بالنصراني الوزير وقال له أبش قلت مع هذا الصانع الفاعل الكلب الحجام فقال يا مولانا كل أمواله وأماككه تحت القدم وفي ذلك الساعة قامت الأمراء جميعهم وكشعوا روسهم وخضعوا وسألوا الخليفة فيه فلما رأى الخليفة الأمراء جميعهم كلفة واحدة وعصية في السؤال التزم عذاراتهم لكنه لزم بأمواس الملكة وقال غفلوا روسكم يا أمراء واجلسوا فغفلوا روسهم وجلسوا وأن الخليفة في تلك الساعة أمر باحضار الأمير المذكور من الاعتقال محضر وهو في غاية الخذل والانهال معلل في رقبته مفيد مكثف وقد رأى في نفسه الهوان ألوان فلما أوقفوه فحارم الخليفة بذلك الحال^(٨) الروي قال له الخليفة وبذلك يا كلب انظر محالك فهذا الخذل أحق بك يا خميس يا ديويت ومن هوأنت حتى تنازعني وفرد في شي وتفاذ كلامي واشكر أنا بخدم أنت فقال يا مولانا العفو عفا الله عنكم وأنا قد اخطيت^(٩) ورأى لساني فاعفوا عني واصبر عن هذه الفتنة وأنا أقول استغفر الله استغفر الله قال (fol, 65) فسكن غضب الخليفة لأنه كان قريب للرحوح

(١) جيد Me.

(٢) هكوا Me.

(٣) خضع Me.

(٤) هذا Me.

(٥) Mot douloureux.

(٦) Séc pour se saluer ou se dire.

(٧) Me تسكن.

(٨) Me الحال.

(٩) Me اخطيت.

حلهم وأسس فضيل مذارى سياس ولاجل هذا طالت مدته في الخائفة وأنه أمر أن يفعلوا الغل من وقتته والقيود من رجلية وفي الوقت لفاخر طيب قلب الامراء ورفع^(١) الخوطة عن منازلهم واملاكهم جميعها لكنه قال الزم بيتك ولا تربي^(٢) وجهك فخر من عنده الى مقرته ولم يستعري يخرج من الباب وكانت الامراء تهي الى عنده ويستلوه وبطيحوا قلبه ويقولوا له للخير يكون قليل قليل فقال^(٣) لهم يا مسلمين هذا كله من تحت راس النصراني والله ان هذه عبيدة كبيرة ومصيبة عظيمة فقالوا له كلهم من الواجب اذا اقام صاحب الامر قضية حدمتها الناس مع ان النصراني رجل جديد^(٤) واسطة خير ولولاه في هذه النوبة ما خلصت انت لانه يخذ اليها وسألنا والرحمنا كلنا الى ان كشفنا روسنا وخدمنا مولانا للخليفة وسألناه فيك حتى خلصت ومع هذا كله وانت تذكر النصراني بالرداء كتف لسانك وامسك فك عن ذكر هذا النصراني لئلا تضيق في هذه الدفعة وأهم لو نولا احدا من المسلمين موضع هذه النصراني ما جرى علينا خير وهذا النصراني اخبر لنا من المسلمين لانه يحقر نفسه لعلمه انه دمي ذليل وليطاف على نفسه ودينه والله ما فيها من يصبر لهذا النصراني ضمير نحس وانت من حسدك تهل هذا كله وحسدك يرجع عليك واعتناظوا منه وقاموا من عنده وخلوه في داره وحلفوا ما يلوا يحوا اليه وكل هذا عناية من الله تعالى ومن القديسة بربارة هذا الوزير النصراني الممارك وسفند^(٥) من غائلة الامراء ومكرهم وشرهم واجتمعوا الكل على محنته واحملوا عليه ورفعوا منزلته وصاروا ايضا^(٦) يتكروا منه ، ثم بعد هذا اتفق في هذا الرمان ان الافرج لزلوا على دمياط في سنة اربعمائة خمسة وستين من حرم الاسلام وضواحيها ونواحيها وان الاسلام الثمرا وحضدوا حضودا كثيرة وعلموا وعسكروا ونفقوا بصفات كثيرة في المعسكر وركب الخليفة هذا المذكور ومعه جيش كبير بهلك عساكر هاجوج وهاجود^(٧) وعسكر الهروود ولا برج الخليفة سائر والعسكر والمواكب والكتائب من خلفه ومن فدايه وعن عبيته وعن شمالة الى ان وصل الى قرب خميما^(٨) فامر ان ينادى للعساكر بالراحة فنصموا خيهم في ذلك الموضع لانه كان مرج متسع فيه الماء والمرعى ولوقتته وساعته وثب اجناد^(٩) (il) فنظروا الطرقات وقال لهم اي من وجدلوه من الناس راج او جاء امسكوه وفتشوه واحضروه الي لاني

(١) رفع Ma.

(٢) تربي Ma.

(٣) فقال Ma.

(٤) جديد Ma.

(٥) سفند Ma.

(٦) Ma. لاجل.

(٧) هاجوج Sie pour.

(٨) خميما Sie pour.

انخان من جاسوس فمسكوا كل الطرقات وسيطروها^(١) ودربطوها بالرجال والاجناد وجفوا كل من اجتاز عليهم وبقيتوه وعشيرة الدهار محصوروا كل الناس الذي وجدوهم عابرين في الطريق فدام الخليفة فيسأل من حالهم ويكشف امورهم ككشف تافيت^(٢) ويفتن ففتن عظيم وبعد ذلك بعث كل الكل في الخموس وللمهمة انه منع الواصل على ضماط^(٣) في البر والبحر وكل مركب بقعوا بها في البحر متوجها الى دمياط بجنطة او منجر يفرطوها ويشنقوا رؤسها وفواتيها^(٤) فاقاموا هكذا في ذلك الموضع مدة شهر والاخرج جواه ضماط^(٥) والابواب مغلقة^(٦) والمخيمات مرسية على الاسوار^(٧) وهم منكرزين على المدينة من الاسام وبالاتفاق ان ذلك الامير الذي كان حسن ولزم بيته من تحت راس الوزير النصارى الذي قدما ذكره كان الخليفة قد طيب قلبه واطلع عليه وجهره الى الافرنج لما تحقق هذا الامر ان الخليفة قد رغب الاتحاد لربط الدروب والطرقات تحراجه وجد له بهذا فرصة لهلاك الوزير النصارى وحيلة في قطع رقبته^(٨) وخراب منزله وكان بالاتفاق الرضى لذلك الوزير النصارى المفدوم ذكره كان له هلام نصارى قد نصب عليه نفاة^(٩) من مبرطه بعد ان قبله قبل الموت وعزاه من ثيابه ونفاة من بيته لانه كان قد اسد بعض جواربه لما اطلع على قضيته مع الجارية وانه اخرج الجارية من بيته وانلى الغلام فقص الى الامير الذي هرضه الوزير وخدم عنده في كعاد الوزير حتى يقهره وبقيضه وفتح قلبه وتكبدته وان الامير قبله اليه ورثته سانس لتصيل لانه كان خبير بهذه الصنعة واخذته صبيته في التصريحة للافرنج وصار بطول الطريق يقول للعلماء جاهل عديم العقل قلبل للحساب مفسود الرديئة لبس بعرف حول الناس ومكرهم فصار يحدث الامير عن الوزير بكل فاحشة رديئة ولم يرح هذا الغلام في حديث الوزير وهو يتكلم في حقه بكل امر محس على قدر عزمه ونفعه^(١٠) منه حتى وصلت المعسكر الى الموضع الذي ينزلوا فيه حين رتب الخليفة الرجال والاحناد بنخلوا (fol. 67) الدروب من جاسوس كما تقدم القول وان الامير استدعى^(١١) بذلك الغلام في السر وقال له اتعجبني او تعجب النصارى فقال له يا ميلاد والله والله ما عندي اليوم ابصر من صورة ذاك النصارى والله ان فخرت على ذبحه^(١٢) وبخفه وشربه من دمه مع

(١) Moi doufma.

(٢) Sie pour.

(٣) Sie pour.

(٤) Sie pour.

(٥) Sie pour.

(٦) Sie pour.

(٧) Sie pour.

(٨) Sie pour.

(٩) Sie pour.

(١٠) Sie pour.

(١١) Sie pour.

(١٢) Sie pour.

(١) Sie pour.

(٢) Sie pour.

(٣) Sie pour.

(٤) Sie pour.

(٥) Sie pour.

(٦) Sie pour.

(٧) Sie pour.

(٨) Sie pour.

(٩) Sie pour.

(١٠) Sie pour.

(١١) Sie pour.

(١٢) Sie pour.

نصراني متله لاني بعتته وخدمته مدة ثمانية عشر سنة ووثقت اولاده ولما اطلق على في زلة واحدة في حبي وذلك مع جارية تسمى رويحها للناس كلها والكلب والذئب معها واحوار بينه كانوا معي في امان وكنت انظر لبيته بالخير وادى مصلحته واعبر على حريمه وبينه ما كان هذا يحتملي في زلة^(١) واحدة واللسان مركب من الخطايا والكلوب ومن هو الذي في بني احم ما اخطى قضا والآن والله لو قدرت اليوم على هلاك رويح ما بقيت عليه الى ساعة فقال له الامير والله لقد جاءك الامر على ما تريد وتنتهي وقد انص لي باب تروح فيه رويح واخذ امواله وساء حريمه وسخط به فقال له ذلك الغائب المرحى للخال يا مولانا اقل ما تريد واسق على هلاكه وانا امتثل امرك فيه مجلس الامير وكتب كتابا على لسان الوزير الى اكابر الافرنج وسعاهم بامانتهم ورتب لهم اميرا وامورا كثيرة يعينوا عليها في هلاك الاسلام وعرفهم في الكتاب كل المنورات التي انقلوا عليها المسلمين^(٢) وعرفهم الدلائل والعلائم التي جرت من الخليفة والامراء وجميع ما هم عليه من الموصرة والاسرار وجعل هواه الكتاب من عند الوزير قد كتبه بنص به الافرنج وكتب فيه بينه وبينهم رموز ولغز اعنى متقدمة من قبل اليوم ولوفته خم الامير الكتاب وفتح انه قد بلغ قصده في النصراني وسلم الكتاب للعالم وعرفه السر بمكر واصدق في الطريق كانك جاسوس فان يسألك^(٣) عرفهم بالكتاب ان الوزير قد كتبه واذا فتموك فدام الخليفة عرفة ايضا ان الوزير كتب هذا الكتاب وارسله معي يوصله الى اكابر الافرنج وكل الناس تعلم انك كنت غافله وما يتكوا في حديثك^(٤) ويخطر ببالك ما لك ذنب لذلك عيدا مأمورا ومن كل وجه ما عليك لوم واحدا ما يعرف انك خدمت عندي لان لك ايام قليل والى معروف انك عالم الوزير من عشرين سنة وان العالم العظيم العقل زكى له الشيطان وجه الحال ومجرد وشد وسطه واخذ الكتاب من الامير وتوجه الى جهة ضباب^(٥) وبرز عن الطريق وتواعد عن الدروب حتى بطروا^(٦) عليه ومسكوا ولما اجتاز بالقرب من الاجناد توانبوا للوقت عليه (fol. 68) ومسكوه وفننوه فوجدوا معه الكتاب مخفوم والهم انقوا وشدوا كتافه وما درى برويحه الا وهو فدام الخليفة وان الاجناد سفلوا الكتاب للخليفة المختوم فلقضه وقراه فتغيرت احواله وتغير وصار ينصرف مثل السمكة في القفالة^(٧) ووقف له عرق

^(١) زلة الخ.

^(٢) المسلمين.

^(٣) يسألك الخ.

^(٤) حديثك الخ.

^(٥) ضباب pour.

^(٦) بطروا الخ.

^(٧) القفالة الخ.

بين عيونه ممتلئاً عرق الغضب ولم يملك من نفسه لا كثير ولا قليل وكانوا يرونه كما يرون الأسد تخافت كل الامراء وما فيهم من يجرى ايش الخبير ونوخوا في نفوسهم وان الخليفة رفع نظره للامام وقال له وبلك يا عاتم من انت فقال يا مولانا عاتم الوزير كاتب السر فالتفت الى الامراء وقال لهم تعرفوا هذا الغلام قالوا نعم يا مولانا هذا عاتم الوزير فقال للخليفة للامام من اعتاك هذا الكتاب فقال يا مولانا خدمي الوزير اهتاه لي وقال لي ارحل هذا لخدميا وسلمه للثواب وقال فاما ان اكون امير في الليل فعلى علي النوم فقلت اني سمعت في غير العتري كما امرني لسكون هولاء وجرى منهم القضاة بما فيه فلا حول ولا قوة الا بالله العلي العظيم فقال للخليفة يا ابي من طريق ان ما لك ذنب والذنب لمولاي وانه لو فقه امر باحضار الوزير الى خدمته فحضر ولم يعلم ما كتب في المصيف فلما وقف فدام للخليفة قال له وبلك يا ملعون يا محس ايش كنت تريد تكون في دولة الافراج وصلا احداً⁽¹⁾ لما وصلت انت في الجاه في ايامي انت الخليفة انت هو صاحب البلاد لعن الله لمن يلبس النصارى نوب الغر ولوقته امر للخليفة وسير نوبها⁽²⁾ بالحوطة على كل امواله فرتبوا خشيته خارج عن الخيم وكتبوه وحملوه تحت الخشية وان واحد من اكابر الامراء كان محبة محبة عظيمة قام ووقف فدام للخليفة وكشف راسه وخدم وقال يا مولانا هذا النصارى من فياس العقل ان قد عل علمه محمل قليل واكشف وفتش بيان لمولانا حديثي وايش هو هذا الملعون ان شق شفت كلبا⁽³⁾ وقبل هذا وبعده هذا صرعه اموال بسد القضا وعين الشمس وهذا العساكر يحتاج في هذه الوقت البقية ومتى شق هذا النصارى ذهبت امواله تحت بعض الخروا وما يكون لميت المال فابده اذا شق هذا النصارى والا وجه اخر ان فغار حساب الدباء المصرفة عنده وهو يعرف⁽⁴⁾ حزب اخراج عن فاضل (ال. ١١٠) فله والله ان شقته مخرقة على الاسلام من كل وجه والمشورة عندي ان مولانا للخليفة ياخذ كل امواله وجميع ما يكون له من الذهب والفضة ويشق مثل الكلب يروح الى سفرة الله ولعنقه قال وان للخليفة اهتدى ما عنده وسكن غضبه وفر فراوة واستقموب راي الامير وامر ان يسفوا النصارى للامير بحية قبل شقته فخرج الامر ان يسفوا النصارى للامير فقدموه فدامه وانه لو فقه قام مسرعاً ولكنه في قد اري بعض اسائه ونص في وجهه ونف لحينه وسفه وشفه وقال له اهل الاموال يا كلب يا ملعون اسم بالله وحياة راس مولانا

(1) صلا احداً.

(2) وسلا احداً.

(3) فرقة دونها.

(4) كلب.

(5) صلا احداً. La phrase n'est compréhensible qu'en retranchant ce pronom affixe.

للقليفة متى لم يحمل إلى ثلاثة أيام مائة ألف درهم نفوى بها العسكر وهو الاسلام الجاهدين
والاعذمتك صخاب لم يكن مثله واطعك من لحبك ولا لشبك لأن شمسك ساعة وتموت فستخرج
وانما امينك كل يوم ألف مونة يا مخاسر يا مستحق كل رضى لعملة الله عليك ولعملة لاهيين^(١)
الذين ينظرونك الا انت وجه يحس على كل النصراني وإذا فرغ وجهها من هؤلاء الكتاب أريتك^(٢)
ابش اهل في كل النصراني وكل هذا كان الامير يهله صورة قدام الناس حتى يتعمل الخبر للقليفة
وبعد ذلك رسم على النصراني عشرة من اشد الاجناد والرمه إلى أن يحمل مائة ألف درهم إلى
ثلاثة ايام ولما خلى المكان وحل للقليفة يستخرج وكل الامراء في خيهم في وقت شدة الحر طالب
الامير النصراني في الخفية وقال له ويلك عزمي ابش الخبر^(٣) وما هو هذا الامر التمس وحين لم
العله فاني رايت علامك في خدمة ذلك الامير الذي لك فيك قدام القليفة وجرى عليه ما جرى
وهو في قلبه منك البعض^(٤) والقهر ومحنة هو الذي قال عليك وكتب هذا الكتاب ورقبه وسأله
لفانك وعنه جميع ما يصنع فتتهد النصراني من صمم فخارة حتى قال للامير^(٥) روح النصراني ففارقته
وبعد ذلك عرفه ما جرى على الفلام منه وكيف طرده من مينة لانه اتسد بعض جواربه^(٦) وعرفه
كيف راح من الكياد وخدم عند ذلك الامير وللوقت عرف الباطن والظاهر وتحقق بالامر للمعول
والفصح له باب عظم في خائبي هذا النصراني من هذه الشدة وانه سأل لاجناد واجسام
بالاحتراز عليه بعد ان اوصاه ان يحمل حلا جيدا حتى يسكن بحسب القليفة ثم يمشي ذلك اليوم
حتى حل عشرة آلاف درهم فقال له الامير هذا حل^(٧) حقير ويلك اشترى روحك يا ملعون بعد
هينك لا طالعت الشمس وان غشت لك (fil 70) كثير الرزق وفتوح اشترى روحك وقوى عسكر
الاسلام في هذا الوقت ولجملة انه إلى ثلاثة ايام حل خمسين ألف درهم فاختصرها قدام القليفة
جميعها فقال للامير انى في العسكر وقوته والنصراني لا يقيه بل اسلب نعمته وبعد ذلك اشده
وانه خرج من قدام القليفة والى على الامراء ولعطى لذلك الامير الحاسد الذي على هذه الهلة
مع النصراني خمسة آلاف درهم ومعهك في وجهه ومكر به وقال له في اذنه ان هذا المال من الله ومنك
يا قوم الامراء ففعلك ووقع له بلسانه وقال يا مولانا اني ما احب اليك النصراني والا انا فقال له نعم
ان نعمة في مسلم احب الى من كل ملوك النصراني ومن هو هذا الكلب حتى يكون عندي اخير

— الامير لا — البعض لا^(١) — خبر لا^(٢) — لورجيك لا^(٣) — لايعين لا^(٤) — جوار لا^(٥) — جوار لا^(٦) — جوار لا^(٧)

ملك وان الحاسد آمن له وحكته في اذنه وعرفه جميع ما جرى وكيف رتب الكتاب دماير ودلائل وعلايم بعربها للخليفة وفي نهاية كلامه قال له انظر ما يجري على الاسلام من النصارى منها قدوت عليه من الجنس اقل مع النصارى وما عليك من الله خطية بينهم لانهم اعداءنا في الدين وقوم بغضا في الاسلام فقال له الامير لا توصيني والله الا ابص الناس في النصارى وادنا فترغ وجهها سوت اصرتك ابش اقل في النصارى واما هو فقد لاجل البيكار ولهم الذي يحسن فيه ولن الامير تحقق للمير وكتمه عن الملوك للخليفة كيلا يحصل له جرح على الامير ويفسد قلوب الامراء بسببه ويفترق شمل الاسلام ويبلغ العدو للمنا والظفر وكان ذلك الامير عاقل رائس تصب في النصارى ولا كان يفصد اذنة احد من الناس لا مسلم ولا نصراني ولا يهودي وقلبه كان الياسا⁽¹⁾ حقا على ذلك الامير الحاسد للنصراني الذي عمل به هذه الهلة الردية ليهلكه بها وان هذا الامير خائف من الله اخفى ما في نفسه لم يظهر النصراني على ما سمع من ذلك الحاسد لكنه كان مجتهد في ان النصراني يحصل المال لانه يعلم ان ماله يرجع اليه بزيادة اذ اظهر الحق وذهب الماثل فلا يرج هذا الامير بعسفه وبهذره كثير وبمواحدة الى ان جعل مائة الف درهم من الفضة والذهب وملكها كلها على العساكر بامر للخليفة وبعد هذا حبسه مغلثا معقل وجاء الى عند للخليفة وقال له يا مولانا جاء جملة ما جملة النصراني مائة الف درهم وكانت (fol. 71) ضابطة⁽²⁾ لوسى النصراني وعلى الضمان الذي اجل منه اكثر من هذا ومن المصلحة ان نفتكر في هلاك العدو او يخلو هذا الكلب في القيس حتى يصفوه⁽³⁾ من ماله ونصفه مثل احقر كلب وانهم رثوا العساكر ورجعوا بهمة عالية الى ابواب دميما⁽⁴⁾ فاقاموا في محاصرتها بسمعون يوم فكالوا الاسلام كل يوم يحيمهم نجدة من العرب والترك والعوام والفرابيش فلما اشرعوا على اخذ المدينة بادرة الافرنج وطلبوا الشوال وفرعوا المدينة بعد ان هلك منهم عالم كثير واهلكوا من الاسلام اثم لا تعد ولا تحصى واما الكثرة تغلب الشجاعة كثيرة عليهم عساكر الاسلام ومن لا يخاف من الموت وبعد هذا فتصوا ابواب دميما⁽⁵⁾ وعبروا اليها فلم يجدوا من الافرنج من يخبر بحمر فطلبوا اهلها وطلبوهم ورفعوا عنهم الظلمات ورثوا اسرا فنظر البصر وعساكرا كثيرة تركوها⁽⁶⁾ مركزه بين المرحبين وانقروا⁽⁷⁾ شغلهم خضبة من الافرنج ولما تولوا على الرجعة المتكر للخليفة وزهره ورسم بشقه لحضر الامير وسلم اليه

(1) الياس.

(2) ضابطة.

(3) يصفوه.

(4) Sie pour دميما.

(5) Il manque lei في.

(6) انقروا.

فتوة⁽¹⁾ وهي احدى ورة مكتوبة يستغني فيها في امر النصراني وهو يقول هكذا ماذا يقول مولانا
للخليفة اعز الله ونصرته على اعداءه وبلغه مناد في رجل ذمي قد قتل عليه انسان مسلم وظلمه
وسعى في هلاكه وهلاك كل جنسه وعثايفته واتقن حيلته ومكره ودقائق فكرته في ثلاث اموال
الذمي وسبي حرمه ونهجه والمسلم المذكور يظن ان جميع ما فعله مع النصراني الذمي من
المكروه له فيه اجر ومتوبة لانه عدوه في الدين وذلك الذمي يرى من جميع ما نصب اليه
وعرضه بقي نظيف⁽²⁾ ابيض مثل الشمس عرفنا يا خليفة الله في ارضه هل يجوز للمسلم ان يتسبب
في هلاك الذمي من غير ذنب افدينا في هذه رجة الله عليك وعلى اهلك⁽³⁾ ولجذباتك الفاضلين
الى يوم الدين امين امين ، قال فلما قرى⁽⁴⁾ الخليفة الفتوة كتب على ظهرها لا يجوز للمسلم ان
يتعدا على الذمي وان تعدا عليه بغير حق ينتقم الله تعالى من المسلم لان الخدمة النصارة واليهود
تحت ذمام الاسلام وفي جنتهم لانهم برزوا للحرية فن تعدا على احد الخمية اخذنا حتى الله منه
والسلام فلما صار خطا يد الخليفة بيد الامير فرح به وشاله في جزيلته وخرج على انه يثنى
النصراني لان الخليفة رسم شنته كما تقدم القول ولا امكن الامير ان يجامى للنصراني ينسب في
هذا الغرور وانه لو فقه (fol. 70) طلب النصراني وطلب العالم وقال للنصراني هذا عالمك يا
كاتب قال نعم يا مولاي وانما اسم بالله العظيم الذي لا تحفا عنه خافية ان هذا العالم نفقة
من منزلي من مدة امام لانه محروزي في احد جوارى فقال الامير للعالم كانه ما يعرف الخبر ولا
عنده حسوس من الامر وبلك لما خرجت من عند هذا النصراني فعند ميني⁽⁵⁾ رحت وخدمت
فقال العالم يا مولانا رحت للامير بهم الدولة فامر الامير ان يرموا العالم فعاة ويضربوا له اربعة
اولاد في الارتر ويحبسوه بيديه ورجليه وامر ان يحضر اليه قطعة فار اعمى رقت وفار وامر الامير
ان يكتشف بطن العالم ويصب عليها النار والنار ففعلوا كما امرهم وصار يصرح ويستغيث⁽⁶⁾ فلا
يفات فقال له الامير تريد تتخلص من هذا العذاب قر بالصحح وعرفني من اعطاك الكتاب فمره
القضية من اولها الى اخرها وانه لوفته عبرة الى عند الخليفة وكان النصراني متوكلا على الله
وعلى القديسة بربارة وكان اسم القديسة بربارة في ليل والنهار والصباح والمساء ان تنطق
اليه وتخلصه من شدة وكان يصرح من صميم فؤاده يا اله القديسة بربارة بصلواتها وسلك

(1) Sie pour.

(2) Ma.

(3) Ma.

(4) Sie pour.

(5) Sie pour.

(6) Ma.

دمتها وظلها وبغوليتها خلصني ولما عبر الأمير بالغلام إلى عند الخليفة أخذ امرأته بالحصى فحطم الخليفة وعرفه كل الخبير فقال الخليفة لذلك الأمير اخرج واشطب الفاعل الصانع واستقره بالحصى واحضره إلى فقال الأمير يا مولانا لما أخذنا الذهب من النصراني ونفقت في الامراء اعطيت الأمير هريم النصراني خمسة الف درهم وقلت له هذا الذهب انت السب في تحصيله ونزائله من كادام لكلام حتى قولي بجميع ما كان وانا انزلته قليل قليل وهو واقع على راسه وحسده الذي نعلوا^(١) في فواده من هذا النصراني هو الذي يقتله وان الخليفة قال للأمير ولماذا ما قلت لي هذا الخبر في وقتي فقال يا مولانا كنا في بيكار وحشيت من فتنه من الامراء وكان العدو يحصل له الفينة والعرض منا وينفسد نظام الاسلام لما كان اوفى من السكات وزميت الحراة^(٢) في راس النصراني لان له ولا بالامراء اكابر الاسلام فقال الخليفة لذلك الامير يا النبوة^(٣) عندك في هذه النبوة المستكيلة فقال له الأمير يا مولانا يد الله على قلب الملك لما خطه^(٤) الله في قلبك فان العدو قد اهرم من مدامك وما بقي لمولانا الخليفة ان شا الله تعالى عدو فاجل الواجب وامسك النصراني قريب منك اكثر ما كان فان (fin. ٧٥) الله قد انقضى عرضه وازال تهنته وبان الحق من الباطل وان الخليفة امر من وقته وساعته بتمنى الغلام وللموت شفوه وامر هكذا ان كل شي يول بالنصراني يول بذلك الأمير الحاسد من حيث انه لا يشقى ولا يسفك^(٥) له دم لانه لم يحامر على الاسلام واما حارة كان على النصراني فلم توجب للحكاء عليه موت الا القيد والخمس تحت الارض ودفعوا كل امواله الى حراة الاسلام واطعوا فيه اوفيا^(٦) سميت^(٧) لزوجته واولاده وكتبوا حبه فخلد لم يكن له خلاص الى الموت واما من النصراني فان الخليفة رسم ان يعاد اليه امواله فاشاد ذلك الأمير العجب^(٨) ان لا يلخص منه درهم ويعرفه عما يفتده فلما رسم الخليفة باعادة^(٩) امواله اليه دخل الى عنده وهبل الارض وقال يا مولانا من مائك قدمت لك وكلها انا فيه من نعتك وحصل لي من جاهك وعندى كثير من العامك وصدقائك ما لا اسحقه فهدى له الخليفة وقال له اجعلنا في جبل نخضع له وهبل الارض بين يديه وحكمه وان الخليفة قال له غنى على شهوة اقصيها او حاجة تكون لك مني فقال له يا مولانا انتهيت على صدقاتك شهوة ما لي كثير^(١٠) قال له قل^(١١) ما

(١) Ma. بعد.

(٢) Ma. الحارة.

(٣) Sie pour الشر.

(٤) Muta douleur.

(٥) Ma. جحشك.

(٦) Ma. لميت.

(٧) Ma. العجب.

(٨) Ma. باعد.

(٩) Sie pour كشي.

(١٠) Ma. غزل.

أردت وتغنى ما انتهى فانه لك منى بلا مانع فقال له يا مولاي فصدى ابني كنيسة عند بيتي فان
هابلتى تبعده عليهم الكنيسة وكذا فوجهاوا للكنيسة بشيئوا عليهم صغار المسلمين وبشؤهم
فقال له الخليفة هذا ائتمن الزل خذ خطا للحكام وتعال^(١) الى عندى لان خطهم يدعهم شرهم وشر
العوام والمفتنين ويبقى خطهم مثل السيف القاطع وبعد هذا انا اكتب خطى فوق خطا للحكام
وكل من تعرض لك فضعت رقبته فنزل من عنده فوجان مسرور ولم يروح الى منزله بل توجه الى
الحكام وعطاهم من الرشوة واحذ خطه وقل مع كل الحكام فيهم من صلبه^(٢) وفيهم اصناف^(٣)
كثير وكاتب ولم يامره من اخذ منه وكتب له وبالجملة انه اخذ خطوط الكل من
كبيرهم الى صغيرهم وطلع الى عند الخليفة وازاد خطوطهم ولوقته كتب له ان يبنى كنيسة
واحدة ورسم له بدراهم من بيت المال فصنع وقال يا مولانا علني بذر ان تكون الكنيسة منية من
مالي فقال له ائتمن من اغدا^(٤) ومن تعرض لك عرفني به حتى اسوق حجره واقطع حياته والله ستر
الى تعز دمياط الى الاسكندرية يطلب لخشاب جاء (٧٥ ١٥١) اليه من احشاب مائتي عشرة
كنائس هي بقصته وهي خدمة له والله من طمعه شرع في بناء كنيستين واحدة على لم
سرجيوس والاحرة على اسم القديسة بربارة وكل يبنائهم باذن الله تعالى في هذبه^(٥) وساعده ولاجسر
احد من الناس يتكلم كلمة واحدة ولما مكنت الكنيستين جو على احسن صناديق والكل نظام مثل
لصناعة البيضاء وكبرهم الاب بطريرك وكان فرحا عظيما في مصر بين الاقباط وبعد حين جمع
الخليفة ان الوزير قد بنى^(٦) كنيستين طلب اليه وزجرة ونهره وامره ان يهدأ احدهما الذي
بجواره منهم يهدمه والذي بساحتها يتركها واقفة مبنية فنزل وعليه الترسم وهو مبان مقهور
وجاء الى كنيسة سرجيوس فبنى منتهب من حسن بنائها^(٧) وديعها^(٨) وكريسها^(٩) وانساقا فيقول
هذه ليس اهدمها فيتركها ويحى الى كنيسة بربارة فينظر اليها وينتهد ويتعمر فيبنيه من شدة
العم فيقول هذه ما اهدمها اروح اهدم ذلك الكنيسة فياحذبه^(١٠) الشرا ويروحوا الى الكنيسة
الافرى وخلفه من اكل الخبز وشرب الماء من المسلمين ومعهم القروش والمساقي يرسم الهد هذا
وصل الى كنيسة سرجيوس فنظر اليها وهو متعمر ولم يأكل ولم يشرب وبالجملة انه صار لا يرح

(١) تعال يا.

(٢) الصلبة.

(٣) الصنف.

(٤) الغدا.

(٥) هذبه.

(٦) بنى.

(٧) بنائها.

(٨) ديعها.

(٩) كريسها.

(١٠) احذبه.

من هذه الى هذه ولا يهين عليه ان يفتح فيه ويقول اهدموا هذه وكان الخليفة قد امر الشرا لن يجهلوا عليه حتى يختار له واحدة منهم يهدمها فذلك صبروا عليه وانه من القبر والحسرة والتمتع العظيم والصوم والعطش والمشى بين الكنيستين وتماقذ الاعداء انعطفت مرارته وحسرت بالموت فاستند مع حاجبا الكنيستين وحلق^{١١} عيانه ولج^{١٢} ابعاراه واثار للناس ان يسلموه قليل ماء يجابوا له الماء [وا] وجدوه قد مات وفتح الله نفسه وللوقت طلعوا الشرا الى هذا الخليفة واعلموه بموت الوزير فمر عليه موته وعظم عنده وحط المندبل على وجهه وكفى بكاء مراً وعى عليه من شدة حرته عليه وقال من الان صارت اموري الى الله والنفس والحسارة * فقامت العطشاء والامراء وقتلوا الاربع فدامه وقالوا الله في امرك حسبك * الله في الناس كثير مثله واوى * منه وقد ماتت الانبياء مع كمال درجتهم والملوك والخلفاء الاكاسرة والقيصرة ولم تفتقر الدنيا فها لهم فتح الله في اجل مولانا خليفة الله في ارضه انت الذي يهدمك الوقت وتضطرب لك الوجود لاجل انك من السلالة المحمديّة وانتم * نفرا قليل مثلك من يفتقر لك الوقت اطال (fol. 75) الله بقاءك وهناك بما اعطاك بركة ابائك واجدادك المكرمين زيل ما عندك واضرح نفسك واسط املاك فقال لهم والله يا امراء هذا كان نعم الوزير ونعم للشمس وكنت ابدا مستبارك برأيه ومشورته ومهما سألته عنه اجابني من ظاهر قلبه من غير خفت فقلوا يا مولانا صحيح الذي نرسم به ونحن نعرف هذا كله منه واثقا لانه كادرب الشغل وحفظه وان الخليفة امر لوقتته بتولية الكنيسة الاخرى وكوامه لاهل الوزير وزوجته وعاهلته فتركوا الكنيستين عامرين وهم الى يوم الناس هذا ولم يكن في مصر احسن قارة منهم وكان الوزير لما تولى بين الكنيستين حضرة اهله وزوجته وبنايه وولده وقلوا عليه منحة عظيمة حتى ابكوا الحضر الصم^{١٣} وفي ذلك الليلة لما دهموه في كنيسة بربارة نزل من السماء نور ساطع^{١٤} على قبره حتى طلقوا المسلمون ان المدينة قد احترقت وكثر القتل والقتل بين الاسلام منهم من يقول انها صاهقة^{١٥} نزلت من السماء تحرق كنيسة النصرانية وفيهم من قال انها في صاهقة ولو كانت صاهقة احترقت الكنيسة والمدينة واعما هو برق^{١٦} ساطع وفيهم من قال ان النصرانية عطلوا على موضع فيه نار اشتعلت لغمت في جوانب الكنيسة وفي تلك الساعة ركب الى

^{١١} حلق Ma.

^{١٢} لي Ma.

^{١٣} الحصار Ma.

^{١٤} حسبك Ma.

^{١٥} لوق Ma.

^{١٦} Sie pour الله.

^{١٧} Sie pour العلم.

^{١٨} Ma ساطع.

^{١٩} Ma صاهقة.

^{٢٠} Ma برق.

للحجينة ورجالها والقرسية^(١) والقطراء وشيوخ الخانات وقصدوا الناس بحوا^(٢) اليها ودخلوا الى الكنيسة الجديدة فوجدوا نورا^(٣) من عند الله مثل القود نورا ساطعا من فوق العلو^(٤) الى القمر الذى للوزير ولما كان الصباح اقبلوا لل خليفة بما جرى فقال انا اول من يصدق بهذا لان كاتبى كان رجلا مبارك امير ظاهر اليد والعين والجسم ولم اخضع فيه شي من المكروه رجع الله تعالى وى وقته وساعته ستر طلب ابه وكان عمره دون البلوغ وان الطفل خدم وصنع وقبّل الارض وقبل منبل ادب ابوه فهش اليه لل خليفة ومير اليد فرآه صورة صفة ووجه حلو^(٥) او اللسان فصيح ونطق بليغ وفرح به وقال له يا ولدى ان كان ابوك مات فانا فى اليوم ابوك لخدم الطفل ووضع الارض على وجهه بين يدى لل خليفة فدفع له بدجولن ابوه^(٦) ورا كتابيه^(٧) مستقيمة ضعيفة فطلب بعض المكتبيين المعقنين وسلمه اليه وقال له انعم فى تعلم هذا الطفل وانا اوفيك فسقته واجتهد فى تعليمه وكان الطفل حادق محرر مهم ذكى مستيقظ ولا (fol. 76) سمعا قد طبع بمكان ابوه وى دون السنة نعلم اصول الحساب والحقا للخير العربي من اصل والصور وكتله الله تعالى بكل من ملج واستمر فى شغل ابوه^(٨) وصار يصدق صدقات كثيرة^(٩) على قهر ابوه^(١٠) ويقول للقديسة اعياد فى كل سنة والى يوم الناس هذا نذكار القديسة بربارة ثلاثة دفع فى السنة بجلوه الالى نذكار لا ينقطع ابدا من بينهم وى ليلة الرابع من كانون عيد القديسة بربارة تخضع فى هذه الكنيسة كل جنس الاقباط الساكنين بمصر والناصرة حتى تخرج^(١١) للدين من العالم واكثر المسلمين محصوروا بضربى للرجة ويظهر من جسدها عجائب وعرايب بين الناس وبعض الناس يحوا^(١٢) فى السر ويصرخوا وجوههم على جسدها الطاهر ويطلبوا بركة من زيت الفنديل واكثرهم لهم فيها امانه عظيمة ويسموا بناتها على اسمها ولا يبالوا باحد ونصف نسوان ديار مصر اسمهم بربارة ولا ينكر احدا عليهم وصارت عادة بين الناس يسموا بناتهم بهذا الاسم بركانها وصلواتها تكون مع من اهم وكتب هذه السيرة المفخرة^(١٣) الرب بعوضه وبياركة وبمفر له خطايا^(١٤) وينق^(١٥) نفسه ونفوس اولاده بصلوات الست الطاهرة للكرمة القديسة بربارة امين امين .

(١) القرسية.

(٢) يحوا.

(٣) نور.

(٤) العلو.

(٥) حلو.

(٦) ابوه.

(٧) كتابيه.

(٨) Sie pour.

(٩) كثير.

(١٠) Sie pour.

(١١) Me.

(١٢) Me.

(١٣) Me.

(١٤) Me.

II. TRADUCTION.

Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, le Dieu unique ⁽¹⁾, Nous commençons, avec l'aide de Dieu — qu'il soit exalté! — et la bonté de son assistance, la copie du récit de la construction des deux églises vénérées de Barbâra et d'Abou Sardja qui furent construites à Mîr la bien-gardée et dont la fondation fut au temps de Seretinos ⁽²⁾ par l'entremise du vizir copte, des fils de l'Apa Djia Youmnâ, auprès du Khalife et d'une autorisation à lui (reçue) pour cela, où il est exposé tout ce qui lui arriva du fait de l'émir qui le calomniait et le tourmentait devant le Khalife. Avec le salut du Maître, Amen!

Dicit: Il arriva au temps d'un des Khalifes qui régnèrent sur Mîr et ses districts qu'il y avait un homme copte d'entre les fils de l'Apa, lequel ⁽³⁾ était secrétaire particulier du Khalife et puissant auprès de lui, et qu'il parvint du rang des chrétiens ⁽⁴⁾ auprès de ce Khalife au point qu'il le désigna comme gouverneur (ou fondé de pouvoir) sur la contrée de Mîr et tous ses districts et qu'il n'y eut aucune autorité ⁽⁵⁾ au-dessus de la sienne, si ce n'est celle du Khalife. Ce chrétien était compatissant, honnête, modeste, aimant ses semblables, prêt à satisfaire leurs besoins, servant le petit comme le grand, suivant avec les musulmans la conduite la plus humble et la plus digne, détournant sa vue de leur harem; il n'insultait ni n'insultait personne, s'abstenait de toute querelle, ne prêtait secours contre personne d'entre les musulmans, s'apercevait des turpitudes mais ne diffamait personne, regardait avec son œil et cachait avec le pan de sa robe, et quiconque, d'entre les musulmans, gémissait dans l'oppression, il y mettait fin; quiconque était victime d'une injustice, il l'en délivrait; bref, il n'avait d'autre occupation que la bienfaisance envers tous. Alors les musulmans l'aimèrent, les notables comme les gens du peuple, le

⁽¹⁾ Affirmation du dogme de la Trinité et réponse aux critiques musulmans qui prétendaient que les Chrétiens reconnaissaient trois divinités.

⁽²⁾ Sur ce point, cf. la 3^e partie de notre étude.

⁽³⁾ Mot à mot : « et ce similité ».

⁽⁴⁾ i. e. du degré d'infériorité où se trouvaient réduits les Chrétiens.

⁽⁵⁾ Mot à mot : « et qu'il n'y eut pas, au-dessus de sa main, de main si ce n'est la main du Khalife ».

bon comme le méchant, l'émir comme le plus humble : ils témoignaient de leur gratitude envers lui auprès du khalife et sa dignité montait, s'élevait, augmentait, et on n'entendait sur lui aucune parole envieuse. Un jour, au Vendredi saint magnifique et à la Pâque glorieuse, ses femmes et sa famille se dirigèrent vers certaines églises; alors les gamins et les illettrés d'entre les musulmans les prirent comme but (de leurs railleries), se mirent à les insulter et à les lapider, étant sûrs qu'elles étaient des femmes de chrétiens, car la femme chrétienne se distingue de la musulmane; ils ne cessèrent alors de les accompagner en les insultant, de les abreuver d'injures et de les couvrir de poussière jusqu'à ce qu'elles en fussent séparées par l'église. Or, lorsque la fête fut terminée et qu'elles retournèrent à leur demeure, la dame dit à son époux tout ce qui leur était arrivé en chemin, de la part des gamins et des illettrés d'entre les musulmans, et elle jura qu'elle ne continuerait pas à se rendre à l'église.

Son mari lui dit alors : « Calme-toi (adoucis ton cœur) ! Il faut que je me trouve avec le khalife et que j'obtienne de lui un ordre au sujet de la construction d'une église auprès de ma maison. » Elle lui répondit seulement : « Il ne nous sera pas donné de bâtir une église du temps des musulmans. — Il nous sera donné, dit-il, ce que voudra Dieu, qu'il soit exalté ! » Sa femme lui dit alors : « Si Dieu a décidé que tu obtiennes l'ordre de construire une église, elle sera au nom de la Sainte, l'Élie, l'Intercesseur Barbadra, et son corps s'y trouvera. — Adoucis ton cœur, lui dit-il, dilate ta poitrine et rafraîchis ton œil; il faut que je fasse tous mes efforts et que j'emploie tous mes biens et ma position à la construction d'une église. » Alors elle lui dit : « Dieu (qu'il soit exalté !) fortifiera ta parole, te conduira à ton but et réchauffera (?) pour toi les cœurs. » A partir de ce jour-là, il continua à rendre service aux hommes beaucoup plus qu'auparavant, à les honorer, à satisfaire leurs besoins, et surtout les kâdis, les juges et les gens riches, d'entre les musulmans, qui venaient après lui, les marchands et les sages, de sorte qu'il s'empara de leurs cœurs, au point que tous firent des vœux pour sa (longue) vie, que leurs âmes s'inclinèrent vers lui, qu'ils lui témoignèrent les plus grands honneurs et continuèrent à lui confier leurs besoins, tandis qu'il attendait un jour où serait une minute béate et une heure heureuse de réussite, et il était médecin de l'âme (philosophie), connaissant toutes les sciences.

Un jour, il monta au service du Khalife et le vit heureux, souriant et de bonne humeur⁽¹⁾. Il le servit comme d'habitude et donna à la reine⁽²⁾ sa part de rapide service. Ce jour-là, Dieu (qu'il soit exalté) le seconda dans toutes ses démarches devant le Khalife [qui se tourna]⁽³⁾ vers tous ceux qui étaient présents d'entre les émir, les gens respectables, les gouverneurs et les chambellans et leur dit : « Par Dieu, ce chrétien est le moteur⁽⁴⁾ de ma dynastie et, sans lui, la royauté n'aurait aucune affaire en bon ordre. » Alors tous les assistants se mirent à parler suivant leurs opinions, car il y en avait, parmi eux, qui lui portaient envie et il y en avait qui l'aimaient; l'un d'eux dit : « Le monde ne peut être ajusté par un seul homme » ; un autre, dont le langage était conforme à l'idée du Khalife, fit des actions de grâce et témoigna hautement de son opinion. Il y en eut un parmi eux qui eut peur à cause du vizir et inspira au Khalife des soupçons contre lui, disant : « Ô, Maître⁽⁵⁾, ce Yâdjîn est un chrétien. » Mais le Khalife dit : « Je le veux, moi, qu'il soit chrétien, parce que le chrétien craint son honneur, redoute, pour lui, sa religion et ne cherche pas à se précipiter dans une action repoussante. — Ô, maître, dit l'envieux, ce que tu dis est vrai et il n'y a pas d'objection⁽⁶⁾ à ta parole; seulement, à toute inimitié, on espère une paix et une réconciliation sincère, excepté l'inimitié de l'opinion religieuse pour laquelle on n'espère pas de paix. Dieu fuisse que ce chrétien ne puisse rien au préjudice des musulmans⁽⁷⁾ et qu'il les laisse tranquilles ! » Alors le Khalife se fâcha contre ce jaloux, dédaigna de se disputer avec lui⁽⁸⁾, s'empêcha de fureur et nourrit une colère sourde contre cet homme; il ne lui laissa pas voir son courroux, mais il cacha ce qui était dans son âme, il fit paraître le sourire, la joie et la bonne humeur et, au même instant, se leva de son trône et fit signe aux émir de se retirer. Alors ils s'en allèrent, ayant avec eux ce jaloux, qui s'était repenti d'aves paroles. Les émir se tournèrent

⁽¹⁾ Mot à mot : « dilate de poitrine, vient de dent et colore de vie ».

⁽²⁾ Passage obscur. Nous ne pouvons traduire autrement; mais il est peu probable que le vizir ait été admis en présence de l'épouse du Khalife.

⁽³⁾ Les mots entre crochets ont dû être omis par le copiste, probablement *فمنهم*. La phrase est incompréhensible sans cette addition.

⁽⁴⁾ Mot à mot : « le mouvement ».

⁽⁵⁾ Mot à mot : « Ô notre maître ». Nous avons supprimé « notre » dans toute notre traduction.

⁽⁶⁾ *مَرَد* de *مَرَد* « être rebelle », bien que le *marader* soit *مَرَد* ou *مَرَد*.

⁽⁷⁾ Mot à mot : « de l'Islâm ». Dans tout le cours du récit, le mot *islâm* est un collectif pour désigner les Musulmans.

⁽⁸⁾ Mot à mot : « se désiste de supériorité ».

rent vers lui et lui dirent : « Tout ton discours sur l'honneur de ce chrétien est l'indice de ta jalousie, mais ta méchanceté retombera sur ta tête. Sache que, parmi les qualités requises des serviteurs des rois⁽¹⁾, (les principales sont :) de les suivre dans leur affection, d'obéir à leurs ordres, de se tenir tranquille au moment de leur courroux, de prononcer peu de paroles dans leurs audiences, de leur répondre ce qui est conforme à leurs intentions, de s'abstenir d'attaquer quelqu'un en parole, en général, excepté une seule réponse, pas d'autre, et que cette réponse soit brève, satisfaisante et dite avec beaucoup de ménagement. Toi, aujourd'hui, tu as été à l'opposé de tout cela : parce que le Khalife a témoigné sa reconnaissance à ce chrétien, toi, tu l'as calomnié : il l'a loué et toi, tu l'as injurié. » L'un d'eux dit : « Ne dis rien à celui qui aime sur celui qu'il aime, excepté ce qu'il aime, de peur que tu entendes ce que tu n'aimes pas. » Les émirs ne cessèrent pas de le railler et de lui ronger le cœur par leurs paroles et leurs reproches jusqu'au moment où il s'en alla à sa maison, une maison somptueuse et bien bâtie⁽²⁾. Il informa alors sa femme de ce qui était arrivé; elle fut d'accord avec lui et se rattacha encore (sur ce qu'il disait), alors il lui conseilla ceci : « Tu te lèveras pour aller chez la femme du chrétien, tu entreras près d'elle, tu prendras avec toi un cadeau pour elle et tu lui apprendras toutes les paroles qui ont été dites à l'audience du Khalife. Dis-lui : il a commis une faute et il dit : Je demande pardon à Dieu ! » Alors elle s'en alla à la maison de la femme du chrétien (portant) avec elle un cadeau magnifique : c'était un vêtement précieux de sa garde-robe. Lorsqu'elle entra chez la femme du chrétien, (celle-ci) au même instant l'invita à entrer⁽³⁾, lui fit des honneurs et la salua⁽⁴⁾, la fit asseoir dans l'endroit⁽⁵⁾ le plus élevé de sa demeure et rendit hommage à son rang⁽⁶⁾, jusqu'aux limites de ce qu'il était réellement, parce qu'elle était une femme d'émir d'entre les meilleurs en tous points des enfants des hommes et d'entre les plus grands des musulmans. Lorsqu'elle se fut assise, elle causa agréablement, plaisanta beaucoup, commença à mettre à son aise la femme du chrétien et à la faire rire, lui raconta des histoires qui conviennent aux femmes, et s'empara de tout son cœur par la douceur de son langage, le ton

⁽¹⁾ Mot à mot : « de l'ensemble de l'éducation des troupes de serviteurs des rois ».

⁽²⁾ On voit maison à arcades معود.

⁽³⁾ En lui disant : مرحبا بك.

⁽⁴⁾ En lui disant : أهلاً وسهلاً.

⁽⁵⁾ ج. أعلى. Peut-être : sur un siège élevé, i. e. à la place d'honneur.

⁽⁶⁾ Mot à mot : « sa qualité ».

mielleux de sa parole et la beauté de sa conversation. Après tout ceci, la femme du chrétien lui dit : « Ô, Madame, tu as peut-être un besoin quelconque ou un service (à demander) ; par Dieu, tu as orné ma demeure et tu m'as fait honneur en portant (chez moi) tes pas précieux. » Alors elle lui dit : « Sache, ô vierge des chrétiens, que la langue est l'ennemie de l'homme ; la langue a dit à la nuque⁽¹⁾ : Comment l'es-tu réveillée aujourd'hui ? La nuque lui a répondu : Par Dieu, si j'avais pu t'échapper, je serais bien portante ! Ô vierge des chrétiens, la langue est l'ennemie de la nuque et il n'y a de préjudice pour l'homme que par sa langue. » Alors la femme du chrétien lui dit : « Quel est le sens de cette histoire ? Explique-moi l'origine de ceci, sa cause, son sens clair, » parce qu'elle n'avait aucune connaissance de ce qui était arrivé à l'émir et à son mari dans la Citadelle, devant le Khalife. Alors la femme de l'émir lui fit savoir tout ce qui était arrivé et chaque chose qui avait été dite à l'audience du Khalife et elle lui dit : « Il a commis une faute et il a péché⁽²⁾ par sa langue ; il a parlé sur la religion de ton mari avec toute précipitation⁽³⁾ devant le Khalife, et moi je te prie de lui demander de ma part qu'il fasse cesser toute colère de l'esprit du Khalife et qu'il parle en faveur de l'émir, (en faisant valoir) toutes ses qualités, car il n'est que bonté⁽⁴⁾ et tous les autres hommes seront reconnaissants à ce chrétien ; il cherchera à connaître la raison de mon entrée dans sa maison, prendra en considération l'origine insignifiante de (cette) calomnie⁽⁵⁾, ne conservera pas de haine contre l'émir et, après tout ceci, il ne s'éloignera pas des émirs, il sèmera le bien avec eux et le récoltera en faveurs. Maintenant, ce qu'il craint, c'est qu'il en résulte un changement de situation : ce Khalife l'estimait, l'honorait et l'aimait ; un autre que lui viendra à sa place et le Khalife le détestera et le renverra. Toi, ô madame, garde-toi de ces conséquences et crains-les. Je désire que tu acceptes de ma part cette humble offrande⁽⁶⁾ ; elle ne convient qu'à toi pour ton bonheur et ton amitié⁽⁷⁾, parce que c'est un cadeau de peu de chose, insignifiant ». Elle lui fit donc sortir le

⁽¹⁾ Allusion au proverbe arabe الشبان عذو النساء «Savant l'intempérance de langage coûte la vie».

⁽²⁾ Mot à mot : «il a trébuché».

⁽³⁾ Mot douteux.

⁽⁴⁾ Mot à mot : «parce qu'il est tout bon».

⁽⁵⁾ Mot à mot : «il reviendra à la calomnie de son origine».

⁽⁶⁾ Mot à mot : «cette quantité misérable».

⁽⁷⁾ Mot à mot : «sur le chemin du bonheur et de l'amitié».

vêtement, alors la femme chrétienne resta stupéfaite à sa vue; elle s'en réjouit, le lui prit et lui promit tout le bien (qu'elle désirait).

Tandis qu'elles étaient en conversation, le vizir, maître de la maison, était revenu de la Citadelle, de chez le Khalife, joyeux, gai, content de lui, heureux d'esprit et d'espérance et la cause de sa joie était que le Khalife l'avait fait venir et l'avait mandé après le départ des émirs et lui avait fait connaître tout ce qu'avait dit cet émir à son égard. Il lui avait ordonné en même temps de faire le dénombrement de tous les biens et de la fortune de l'émir, de ses jardins, ses bains, ses magasins et de tout son argent et ses possessions: il lui avait présenté son sceau et lui avait ordonné de mettre le séquestre sur ces biens, de vendre ce qu'il voudrait, d'en porter le prix au trésor public et d'insérer ce qu'il ne voudrait pas vendre dans le bureau du trésor. Le Khalife avait fait venir après cela trois émirs et leur avait ordonné d'arrêter cet émir, de le jeter dans les fers, de l'enfermer et de le charger d'entraves. Les émirs étaient donc descendus rapidement, avaient fait irruption dans sa demeure, avaient mis la main sur le-dit émir, l'avaient enchaîné et jeté dans les fers, tandis que sa femme était dans la maison du chrétien, ignorant tout. Le vizir prit donc l'anneau¹⁾ du Khalife et descendit de chez lui sans pouvoir prononcer une parole, effrayé de la colère du Khalife et préoccupé de mettre en œuvre²⁾ toute sa ruse pour sauver l'émir à un autre moment (plus propice), car il avait vu le Khalife qui avait atteint la limite de la colère et de l'émotion. (au point que) s'il lui avait répondu, il lui aurait coupé le cou. Il se réjouit en tout cas de l'élévation de son rang auprès du Khalife et de ce qu'il le regardait comme supérieur aux plus grands émirs. Lorsque ce vizir descendit chez lui, trouvant la femme dudit émir dans sa maison, il interrogea sa femme au sujet de ce qui était arrivé; elle lui apprit alors que c'était la femme de l'émir. (lui raconta) tout ce qu'elle lui avait dit, depuis le commencement jusqu'à la fin, ce qu'elle craignait de l'issue de l'affaire, ce qu'elle lui avait adressé d'exhortations et ce qu'elle cherchait à éviter, et lui dit à la fin de son discours³⁾: « Les

¹⁾ i. e. le cachet *سكك*. Ce mot désigne une baguette que portent les Arabes, ornée d'une plaque portant un cachet dont la trace leur tient lieu de signature. De là vient la double signification de ce mot.

²⁾ Mot à mot: «qu'il tourne autour avec toute sa ruse».

³⁾ Le rôle joué ici par les femmes est une caractéristique, et non la moins intéressante, de la littérature arabe chrétienne.

émirs ne se jetteront pas les uns contre les autres¹⁾, mais je crains qu'ils ne tombent d'accord contre toi. Fais donc tes efforts dans cette affaire²⁾. Ensuite elle lui raconta l'histoire du vêtement et ne lui cacha rien, car elle était une femme bénie, bonne, dotée de sentiments religieux, soigneuse dans son intérieur, habile dans ses affaires et dans celles de sa famille. Lorsque son mari entendit l'histoire du vêtement, il la repoussa, l'injuria et lui dit : « Comment as-tu accepté d'elle le vêtement sans mon conseil ? Rapporte-le lui sur l'heure et à l'instant. » Ensuite il vint auprès de la femme de l'émir, lui offrit ses services, lui témoigna beaucoup de respect, lui fit les plus grands honneurs et lui apprit ce qui était arrivé à l'émir, lui faisant croire que ce n'était pas à cause de lui, mais que le maître, le khalife, l'avait puni pour des fautes nombreuses autres que celle-là. En terminant, il la tranquillisa et lui jura qu'il emploierait tous ses efforts à sa délivrance et chasserait de l'esprit du khalife toute la haine qui venait de son fait. Il lui rendit le vêtement, lui présenta des excuses et lui dit : « J'aurais été satisfait si tu l'étais présentée à ma demeure un autre jour que celui-ci ; mais les jours sont nombreux, le bien que je ferai pour toi te paraîtra évident et tu ne seras affligée de cette affaire que peu de jours. Il sera délivré ; on lui rendra toutes ses possessions ; je ne le laisserai pas descendre de devant le khalife sans avoir reçu une robe d'honneur et Dieu attristera les yeux des envieux et des haineux. Tranquillise donc ton esprit et dilate ta poitrine³⁾, car il n'arrivera que du bien. » Elle se jeta alors à ses pieds en les embrassant. Il lui releva la tête, lui baisa les deux mains et lui renouvela les serments les plus solennels, disant qu'il s'appliquerait à sa délivrance et emploierait tout son zèle, en présence du khalife, chaque fois qu'il serait question de l'émir⁴⁾. Elle sortit de chez lui songeuse, l'œil en larme, le cœur attristé, (pleurant) sur le roine de ses demeures et sur sa déchéance, après avoir joui d'une puissance inébranlable et d'une considération générale. Quant au vizir, il pensa en lui-même que les émirs ne supporteraient pas facilement ce qui était arrivé à celui-ci, et surtout par le fait d'un chrétien ; il craignait qu'ils ne l'épiassent avec méchanceté et qu'ils ne se coalisassent contre lui ; il vint donc

¹⁾ Ou : « ne réjouiront pas l'un d'eux ».

²⁾ Sans doute, le texte de ce passage est assez obscur.


Reliques, t. III.


³⁾ *l. e.* réjouis-toi.

⁴⁾ Mot à mot : « dans chaque bon mot à l'égard de l'émir ».

aussitôt au temple de la Mou'allakat (la Suspendue) — c'est la grande église catholique au Caire — intercédâ auprès du corps de la Sainte Barbara, oignit d'huile son visage sur ses cendres et lui demanda d'écarter de lui la méchanceté des émir¹ et de l'assister dans la délivrance de cet émir. Il fit le serment devant l'autel qu'il bâtirait une grande église à son nom, qu'il la ferait, de son argent, magnifique et spacieuse, et qu'il y transporterait son corps. Il donna immédiatement vingt dirhems au gardien, lui ordonnant d'acheter avec cet argent un grand cierge et de le suspendre devant le corps de la sainte jusqu'à ce qu'il fût consumé. Il se hâta ensuite de venir chez le plus grand des émir¹, qui était leur conseiller, leur porte-parole et leur chef et lui demanda d'apaiser le cœur du Khalife à l'égard de cet émir. Alors il lui répondit : « Par Dieu, ô chrétien, certes tu es fils de la grandeur; il y a en toi de la bienveillance, de la bonté, de la générosité et de la perfection, car tu rétribues le mal par le bien, au grand étonnement des hommes ¹. » Il s'humilia devant lui et dit : « Ô maître, (je suis) votre esclave et votre serviteur; lorsque le Khalife s'est emporté (que Dieu — qu'il soit exalté ! — lui accorde la puissance ¹), lorsqu'il s'est irrité contre l'émir, il m'a prescrit son ordre et m'a donné son cachet en m'ordonnant (d'en faire usage) alors qu'il était en colère, au plus fort de son agitation, de son emportement et de sa violence; si je lui avais répondu à cette heure défavorable, il m'aurait coupé le cou. » L'émir lui dit alors : « Ô chrétien, garde-toi de l'emportement du Khalife et, si Dieu le veut, exécute demain son ordre, veille sur tous les biens de l'émir et ne néglige rien dans cette affaire, tu serais perdu toi et ta fortune, ta famille tomberait en captivité et toute la vie (ton organisation) serait brisée, et moi, ô chrétien, je te donne de bons conseils. — Ô maître, lui répondit-il, il n'y a pas de zèle à apporter à son affaire ni de mélecîn à son infortune. — Fais ce qui est prescrit, lui dit alors l'émir, et deux jours après nous travaillerons à la délivrance de cet homme; moi, je me concerterai avec tous les émir¹; on causera de son aventure, nous le sauverons et il n'arrivera que le bien et le salut. Va, ô chrétien, et tranquillise ton cœur ! » Le lendemain matin, le chrétien mit les scellés sur tous ses biens, ses possessions et ses meubles, ne lui fit rien vendre pour un seul dirhem, ne lui perdit pas la moindre parcelle de son argent et se mit à attendre l'ordre (du Khalife) et un jour plus

¹ Presque absent.

favorable. Il n'avait d'autre souci, chaque jour, que de demander à la Sainte,  Chaste Barclara, qu'elle apaisât ce mauvais augure et qu'elle le diripât bien ¹⁾. Il resta attaché constamment aux portes des émir, s'humiliant à eux jusqu'à ce qu'ils eussent calmé le cœur du Khalife. Après ceci, le Khalife fit venir le chrétien, le vizir, et lui dit : « Qu'as-tu fait de ce malfaiteur, ce misérable, ce chien, cet ivrogne ? — Ô maître, lui dit-il, tous ses biens et ses possessions sont sous scellés. » A ce moment, tous les émir se levèrent, découvrirent leurs têtes, s'inclinèrent et interrogèrent le Khalife à son sujet. Lorsque le Khalife vit que tous les émir étaient d'un avis unanime et qu'ils se pressaient en nombre pour l'interroger, il s'appliqua à les satisfaire bien qu'il fût nécessaire d'appliquer le code de la royauté ²⁾, et dit : « Couvrez vos têtes et asseyez-vous. » Alors ils se couvrirent et s'assirent et le Khalife ordonna aussitôt de faire venir le-dit émir de son cachot. Il parut alors, dans une humilité et une faiblesse extrêmes, la nuque chargée de chaînes, les pieds liés, garrotté, se voyant lui-même dans l'abaissement le plus misérable. Lorsqu'ils l'eurent arrêté en cet état devant le Khalife, celui-ci lui dit : « Malheur à toi, ô chien ! vois ton état ! cette déchéance est plus digne de toi, ô ignoble ! ô entreprenneur ! Qui es-tu pour oser engager une discussion avec moi, répondre à ma bouche et l'opposer à ma parole ; tandis que je fais des actions de grâce, toi, tu blâmes ! — Alors il dit : « Ô maître ! Pardon ! Dieu vous a pardonné et moi je me suis trompé et ma langue a péché, pardonnez-moi donc, pardonnez cette faute car je crie : Je demande pardon à Dieu ! Je demande pardon à Dieu ! — La colère du Khalife s'apaisa, parce qu'il était prompt à revenir à lui, doux, excellent, distingué, sachant dissimuler et gouverner et c'est à cause de ces qualités que son règne s'était prolongé. Il ordonna d'ôter le carcan de sa nuque et l'anneau de ses pieds et aussitôt les cœurs des émir furent apaisés ; il ôta le séquestre de ses habitations et de tous ses biens, mais lui dit : « Reste dans ta maison et ne fais pas voir ton visage. » Il descendit donc de chez le Khalife jusqu'à sa demeure et n'osa plus sortir par la porte. Les émir venaient jusque chez lui, l'interrogeaient et le rassuraient, lui disant : « Le bonheur viendra peu à peu ». Mais il leur dit : « Ô musulmans, tout ceci est arrivé par la faute du chrétien ³⁾. Par

¹⁾ « qu'elle réparât le mal et donnât une bonne issue à cette affaire. — ²⁾ Ou : « il lui fut nécessaire (de mécaner)  confident de la royauté ». — ³⁾ Moi à moi : « sous la tête du chrétien ».

Dieu, certes, ceci est une grande duperie et un malheur immense. — Alors ils lui dirent tous : « Nécessairement, quand le maître de l'autorité a rendu une sentence, les gens l'ont exécutée, bien que le chrétien soit un homme zélé, un médiateur de bien; mais s'il ne s'était pas trouvé là, tu n'aurais pas été délivré, toi, car il nous a fait des visites répétées, nous a suppliés et nous a obligés tous, au point que nous nous sommes découverts, nous sommes venus nous présenter à notre maître le khalife et l'avons supplié à ton sujet jusqu'à ce que tu aies été délivré. Malgré tout cela, voici que tu parles du chrétien en l'invectivant; contiens ta langue et que ta bouche s'abstienne de parler de ce chrétien, de peur que tu ne sois pendu cette fois. Sache que si un musulman était investi du pouvoir à la place de ce chrétien, il ne nous en arriverait pas de bien; ce chrétien est meilleur pour nous, que les musulmans, parce qu'il se méprise lui-même, sachant qu'il est un *protégé*⁽¹⁾ méprisable et parce qu'il craint pour lui et pour sa religion. Par Dieu! il n'y a personne parmi nous qui conçoive pour ce chrétien une pensée malpropre, tandis que toi, par suite de ta jalousie, tu fais tout cela; mais ta jalousie retombera sur toi. — Ils se mirent en colère contre lui, se levèrent, le laissèrent dans sa maison et jurèrent qu'ils ne continueraient plus à le fréquenter⁽²⁾. Tout cela était (le fruit de) la sollicitude de Dieu (qu'il soit exalté!) et de la Sainte Barbara pour ce vizir chrétien bon; elle le délivra de la haine des éunuques, de leur ruse et de leur méchanceté et ils tombèrent tous d'accord pour l'aider, se rendirent chez lui, élevèrent son rang et se mirent aussi à lui témoigner de la reconnaissance.

Après ces événements, il arriva, à cette époque, que les Franes descendirent à Damiette en l'an 655 des années de l'Islam, sur ses îsîères et ses districts, et que les musulmans⁽³⁾ se réunirent en un point fixé⁽⁴⁾ et se concentrèrent par troupes nombreuses, demandèrent du secours⁽⁵⁾, formèrent des armées et firent de nombreuses dépenses militaires. Le khalife dont nous avons parlé se mit en route⁽⁶⁾, ayant avec lui une grande armée qui aurait éclipsé celles de

⁽¹⁾ *محمود*. On appelle ainsi les chrétiens et les juifs qui étaient autorisés à pratiquer leur religion, à condition de payer la capitation, *22,200*, et se trouvaient ainsi sous la protection de l'Islam.

⁽²⁾ Mot à mot : « à venir chez lui ».

⁽²⁾ Mot à mot : « l'Islam ».

⁽³⁾ Mot à mot : « firent luites ».

⁽⁴⁾ Mot à mot : « firent l'appel (à la guerre sainte) ».

⁽⁵⁾ Mot à mot : « monta à cheval ».

Gog et Magog⁽¹⁾ et celle de Nemrod. Le Khalife ne cessa pas de marcher ayant l'armée, les équipages et les escadrons derrière lui, devant lui, à sa droite et à sa gauche, jusqu'à ce qu'il arriva à proximité de Damiette. Alors il ordonna d'annoncer le repos aux troupes. Ils dressèrent donc leurs tentes à cet endroit-là parce que c'était une vaste prairie où il y avait de l'eau et des pâturages et, au même moment, il disposa par ordre les fractions de l'armée, puis regarda les routes et leur dit : « Quel que soit l'individu que vous trouviez allant ou venant, prenez-le, fouillez-le et faites-le comparaître devant moi, car, moi, j'ai peur d'un espion. » Alors ils s'emparèrent de toutes les routes, les entourèrent et les relièrent avec les picquets et les corps de troupes et ils retenaient quiconque passait sur ces routes⁽²⁾, l'examinaient et, le soir du même jour, ils faisaient venir devant le Khalife tous les gens qu'ils avaient trouvés passant sur la route. Certains les interrogeaient sur leur situation, dévoilait au grand jour leurs affaires, procédait à une enquête minutieuse et, après cela, il les retenait tous en prison. En un mot, il défendit de pénétrer à Damiette par terre ni par mer et chaque bateau sur lequel ils mettaient la main, sur le fleuve, se dirigeant vers Damiette avec du froment ou des marchandises, ils le submergeaient et pendaient son capitaine et ses matelots. Ils restèrent ainsi en cet endroit pendant un mois tandis que les Franks étaient à l'intérieur de Damiette, que les portes étaient barricadées, les machines de guerre dressées sur les murs et qu'ils se tenaient sur leurs gardes, dans la ville, contre les musulmans. Il arriva par hasard que cet émir qui avait été emprisonné et dont la maison avait été confisquée à cause du vizir chrétien dont nous avons parlé précédemment, ayant été revêtu d'une robe d'honneur et équipé contre les Franks par le Khalife qui avait eulodé son ressentiment, lorsqu'il apprit avec certitude que le Khalife avait rangé les corps de troupes pour cerner les chemins et les routes suivies, il trouva pour lui en cette circonstance une occasion de perdre le vizir chrétien et un expédient pour tromper sa circonspection et ruiner sa maison⁽³⁾. Il arriva, par le hasard le plus défavorable pour ce vizir chrétien dont la mention a précédé, qu'il vint en un

⁽¹⁾ Hâdjoudj et Mâdjoudj (ici pour Mâdjoudj). C'est par simple analogie que les Arabes ont préfixé à syllabe « Hâ » au premier de ces deux mots.

⁽²⁾ Le texte dit : « tout ce qui passait sur elles », lecture qui n'est pas correcte.

⁽³⁾ Mot à mot : « pour tromper sa circonspection et ruiner ses demeures ».

domestique chrétien contre lequel il s'était irrité, qu'il avait chassé de sa demeure après l'avoir frappé violemment⁽¹⁾, dépouillé de ses vêtements et mis à la porte de sa maison parce qu'il avait détourné une de ses servantes, s'étant trouvé seul avec celle-ci, malgré son ordre. Il avait renvoyé la servante de sa maison et chassé le domestique. Celui-ci était alors passé chez l'émir qui était l'ennemi du vizir et avait servi chez lui, s'occupant à tendre des pièges au vizir, jusqu'au moment où il pourrait lui faire du tort et l'abaïsser, se réjouissant de le tromper⁽²⁾. L'émir l'accepta et lui donna l'emploi de palefrenier pour les chevaux parce qu'il était au courant de ce métier. Il le prit en sa compagnie dans le corps d'armée détaché aux Franes et tout le long du chemin il se mit à parler au domestique ignorant, dépourvu d'intelligence, de peu de calcul, de réflexion pernicieuse, et qui ne connaissait ni les ruses des hommes ni leurs subterfuges. L'émir commença donc à raconter au sujet du vizir toutes sortes d'abominations méprisables, tandis que ce page ne cessait pas de médire du vizir, et lui, il parlait à son point de vue⁽³⁾ pour chaque affaire malpropre, suivant son goût et sa haine, jusqu'à ce que les soldats arrivèrent à l'endroit où ils établissaient le camp, au moment où le Khalife avait disposé les hommes et les corps de troupes qui devaient garder les rues contre les espions, comme le récit en a précédé.

L'émir appela ce domestique en secret et lui dit : « M'aimes-tu ou aimes-tu le chrétien ? — Ô maître, répondit-il, par Dieu ! par Dieu ! rien ne m'est plus odieux aujourd'hui que la figure de ce chrétien. Par Dieu ! si je pouvais l'assommer, le calomnier et boire de son sang ! un chrétien comme lui ! car je lui ai été fidèle⁽⁴⁾ : je l'ai servi pendant dix-huit ans, j'ai élevé ses enfants, et lorsqu'une fois il m'est arrivé (de commettre) une seule faute, et cela avec une jeune fille qui se donnait à tous les hommes et qui recevait le chien et le loup, tandis que les intérieurs de sa maison étaient en sécurité avec moi, que je veillais sur sa maison avec soin, que je recherchais son avantage et que je traversais son harem et sa maison sans que ceci m'ait passé une seule fois au mal, bien que l'homme soit un véhicule de fautes et de péchés. Quel est celui des fils

⁽¹⁾ Le texte dit clairement : « après qu'il l'a tué, (de l'action de tuer de la mort », ce qui est évidemment une exagération.

⁽²⁾ Passage assez obscur.

⁽³⁾ Mot à mot : « dans son droit ».

⁽⁴⁾ Mot à mot : « je l'ai conseillé ».

d'Adam qui n'a jamais commis de faute? Mais maintenant, par Dieu, si je pouvais aujourd'hui le faire périr, je n'hésiterais pas un instant. » Alors l'émir lui dit : « Par Dieu! Certes, l'occasion t'en est venue comme tu veux et comme tu le désires; pour moi une porte s'est ouverte pour le perdre, m'emparer de ses biens, capturer son harem et, pour toi, de l'ingurier. » Alors ce page insensé lui dit : « O maître, je ferai ce que tu veux et je travaillerai à sa porte; j'exécuterai, moi, ce que tu m'ordonneras de son sujet. » L'émir s'assit alors et écrivit une lettre, qui semblait émaner du vizir, aux grands d'entre les Franes, les nomma par leurs noms et fixa pour eux des signes conventionnels et des ordres nombreux sur lesquels ils pussent s'appuyer pour la perte de l'Islam; il leur fit connaître dans la lettre toutes les dispositions sur lesquelles étaient tombés d'accord les musulmans et leur apprit les mots d'ordre et les signes de ralliement⁽¹⁾ qui avaient émané du Khalife et des émirs et tout ce qu'ils avaient arrêté en fait de résolutions et de secrets et établit le point de départ⁽²⁾ de la lettre de chez le vizir, qui l'aurait écrite pour donner des avis aux Franes, qui aurait écrit dedans des signes d'intelligence entre lui et eux et l'aurait contournée, je veux dire l'aurait autidotée. Aussitôt l'émir cacheta la lettre et pensa qu'il avait atteint son but relativement au chrétien; il remit la lettre au page et lui fit connaître avec artifice le secret, [en lui disant⁽³⁾]: « Descends vite sur la route comme si tu étais un espion. Or, si l'on t'interroge, fais-leur connaître la lettre que le vizir a écrite et s'ils l'amènent devant le Khalife, fais-lui savoir aussi (ce qui suit): » Le vizir a écrit cette lettre et me l'a envoyée pour la faire parvenir aux grands des Franes; tout le monde sait que tu as été son domestique et ils ne douteront pas de ton récit. Souviens-tu⁽⁴⁾ qu'il n'y a pas pour toi de crime (à faire cela), parce que tu es un serviteur à qui l'on a donné des ordres et, de quel côté que ce soit, il n'y a aucun reproche à te faire à toi seul. On ne sait pas que tu as servi chez moi parce que tu as peu de jours (à mon service), tandis que tu es connu comme étant le page du vizir depuis vingt ans. » Le page, dépourvu d'intelligence, se laissa embellir par le démon l'accomplissement de cet acte⁽⁵⁾; il se dévêtit, serra sa ceinture, prit la lettre de

⁽¹⁾ Mot à mot : « Les signes et les marques ».

⁽²⁾ Mot à mot : « il te viendra à l'esprit ».

⁽³⁾ Mot à mot : « le message ».

⁽⁴⁾ Mot à mot : « le démon t'a embellit la face ».

⁽⁵⁾ Ces mots remplissent dans le texte. Le copiste a dû passer une ligne.

de l'Asique.

l'émir et s'en alla du côté de Damiette. Il s'écarta de la route et s'éloigna du chemin afin qu'on l'aperçût et qu'on s'emparât de lui. Lorsqu'il passa près des soldats, ils l'assaillirent aussitôt, le prirent et le fouillèrent; ils trouvèrent alors sur lui la lettre enchetée. Ils le lièrent solidement et serrèrent fortement ses liens et on ne sut rien de lui jusqu'à ce qu'il se trouva devant le khalife; les troupes remirent au khalife la lettre enchetée; il la coupa et la lut. Alors sa physionomie fut bouleversée, il trembla de colère, se mit à s'agiter comme le poisson dans la poêle et entre ses deux yeux se dressa une veine que l'on appelle la veine de la colère. Il ne se posséda plus⁽¹⁾; on le voyait rugir comme le lion. Alors tous les émirs eurent peur et personne parmi eux ne savait de quoi il était question; ils eurent qu'il s'agissait d'eux. Mais le khalife dirigea son regard sur le page et lui dit: «Malheur à toi, ô page, qui es-tu? — Ô maître, dit-il alors, (je suis) le page du vizir secrétaire particulier (Kâtib as-Sirr).» Alors il se tourna vers les émirs et leur dit: «Vous connaissez ce page? — Oui, dirent-ils, ô maître, c'est le page du vizir.» Alors le khalife dit au page: «Qui t'a donné cette lettre? — Ô maître, répondit-il, mon maître⁽²⁾ me l'a donnée et m'a dit: Fais parvenir ceci à Damiette, remets-le au portier et reviens. Or, comme je marchais la nuit, le sommeil s'est emparé de moi: alors je suis resté jusqu'au matin, puis j'ai marché dans un autre chemin comme on m'avait ordonné. C'est alors que ceux-ci m'ont pris et que la flèche du destin a couru avec ce qui y est renfermé; or il n'y a de force ni de puissance si ce n'est en Dieu, l'élevé, l'immense!» Le khalife dit alors: «Ô mon fils d'occasion⁽³⁾, certes, il n'y a pas pour toi de crime, le crime est pour ton maître,» et il ordonna à l'instant de faire venir le vizir en sa présence. Alors il se présenta, ne sachant pas ce qu'on avait écrit en son absence; puis, lorsqu'il se tint debout devant le khalife, celui-ci lui dit: «Malheur à toi, ô maudit! ô immonde! Que voulais-tu être dans le gouvernement des Francs, d'un seul coup⁽⁴⁾, lorsque tu es parvenu à l'honneur sous mon règne: tu étais le khalife, c'est toi qui étais le seigneur du pays; que Dieu maudisse quiconque d'entre les chrétiens⁽⁵⁾ revêt le vêtement de l'égarement! — Aussitôt le khalife ordonna

⁽¹⁾ Mot à mot: «ne posséda de lui-même ni beaucoup ni peu».

⁽²⁾ «Celui que je sers...»

⁽³⁾ Mot à mot: «Ô mon fils d'occasion».

⁽⁴⁾ Passage douloureux.

⁽⁵⁾ Il manque ici la particule *ممن*.

d'expédier un messager pour confisquer tous ses biens. Alors ils dressèrent sa potence à l'extérieur de la tente, le garrottèrent et le placèrent sous la potence. Un des plus grands émissaires avait pour lui une vive amitié : il se leva, vint se placer devant le khulife, se découvrit, témoigna de sa soumission⁽¹⁾ et dit : « O maître, ce chrétien, il serait intelligent⁽²⁾ que l'on agisse contre lui avec un peu de patience. Cherche et examine ce que je vois l'expliquer⁽³⁾. Qui est ce maudit ? S'il est pendu, tu auras perdu un chien et il en sera après comme avant. Il a des biens qui défont le destin et obstruent le disque du soleil ; ces soldats ont besoin en ce moment de leur solde : quand ce chrétien aura été pendu, ses biens seront passés au pouvoir de quelques avides et il n'y aura aucun profit pour le Trésor public si ce chrétien a été pendu. Sinon, (il y a) un autre moyen : les registres des comptes des richesses égyptiennes sont chez lui, et lui, il connaît par cœur les difficultés des impôts. Par Dieu ! si tu le pends, c'est un préjudice pour l'Islam, de toute façon ; mon avis est que notre maître le khulife prenne tous ses biens et tout ce qui lui appartient en fait d'or et d'argent et le pendre comme un chien afin qu'il aille dans l'enfer⁽⁴⁾ de Dieu et dans sa malédiction. » L'idée du khulife prit alors une nouvelle direction, son courroux tomba, il reconvra la tranquillité, approuva l'avis de l'émir et ordonna que l'on rendit le chrétien à l'émir afin qu'il le pressurât⁽⁵⁾ avant de le pendre. L'ordre de remettre le chrétien à l'émir fut expédié⁽⁶⁾ ; alors on le fit avancer devant lui et lui, à ce moment, se leva promptement et le frappa (d'un coup de poing) sur la bouche, lui brisant quelques dents, lui enclava au visage, lui arracha la barbe, lui fit des reproches et l'insulta en lui disant : « Apporte⁽⁷⁾ tes biens, ô chien ! ô maudit ! J'en jure par Dieu et par la vie de la tête de notre maître le khulife : Si tu n'apportes pas d'ici trois jours cent mille dirhems avec lesquels nous renforcerons l'armée et les pous de l'Islam qui font la guerre sainte, je te ferai subir un supplice qui n'aura pas d'égal ; je te ferai manger de ta chair, mais je ne te pendrai pas parce que ta pendaison durerait une heure et que tu mourrais tranquillement ; seulement

⁽¹⁾ Mot à mot : « secret ».

⁽²⁾ Mot à mot : « il est de la mesure de l'intelligence ».

⁽³⁾ Mot à mot : « fouille l'espace ».

⁽⁴⁾ Mot douteux.

Hadith, t. III.

⁽⁵⁾ Mot douteux. Le sens que nous adoptons nous est indiqué par le contexte.

⁽⁶⁾ Mot à mot : « expédié ».

⁽⁷⁾ Le verbe employé ici, comme dans tout le récit, est *hadj* « porter ».

n'apporte pas pour toi beaucoup de profit et de victoires⁽⁷⁾ : j'achèterai ton souille, et aussitôt l'armée de l'Islam deviendra forte ! » Bref, en trois jours il apporta cinquante mille dirhems. Alors l'émir les fit apporter tous devant le Khalife : celui-ci lui dit : « Dépense-les pour l'armée et donne-lui du renfort et, quant au chrétien, ne le laisse pas (tranquille), au contraire, arrache-lui sa fortune et après cela prends-le. »

Il sortit donc de chez le Khalife et distribua l'argent aux émirs. Il donna à cet émir jaloux, qui avait trahi cette affaire avec le chrétien, cinq mille dirhems, lui eût au visage, rusa avec lui et lui dit à l'oreille : « Certes, cet argent vient de Dieu et de toi, à chef des émirs ! » Alors il se mit à rire et laissa échapper ces mots⁽⁸⁾ : « Ô maître, lequel t'est le plus cher, du chrétien ou de moi ? » — Sache, lui répondit-il, qu'un cheveu sur un musulman est préférable pour moi à tous les biens du chrétien : qui est ce chien, pour que je le préfère à toi ? L'envieux eut confiance en lui et lui raconta à l'oreille, lui faisant connaître tout ce qui était arrivé, comment il avait imaginé la lettre avec des signes, des indices et des marques que connaissait le Khalife et, à la fin de son récit, il lui dit : « Regarde ce qui arrive sur l'Islam de la part des chrétiens. Tout ce que je pourrai faire de malpropre, je le ferai avec les chrétiens, et ce qui arrivera (de malheur) sur toi (venant) de Dieu, fais-le passer sur eux, car ils sont nos ennemis en religion et une nation de haine envers l'Islam. » Alors l'émir lui dit : « Ne me recommande pas⁽⁹⁾, par Dieu, autre chose que de haïr les chrétiens⁽¹⁰⁾ ! Lorsque notre pays sera évacué (par l'ennemi), je te ferai voir ce que je ferai aux chrétiens. Mais ce n'est pas le moment, à cause de la guerre⁽¹¹⁾ et de l'événement grave où nous sommes. » L'émir apprit la chose avec certitude et la cacha à (son) maître le Khalife, afin de ne pas obtenir une accusation contre l'émir et indisposer par là les cœurs des émirs à cause de lui, semer la division parmi les Musulmans et donner à l'ennemi le trêve⁽¹²⁾ et la victoire. Cet émir était intelligent, supérieur, aimé parmi les chrétiens et ne cherchait à léser personne d'autre les hommes, ni musulman, ni chrétien, ni juif ; son cœur était noble, plein de haine contre cet émir envieux

⁽⁷⁾ Mot à mot : « il lui tonda dans sa langue... »

⁽⁸⁾ Mot douteux.

⁽⁹⁾ Mot à mot : « que je ne haïsse les hommes parmi les chrétiens ».

⁽¹⁰⁾ *كفر* désigne plutôt une bataille. Un auteur arabe n'aurait pas employé ce mot.

⁽¹¹⁾ i. e. l'action de causer le trêve, de semer la mort parmi les musulmans.

pour le chrétien, qui avait machiné contre lui cette action vile, afin de le faire périr. Cet émir, craignant Dieu, cacha ce qui était dans son âme : il ne dit pas connaître au chrétien ce qu'il avait entendu de cet envieux, mais il suppliqua avec zèle à ce que le chrétien apportât l'argent, parce qu'il savait que son argent lui reviendrait avec surcroît lorsque la vérité serait reconnue et que le mensonge serait dénoncé⁽¹⁾. Cet émir ne cessa pas de le presser, de le faire souffrir beaucoup et de le menacer jusqu'à ce qu'il eut rassemblé (la somme de) cent mille dirhems d'argent et d'or. Il les distribua tous aux soldats par ordre du khalife : après cela il l'emprisonna chargé de fers, enchaîné, vint près du khalife et lui dit : - Ô, maître, la totalité de ce qu'a apporté le chrétien n'atteint (le chiffre de) cent mille dirhems : cette somme est mince à côté de ce qu'a accumulé le chrétien et il est certain que moi je tirerai de lui plus que cela, mais il est d'utilité que tu penses à la ruine de l'ennemi et que nous laissions ce chien en prison jusqu'à ce que nous l'ayons dépouillé de son argent, et alors nous le pendrons comme le plus misérable chien. »

Ils rangèrent les soldats et possédèrent une machine de guerre : très haute jusqu'aux portes de Damiette. Puis ils restèrent à l'assiéger soixante-dix jours. Les musulmans recevaient chaque jour du renfort, des Arabes, des Turcs, du peuple et de la basse classe. Lorsqu'ils furent sur le point de prendre la ville, les Francs les devancèrent, cherchèrent les galéasses et désertèrent la ville après avoir perdu beaucoup de monde et avoir fait périr des multitudes de musulmans, qui ne peuvent être ni comptées ni évaluées. Le grand nombre seul ent raison de la bravoure. Nombreux étaient contre eux les soldats de l'Islam qui ne craignaient pas la mort⁽²⁾. Après cela ils ouvrirent les portes de Damiette et traversèrent (le fleuve, se dirigeant) vers elle, or ils n'y trouvèrent pas, en fait de Francs, un seul homme qui pût leur donner des nouvelles. Ils firent venir alors ses habitants, les rassurèrent, les affranchirent des exactions (dont ils étaient l'objet) et disposèrent une chose (3) qui observait le fleuve⁽⁴⁾ et des soldats en grand nombre qu'ils laissèrent dans⁽⁵⁾ le poste de Damiette entre les

⁽¹⁾ Mot à mot : « échangeant ».

⁽²⁾ Mot douteux. *أهل* désigne un gros animal ou un troupeau en général et peut bien être le nom donné à une machine de guerre : « sans nous » est d'ailleurs fourni par le contexte.

⁽³⁾ Cette phrase est très obscure : il paraît y avoir une ligne d'oubliée entre *كذلك* et *التي*.

⁽⁴⁾ Probablement une tour, ou fortin d'où l'on surveille le port.

⁽⁵⁾ Mot à mot : « dans son poste ».

deux fortins (bourdj) ⁽¹⁾, et construisirent leurs ouvrages avec le bois des Francs. Lorsqu'ils s'éloignèrent au retour, le Khalife pensa à son vizir et prescrivit de le pendre; alors l'émir se présenta et lui remit un *fetwa* (consultation juridique), je veux dire un papier écrit, dans lequel il lui demandait une décision sur l'offense du chrétien, disant: «Que dirait notre maître le Khalife (que Dieu le rende puissant, l'assiste contre ses ennemis et le fasse parvenir à ses vœux) au sujet d'un homme Protégé ⁽²⁾ qu'a violenté un homme musulman, qui a été injuste envers lui, s'est appliqué à le faire périr et à faire périr toute sa race et sa nation et qui a mis en œuvre sa ruse, sa trouperie et les subtilités de sa pensée à perdre les biens du Protégé, à s'emparer de son harem et à le piller, tandis que le musulman susdit pensait que tout ce qu'il faisait de désagréable envers le Chrétien protégé comportait en soi une rétribution et une récompense, parce qu'il est son ennemi en religion. Mais ce Protégé est innocent ⁽³⁾ de tout ce qu'on lui a attribué et son honneur est propre, pur ⁽⁴⁾, blanc comme le soleil. Fais-nous connaître, ô Khalife (lieutenant) de Dieu sur Sa terre, s'il est permis au musulman de causer la ruine du Protégé sans (qu'il soit coupable d'un) crime. Réponds-nous par une décision là-dessus. Que la miséricorde de Dieu soit sur toi, sur les parents et sur les aïeux, les pères, jusqu'au jour de la Résurrection. Amen! Amen!» Lorsque le Khalife eut lu le *fetwa*, il écrivit au dos: «Il n'est pas permis au musulman d'opprimer le Protégé, et s'il l'a opprimé injustement, Dieu (qu'il soit exalté!) tirera vengeance du musulman, car les Protégés chrétiens et juifs sont sous la protection des musulmans et sous leur égide, parce qu'ils payent la capitation. Or quiconque a été injuste sur un des Protégés, quel qu'il soit, nous prendrons sur lui le droit de Dieu. Salut!» Lorsque l'écrit parvint de la main du Khalife à celle de l'émir, il s'en réjouit, le mit dans son portefeuille ⁽⁵⁾ et sortit pour pendre le chrétien parce que le Khalife avait prescrit de le pendre comme le récit en a été donné plus haut et qu'il avait été impossible à l'émir d'éviter au chrétien qu'il fût préparé

⁽¹⁾ C'étaient deux fortins situés vis-à-vis l'un de l'autre sur les deux rives du Nil, de chaque côté de la tour dressée au milieu du fleuve, et reliés entre eux et à cette tour par une chaîne de fer qui interdisait l'entrée de la ville aux navires ennemis. Cf. notre *Rapport sur une mission*

à Damiette, dans ce *Bulletin* (tome II, p. 17).

⁽²⁾ *محمود*, voir la note n, p. 52.

⁽³⁾ Mot à mot: «est exempt».

⁽⁴⁾ Le texte dit par erreur *عظيم* «impropre, impur» au lieu de *نظيف*.

⁽⁵⁾ Mot à mot: «dans son sac».

à ce supplice ⁽¹⁾. A ce moment, il demanda le chrétien et le page et dit au chrétien : « Celui-ci est ton page, à chien ! — Oui, dit-il, à mon maître, mais je jure par Dieu l'immense, à qui aucun mystère n'est caché, que ce page je l'ai chassé de mon habitation depuis un certain nombre de jours, parce qu'il a vécu dans le désordre et a commis l'adultère avec une de mes servantes. — Alors l'émir dit au page, comme s'il ne connaissait pas l'histoire, comme s'il n'avait pas eu vent de l'affaire : « Malheur à toi ! lorsque tu es sorti de chez ce chrétien, chez qui es-tu allé et as-tu servi ? » Alors le page dit : « Ô maître, j'ai été chez l'émir Sabm ad-Daulat. » Alors l'émir commanda que l'on jetât le page à la renverse qu'on dressât pour lui quatre pieux en terre, qu'on l'y traînât par les deux mains et les deux pieds, et il ordonna qu'on lui préparât de la poix liquide, je veux dire de la résine et du feu ⁽²⁾. L'émir ordonna ensuite de mettre à nu le ventre du page et de verser dessus la poix et le feu ; alors on fit comme il avait ordonné et il commença à crier et à appeler au secours, mais en vain. L'émir lui dit alors : « Tu veux être délivré de ce supplice ? Avoue la vérité et fais-nous connaître qui t'a donné la lettre. » Il lui fit donc savoir l'événement depuis le commencement jusqu'à la fin, et aussitôt l'émir passa avec lui jusque chez le khalife, tandis que le chrétien se résignait à la volonté de Dieu et de la sainte Barbara et que le nom de la sainte Barbara était dans sa bouche nuit et jour, matin et soir, (lui demandant) qu'elle jetât les yeux sur lui et qu'elle le délivrât de son malheur, et il criait de la partie la plus pure de son cœur : « O Dieu ! La Sainte Barbara, par ses prières, par l'effusion de son sang et par son appui et son entremise, m'a sauvé ! » Lorsque l'émir passa avec le page chez le khalife, il recueillit son aveu de la vérité devant le khalife et lui fit connaître toute l'affaire. Alors le khalife dit à cet émir-là : « Sors et recherche l'auteur, l'artisan (de ce méfait), fais-lui avouer la vérité et fais-le venir devant moi. — Ô maître, dit l'émir, lorsque nous avons pris l'or du chrétien et que je l'ai distribué parmi les émirs, j'ai donné à l'émir délégué du chrétien cinq mille dirhems et je lui ai dit : Cet or, c'est grâce à toi ⁽³⁾ qu'on l'a obtenu ; et, de parole en parole, je lui ai fait avouer ⁽⁴⁾ tout ce qui était arrivé, le faisant venir peu à peu (à l'aveu), tandis qu'il se frappait la tête et que sa jalousie

⁽¹⁾ Mot à mot : « qu'il fût attribué à ce but ».

⁽²⁾ Probablement de la résine enflammée.

⁽³⁾ Mot à mot : « à cause de sa médiation ».

⁽⁴⁾ Mot à mot : « je l'ai fait descendre de parole en parole jusqu'à ce qu'il m'eût avoué... ».

pour ce chrétien débordait de son cœur. C'est lui qui le tuera. — Et pourquoi, dit le Khalife, ne m'as-tu pas dit cela à ce moment ? — Ô maître, dit-il alors, nous étions en guerre et j'ai redouté une sédition des émirs : l'ennemi touchait au succès et nous, à la crainte⁽¹⁾ : l'organisation de l'Islam se peñait : il n'y avait alors rien de mieux que de se taire et je jetai le soupçon à la tête du chrétien pour que ce fût lui et non un des plus grands émirs de l'Islam. » Le Khalife dit alors à cet émir-là : « Quel est ton avis dans ce cas difficile⁽²⁾ ? — Ô maître, dit l'émir, la main de Dieu est sur le cœur du roi : or qu'a tracé Dieu dans ton cœur ? Certes l'ennemi s'est enfui de devant toi et il n'est pas resté d'ennemi à notre maître le Khalife, par la grâce de Dieu (qu'il soit exalté !). Alors fais le nécessaire et retiens le chrétien près de toi plus qu'il n'a été (jusqu'ici), car Dieu a purifié son honneur et a fait dissiper son souci et la vérité s'est éclaircie du mensonge. » Le Khalife ordonna aussitôt et sur l'heure de pendre le pape et à l'instant ils le pendirent. Il commanda aussi que tout ce qui avait été fait à ce chrétien serait fait à cet émir en lieu et place : il ne serait pas pendu et aucune goutte de son sang ne serait répandue, parce qu'il n'avait pas comploté⁽³⁾ contre les musulmans et que sa haine s'était exercée seulement contre le chrétien, or les juges ne déclarèrent pas licite pour lui la peine de mort, mais seulement les fers et l'emprisonnement sous terre : il versèrent tous ses biens au Trésor de l'Islam et accordèrent, sur ces biens, une somme qui fut laissée à sa femme et à ses enfants et prescrivirent son emprisonnement perpétuel, sans espoir de salut, jusqu'à la mort. Quant à ce qui est du chrétien, le Khalife décida qu'on lui rendrait ses biens ; alors cet émir, qui était son ami⁽⁴⁾, cria à haute voix que l'on n'avait pas demandé de lui un seul dirhem et il lui fit savoir ce qu'il se proposait. Or, lorsque le Khalife prescrivit de lui rendre ses biens, (le chrétien) entra chez lui, baisa la terre et dit : « Ô maître, à toi (appartient) la grâce ! Je suis venu vers toi : tout ce que je possède vient de ta faveur et ce que j'ai obtenu vient de ta puissance, et j'ai beaucoup de tes faveurs et de tes aumônes dont je n'ai pas besoin. » Alors le Khalife lui montra sa bonne humeur et lui dit : « Nous avons rétabli ce qui est licite⁽⁵⁾. » Il se fit

¹ Passage obscur. Le texte dit : l'ennemi, le succès survenait pour lui et la crainte de nous.

² Mot à mot : « cas événement compliqué ».

³ Mot douteux.

⁴ Mot à mot : « cet émir aimé ».

⁵ Ou : nous avons résolu une difficulté.

humble, baisa la terre devant lui et lui présenta ses services : le khalife reprit : « Épreuves-tu un désir que je puisse satisfaire ou un besoin qui dépende de moi ? — O maître, dit-il, j'ai sur tes amonèes un désir qui n'est pas coûteux ⁽¹⁾. — Dis ce que tu veux, et ce que tu désires te sera assigné. Je n'ai rien à te refuser ⁽²⁾. — O maître, dit-il alors, mon intention est de construire une église près de ma maison, car l'église est éloignée de ma famille et toutes les fois qu'ils s'y rendent, les enfants des musulmans les dérangent et les insultent. » Alors le khalife lui dit : « Ceci est facile; descends chercher la signature des juges et reviens chez moi, car leur signature écartera tout blâme de leur part et de la part du peuple et des censeurs; leur signature restera comme le sabre tranchant et après cela j'écrirai, moi, ma signature au-dessus de celle des juges et quiconque te contredira, tu lui couperas le cou. » Alors il descendit de chez le khalife, joyeux, content, et n'alla pas à son hôtel, mais se dirigea chez le juge, lui donna quelque gratification, prit sa signature et lit de même avec chacun des juges de même espèce; il y en avait parmi eux beaucoup de catégories : les uns écrivirent leurs signatures et ne se lièrent pas à lui ⁽³⁾, les autres reçurent (une gratification) de lui et lui écrivirent (leurs signatures); bref, il prit les signatures de tous, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits. Il monta chez le khalife et lui fit voir leurs signatures et, à l'instant, le khalife lui prescrivit qu'il construirait une seule église. Il lui fixa une somme d'argent ⁽⁴⁾ du Trésor public (Baït al-mâl), mais il se prosterna et dit : « O maître, j'ai fait le vœu que l'église serait bâtie avec mon argent. » Alors il lui répondit : « Préoccupe-toi des ennemis et celui qui l'attaquera, fais-le moi connaître, afin que je me paye sur son existence et que je coupe sa vie ». Le chrétien envoya à la place forte de Damiette et à Alexandrie pour demander des bois : il lui vint des bois de deux-cent dix églises, partie avec son argent, partie comme service pour lui (à titre gracieux). Ses vœux étaient de commencer la construction de deux églises, l'une au nom de Sergius et l'autre au nom de sainte Barlutha et d'achever leur construction avec la permission de Dieu ⁽⁵⁾ (qu'il soit exalté !), dans sa bonne direction et son salut. Personne n'osa faire une seule objection contre lui et lorsque

⁽¹⁾ Mot à mot : « nombreux ».

⁽²⁾ Mot à mot : « tu es des désirs sans refus ».

⁽³⁾ I. e. ne voulurent rien accorder de lui. Passage douteux.

⁽⁴⁾ Mot à mot : « des dirhems ».

⁽⁵⁾ I. e. de les commencer sans autorisation et de s'en remettre à Dieu pour se voir accorder la permission de les achever.

les deux églises furent terminées à l'intérieur d'après la meilleure disposition et le plus parfait arrangement, comme la colonne blanche, le père patriarche y fit le prône et ce fut une allégresse considérable à Misp parmi les Coptes.

Quelque temps après, le Khalife entendit raconter que le vizir avait bâti deux églises; il le fit venir, le chassa, le repoussa et lui commanda d'abattre l'une d'elles, de démolir celle qu'il choisirait, et de laisser debout celle qu'il admirerait (le plus). Alors il descendit, portant sur lui l'arrêt; il était abattu, brisé; il vint ainsi à l'église de Sergius. Il resta alors saisi d'étonnement de la beauté de sa construction, de sa régularité⁽¹⁾, de son équilibre et de son ampleur. Il disait : « Celle-ci, je ne la démolirai pas ». Puis il la laissait et venait à l'église de Barbara, la regardait, soupirait et criait (témoignant) de la violence (de son) chagrin; alors il disait : « Celle-ci, je ne la démolirai pas, je viendrai démolir l'autre ». Puis les gardes le prenaient et allaient à l'autre église, ayant à leur suite des musulmans qui portaient du pain pour manger et de l'eau pour boire⁽²⁾, et munis de haches et de pelles pour la démolition. Lorsqu'il arriva à l'église de Sergius, il la regarda, plein d'angoisse; il (refusa) de manger et de boire; bref, il se mit à passer de l'une à l'autre, ne pouvant ouvrir la bouche et dire : « Démolissez celle-ci ». Mais le Khalife avait ordonné aux gardes de prendre patience jusqu'à ce qu'il aurait choisi l'une d'entre elles pour la démolir. Ils attendirent donc patiemment après lui. Quant à lui, accablé d'outrages⁽³⁾, de soupirs, d'affliction, d'abstinence, de soif et de cette marche entre les deux églises, abreuvé des affronts de ses ennemis, la vésicule qui contenait son fiel creva et il tomba mort. Il s'appuya aux murs des deux églises, ses deux yeux se renfoncèrent dans ses orbites, ses regards devinrent fixes et il fit signe aux assistants de lui verser à boire un peu d'eau. Ils lui apportèrent de l'eau, mais ils le trouvèrent mort⁽⁴⁾. Dieu avait donné le repos à son âme. Les gardes montèrent aussitôt chez le Khalife et lui apprirent la mort du vizir. Cette mort lui fut pénible et causa chez lui une grande érection. Il posa (sa) serviette sur son visage, versa des pleurs amers et tomba en défaillance par suite de sa violente tristesse, disant : « À partir d'aujourd'hui, mes affaires iront à la diminution et à la perte ! ». Alors les grands et les émirs se levèrent, baisèrent la terre devant

⁽¹⁾ Mot à mot : « de sa forme carrée ».

⁽²⁾ Passage obscur.

⁽³⁾ Mot à mot : « à cause de la tromperie... ».

⁽⁴⁾ Mot à mot : « qui venait de mourir ».

lui et dirent : « Dieu ! Dieu ! Dans tes affaires, Dieu te suffit. Parmi les hommes, il y en a beaucoup comme lui et de plus fidèles que lui ; les prophètes sont morts malgré la perfection de leur dignité⁽¹⁾, ainsi que les rois et les Khalifes, les Chosroès et les Césars, et le monde n'a jamais été appauvri à cause d'eux. Que Dieu accorde une prolongation dans l'échéance (de la mort) de notre maître le Khalife (lieutenant) de Dieu sur Sa terre. C'est toi, à qui le temps manque et pour qui luttent les existences, parce que toi, tu es de la quintessence mahométane, tu es une personne comme il y en a peu : tu auras besoin de temps⁽²⁾. Que Dieu prolonge ton existence ! Voilà ce qu'il t'a donné au tombeau de ton père et de tes aïeux vénérés. Quitte ton chaprin⁽³⁾, dilate ton Ame et étends ton espérance ! » Alors il leur dit : « Par Dieu ! à émirs, celui-ci était le meilleur des vizirs et le meilleur des conseillers. J'ai toujours été béni pour (avoir suivi) son avis et son conseil. Toutes les fois que je l'ai interrogé, il m'a répondu par cœur, (me donnant les explications) d'un registre de comptabilité ». Ils dirent alors : « Ô maître, c'est vrai » que tu retraces et nous, nous savons tout cela à son sujet et plus encore⁽⁴⁾, parce qu'il était le plus habile comme travail et comme zèle ». Le Khalife ordonna à l'instant de laisser l'autre église et de prodiguer des honneurs aux gens du vizir, à sa femme et à sa fille. Alors on laissa les deux églises bâties et elles (sont restées) jusqu'à nos jours. Il n'y a pas à Mier de plus belles constructions qu'elles. Lorsque le vizir fut mort entre les deux églises, ses gens, sa femme, ses filles et ses enfants vinrent le voir et poussèrent sur lui de grands gémissements au point qu'ils firent pleurer le roi des larmes de sang. Cette nuit-là, lorsqu'ils l'ensevelirent dans l'église de Barhadra, il descendit du ciel, sur son tombeau, une lumière qui remplit l'espace⁽⁵⁾, au point que les musulmans pensèrent que la ville avait été incendiée, et que les on-dits⁽⁶⁾ se répandirent parmi eux. Les uns disaient que c'était la foudre qui était descendue du ciel pour brûler l'église des chrétiens, d'autres disaient que ce n'était pas la foudre et que si c'était la foudre, l'église

⁽¹⁾ É. e. de leur rang dans le Paradis.

⁽²⁾ Or : « a cause de qui l'époque serait appauvrie (si tu mourais) ».

⁽³⁾ Mot à mot : « détache ce qui est en toi ».

⁽⁴⁾ Mot à mot : « plus complet ».

⁽⁵⁾ Mot douteux. La racine *صنح* *صنح* dans

notre manuscrit, désigne l'action de monter et de se répandre de la lumière, des rayons solaires, de l'aurore. Il est clair qu'il est question ici d'une lumière céleste.

⁽⁶⁾ Mot à mot : le « il » a dit et le « on » a dit ».

et la ville auraient été incendiées, que ce n'était qu'un éclair qui avait illuminé tout : d'autres dirent que les chrétiens avaient en connaissance⁽¹⁾ d'un endroit où un feu s'était allumé en voltigeant sur les côtés de l'église et aussitôt ils montèrent vers la ville ainsi que les piétons, les gardes du corps, les troupes de la garde et les chefs des quartiers (*hârut*) : tout le monde voulut aller vers l'église. Ils entrèrent dans l'église neuve : ils trouvèrent alors une lumière d'auprès de Dieu, comme une colonne de feu qui enveloppait tout, depuis la partie supérieure (de l'église) jusqu'au tombeau que l'on avait réservé au vizir. Lorsque le matin fut arrivé, ils informèrent le khalife de ce qui s'était passé, alors il dit : « Je suis le premier qui ajouterai foi à ce (récit) parce que mon secrétaire était un homme béni, un prince évident, de la main, de l'œil et du corps : rien de mauvais ne me sera démontré à son sujet. Que Dieu (qu'il soit exalté) lui fasse miséricorde ! » et à l'instant même et sur l'heure il fit demander son fils, qui n'avait pas encore atteint sa majorité. Le jeune homme accourut à son service, se prosterna, baisa la terre et montra la bonne éducation qu'il avait reçue de son père. Le khalife s'élança au-devant de lui et le regarda : alors il le vit qui présentait un extérieur plein de santé, une figure douce, une langue agréable, une parole élogieuse. Il s'en réjouit donc et lui dit⁽²⁾ : « Ô mon enfant, certes ton père est mort, mais moi aujourd'hui je te tiendrai lieu de père ». Alors le jeune homme lui témoigna sa déférence et toucha le visage à terre devant le khalife. Celui-ci le fit avancer au diwân de son père et il vit ses secrétaires bons et mauvais ; alors il demanda un des professeurs d'écriture et le lui remit en lui disant : « Occupe-toi de l'instruction de ce jeune homme et je te paierai moi-même ». Alors il le reçut et s'appliqua assidûment à son instruction. Le jeune homme était habile, adroit, intelligent, doué de sagacité, éveillé, et surtout il désirait ardemment la charge de son père ; en moins d'une année, il apprit les principes du calcul et de la calligraphie, le bon arabe, depuis les principes et la grammaire, et Dieu (qu'il soit exalté) acheva son éducation en toute branche de science⁽³⁾. Il fut confirmé dans la charge de son père et se mit à faire de nombreuses aumônes sur le tombeau de son père. Il faisait des fêtes, chaque année, à la sainte, et, jusqu'à nos jours,

⁽¹⁾ Mot douteux.

⁽²⁾ Mot à mot : « en jouant ».

⁽³⁾ Mot à mot : « le perfectionnement de toute bonne science ».

la commémoration de la sainte Barbâra (s'est perpétuée) trois fois par an. Ils la font sans jamais s'interrompre et dans la nuit du 4 (du mois) de Kânôh, jour de fête de la sainte Barbâra, se réunissent dans cette église toutes sortes de Coptes habitant à Mîr et au Caire au point que la ville est bondée de monde et la plupart des musulmans (y) viennent en procession⁽¹⁾. On raconte parmi les hommes des merveilles et des étrangetés sur le corps de la sainte : certains hommes viennent secrètement et oignent d'huile leurs visages sur son corps par, demandant une bénédiction pour l'huile de (leurs) lampes⁽²⁾. La plupart d'entre eux ont en elle une confiance illimitée ; ils donnent son nom à leurs filles et ne se soucient de personne⁽³⁾ ; la moitié des femmes d'Égypte portent le nom de Barbâra et personne ne trouve cela mauvais : c'est devenu une habitude parmi les hommes de nommer leurs filles par ce nom. Que ses bénédictions et ses prières soient avec celui qui a mis tout son zèle à écrire⁽⁴⁾ cette vie glorieuse ; le Maître pourvoira à son remplacement et le bénira, lui pardonnera ses péchés et donnera le repos à son âme et aux âmes de ses enfants par les prières de la dame, la Pure, l'Honorée, la Sainte Barbâra. Amen ! Amen ! Amen !

(Sera continué.)

G. SARRAS.

⁽¹⁾ Mot à mot : et de la manière d'un convoi funéraire.

⁽²⁾ L'huile des lampes que les Coptes entendent

constamment allumées dans leurs habitations.

⁽³⁾ Passage douteux.

⁽⁴⁾ Mot à mot : « qui s'est appliqué et a écrit ».

INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES

DU MUSÉE DU CAIRE

PAR

M. G. LEPEVRE.

Depuis qu'ont paru les *Coptic Monuments* de M. Grun¹⁾, le Musée du Caire a acquis environ soixante-dix stèles chrétiennes, grecques et coptes, sans compter un certain nombre de fragments peu importants. Chargé par l'École française d'Athènes²⁾ de recueillir les inscriptions *grecques chrétiennes* d'Égypte, je ne pouvais pas négliger celles qui venaient d'entrer au Musée du Caire, pour modestes qu'elles fussent. Par la même occasion, j'ai cru bon de prendre une copie des inscriptions coptes³⁾.

Je publie quarante-deux de ces inscriptions, vingt-sept grecques et quinze coptes. Je laisse de côté, pour le moment, une vingtaine de stèles rapportées d'Antinoë, en 1904, par M. Gayet, qui a confié le soin de les publier à M. Seymour de Ricci.

La provenance de douze de ces inscriptions m'est inconnue; deux viennent de Toukh, comme l'indique le *Journal d'entrée*; deux d'Erment et deux du Vieux-Caire, probablement; les autres, que signale une marque rouge, tracée au dos de la stèle, ont dû être trouvées à Antinoë par M. Gayet, en 1904 et

¹⁾ W. E. Grun, *Coptic Monuments* (Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire, n° 8001-8761), Caire, 1902. Il est nécessaire de consulter en même temps le compte rendu qui vient de faire de cet ouvrage M. Carl Schmidt, *Götting. Gel. Anz.*, 1903, n° 3.

²⁾ L'École française d'Athènes prépare la publication d'un *Corpus des inscriptions chrétiennes de langue grecque*. La partie de ce *Corpus*

relative à l'Égypte m'a été confiée. Je recevais avec reconnaissance les communications et renseignements de tout genre, pouvant intéresser mon travail, que d'Égypte ou d'Europe, ou voudra bien m'intéresser.

³⁾ Les inscriptions ci-dessous reproduites ne sont pas encore cataloguées. Deux d'entre elles ont été seulement consignées sur le *Journal d'entrée*.

1901 : celles qu'a fournie la campagne de 1902 portent en effet le même signe distinctif.

Les inscriptions grecques sont reproduites en caractères *coptes thébains*, comme dans les *Copte Monuments*. J'en donne aussi une transcription, en minuscules grecques; je complète au moyen de crochets ronds (...) les mots abrégés ou les lettres oubliées par le lapicide; je restitue au moyen de crochets carrés [...] les lacunes du texte; les crochets pointés (...) indiquent que la lettre qu'ils renferment est à supprimer. Les lettres pointées sont d'une lecture douteuse. Je n'ai généralement pas relevé les fautes d'orthographe, les bizarreries de syntaxe ou les phénomènes d'*iotacisme*. Dans les inscriptions coptes, je sépare les mots, suivant l'usage ordinaire, et j'indique les restitutions, sur le texte même, au moyen de crochets carrés.

Ce recueil est divisé en deux parties, l'une consacrée aux inscriptions grecques, l'autre aux inscriptions coptes. J'ai signalé brièvement à la fin de chaque section, les fragments grecs et coptes que j'ai ramassés au Musée parmi ces inscriptions mieux conservées. On trouvera enfin, à la suite de ce travail, huit inscriptions coptes, qui proviennent des fouilles que nous avons faites à Telnesh, cet hiver, M. Pierre Jouquet et moi.

Il me reste à remercier M. Gayet, qui m'a si aimablement autorisé à copier et à publier toutes les inscriptions qu'il a trouvées à Antinoë, tant cette année, que pendant ses précédentes campagnes.

I. — INSCRIPTIONS GRECQUES

1. Calcaire. — Provenance inconnue. — Sur une colonnette, haut. 0 m. 51 cent., larg. 0 m. 12 cent., au-dessous d'un chapiteau à palmettes, en partie brisé.

† IC XC

ΑΙΩΘΕΟC

ΟΚΩΝΟΩ

ΝΑΝΝΗ

ΑΝΝΗ

ΑΝΝΗ

† ΚΥΡΟC

† Ἡ προσὶς Χριστοῦ.

ΕΙς Θεός

ὁ βουλόμε-

ν, ἀμὴν

ο. ἀμὴν

ἀμὴν.

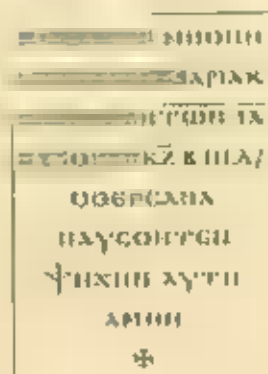
† Κύρος

ΘΙΚΟΝΘΗΘΕ	Θικονόμος
ΘΙΚΟΙΜΗΘΗ	Θικοιμήθη.
ΝΟΙΑΝ Θ	10. Χοιάρχ β,
Θ ΠΛΑΘ	ε' Ιουλιε(τιδους).

Ligne 1. Sur le monogramme Θ, v. Carl Schmidt. *Ein altchristliches Mummien-etikett*, dans *Leg. Zeitschr.*, 1894, p. 58-59.

Ligne 8. Un autre *Kyros Θικονόμος*, dans une inscription d'Erment, Caen. *Copt. Mon.*, n° 8478.

2. Calcaire. — Provenance inconnue. — Deux fragments : partie supérieure (brisée à gauche), haut. 0 m. 365 mill., larg. 0 m. 29 cent.; partie inférieure, haut. 0 m. 36 cent., larg. 0 m. 465 mill.

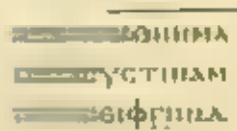


[Ἐκσε] μήτη ἡ
[μακ] ἀπὸς Κ-
[αλ] η, (ε) τῶν ια'.
Θ[αθ] κ' ε', β' ἐνδ' (κετιδους).
5. ὁ Θεὸς ἀνα-
παύσει τὸν
ψυχὴν αὐτῆς (ε).
Ἀμην.

+

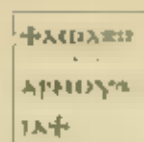
Ligne 3. τῶν est l'abréviation de ἐτῶν. La lettre η qui précède, est la finale du nom propre Κάλη, *CH.*, IV, 9297; dans les inscriptions, l'accent est sur α.

3. Calcaire. — Provenance inconnue. — Lacune à gauche. Haut. 0 m. 15 c., larg. 0 m. 19 cent.



(Ἐκοιμή)θη ἡ μα-
[καρία] Ἰο] υἱοῦ α' μ.
[μετὰ Ἐκ]ελθ' γ', ε' ἐνδ' (κετιδους).

4. Calcaire. — Provenance inconnue. — Haut. 0 m. 40 cent., larg. 0 m. 41 cent. Deux lignes et demie de texte, très frustes.



... [φ]-
 αρμου [θ]-
 ι α'.

Figure 1. Γω, α c'en est un, a la forme ancienne α.

5. Membre. — Vieux-Caire. — Le membre, la gravure, la comparaison avec l'inscription conservée à Alexandrie sous le n° 246 (Born, *Steli christiane*..., dans *Besurione*, VII, 1900, p. 441, n° V) nous inclinent à croire que cette stèle et la suivante viennent du Vieux-Caire. Haut. 0 m. 29 cent., larg. 0 m. 29 cent.

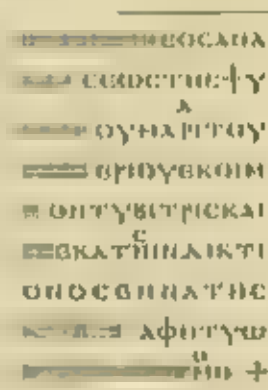
ακκκκκκκκκκκ
 μακαριακκκκ
 κκκκκκκκκκ
 κκκκκκκκκκ
 κκκκκκκκκκ

Ἐπομνήθη ε τ (η)
 μακαρίας μνη-
 μης Ἱωσήφ (στ)
 μνη Φαρμ (ουθ)
 ε. ιη'. ιηδ (ικτιδνος) η'. +

Figure 3. Ἱωσήφ(στ), variante connue de Ἱωσήπος, cf. *Ché.*, IV, 9041. On trouve de même Ἱωσαιφος, *Ché.*, III, 5366.

Figure 4. Les derniers mots des lignes 1, 3, 4 sont abrégés par le signe ζ.

6. Membre. — Vieux-Caire. — Stèle brisée à gauche. Haut. 0 m. 30 cent., larg. 0 m. 26 cent.

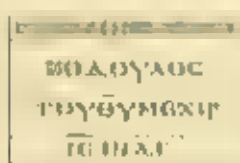


[Ο Θ]ις ἀνα-
 [παύ] σται τῆς ψυ-
 [χῆς τ]οῦ μα (κ) αρίτου
 [Οὐαλ] ερίου. Ἐπομ-
 ε. [η]θη Τυβι τρισκαι-
 [δ]εκάτης, Ινδικτι-
 ονος ἀνατήης

Lignes 1 et 2. Cf. l'inscription n° 19 de mes *Inscriptions Grecques d'Égypte*, dans *BCH.*, XXVI, p. 456.

Lignes 8 et 9. Le sens de ces deux lignes, dont la dernière est d'une lecture douteuse, m'échappe complètement.

7. Calcaire. — Antinoë. — Stèle brisée à la partie supérieure. Haut. 0 m. 32 cent., larg. 0 m. 40 cent.



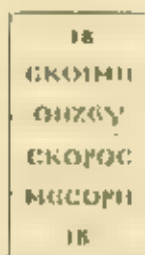
.....

ὁ δούλος

τοῦ Θ(εοῦ) Ἐ. Μεχίρ

α', ἐνδ(ικτιδρος) γ'.

8. Granit. — Antinoë. — Haut. 0 m. 36 cent., larg. 0 m. 37 cent.



ΙΒ.

Ἐκοιμή-

θη Ζεύ-

σκορος.

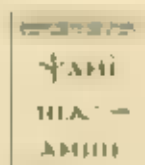
ἢ. Μεσορή

ΙΒ.

Ligne 3. Ζεύσκορος (ὃ n'est pas sûr). Mot inconnu; même signification que Διόσκορος.

Ligne 6. Noter la répétition de la date.

9. Calcaire. — Antinoë. — Stèle brisée au sommet. Haut. 0 m. 17 cent., larg. 0 m. 19 cent.



.....

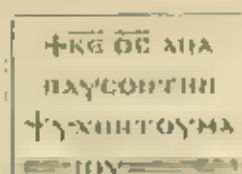
ψαμ ι.

ἐνδ(ικτιδρος).

Ἀμήν.

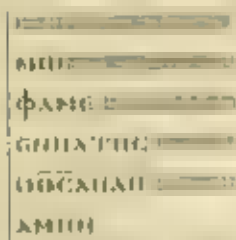
10. Calcaire. — Antinoë. — Stèle brisée en bas. Haut. 0 m. 14 cent., larg. 0 m. 29 cent.

Bulletin, p. 10.



Κ(ύρι)ς Θ(εός)ς ἀνὰ
 παύσας τῇ
 ψυχὴν τοῦ μα-
 τ(ος) σου,

11. Calcaire. — Antinoë. — Stèle brisée en haut et à droite. Haut. 0 m. 31 c., larg. 0 m. 19 cent.



....
 ραι,
 φάμε [ἐνὸς... τῆς]
 ἐναυτῆς [ἐνδιετιθέμενης].
 Ὁ Θ(εός)ς ἀνὰ [αὐσας].
 α. Ἀμήν.

12. Calcaire. — Antinoë (la provenance est indiquée à l'encre noire, au bas de la pierre). — Haut. 0 m. 37 cent., larg. 0 m. 44 cent. Cette stèle fut postérieurement recouverte d'une couche de plâtre destinée à porter une inscription peinte en rouge : il en reste quelques traces qui gênent la lecture, à droite.

+ ΔΙΟΚΛΑΡ
 ΟΥΟΝΕΘΕ
 ΕΝΑΝΘΕΤΗ
 ΨΥΧΗΝ
 ΠΑΡΜΟΥΝ
 ΑΜΙΟΥ

+ ΔΙΟΚΛΑΡ
 ΟΥΟΝΕΘΕ
 [δ]ιόκλαρος(ον) τῷ(ν)
 ψυχῇ(ν) · α'
 α. Παρμούνη.
 Ἀμήν.

Ligne 5. La forme ΠΑΡΜΟΥΝ pour ΦΑΡΜΟΥΝ est commune dans le grec d'Égypte; c'est d'ailleurs l'orthographe ordinaire du mot dans les inscriptions coptes.

Ligne 7. Quelques lettres, d'une lecture douteuse, représentant vraisemblablement l'indiction ou l'ère des Martyrs.

13. Calcaire. — Antinoë. — Deux fragments. Stèle cintrée dont la partie

supérieure de droite est seule intacte. Lettres rouges. Haut. 0 m. 23 cent., larg. 0 m. 31 cent.

..... (non palme)

ΕΚΘΙΜΕΘΗ

ΗΜΑΚΑΡΙΟΣ

ΕΥΤΟΣ Η

ΕΛΥ

.....

.....

[Ε] κομίζη

[δ] μακρίος

[... | υνατ... | Κ (ύρι) ε δε]

[επ | αυ | σον...]

.....

14. Calcaire. — Antinoë. — Deux fragments : fortes lacunes à droite. Haut. 0 m. 37 cent., larg. 0 m. 37 cent.

✚ ΕΚΘΙΜΗ

ΗΜΑΚΑ

ΕΥΤΟΣ

ΦΑΡ

Ο

Εκομίζ | θη |

δ μακρ | ρία |

.....

Φαρ | μουσι |

Θ', ι' [ινδικτιδνος?]

15. Calcaire. — Antinoë. — Haut. 0 m. 25 cent., larg. 0 m. 30 cent. Stèle brisée de tous côtés, excepté à gauche.

.....

ΚΟ

ΗΜΑ

ΑΣΤΕΡΙΑ

Ο

ΕΜΑΝ

.....

..... [Ε

αο [αμθη]

η μα [αρία]

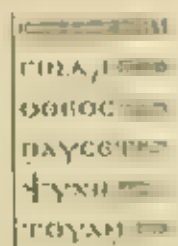
Αστέρια [έτων...]

μυ(νι)Παχ [αδ...]

.....

Figure 3. Αστέρια, nom d'une sainte bien connue.

16. Calcaire. — Antinoë. — Stèle brisée en haut et à droite. Hauteur 0 m. 51 cent., larg. 0 m. 21 cent.



.....
 γ', ἐνδ' (ἐκτιθῆναι) ι{δ}',
 Ὁ θεὸς {δικα}-
 παύσατ' {ἐν}-
 ψυχῇ {ἐν}-
 Δ. τοῦ. Ἀ[ντινοῦ].

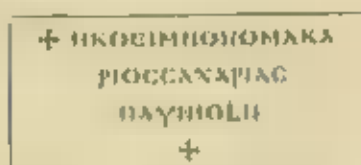
Ligne 1. γ' doit être le quantième du mois; après mΔ., je crois voir un ι et le commencement d'un Δ.

Lignes 2 et 3. [ἀνα]παύσατ', pour ἀναπαύσθαι?

Ligne 5. Après τοῦ, Δ est certain; après Δ, peut-être le commencement d'un m.

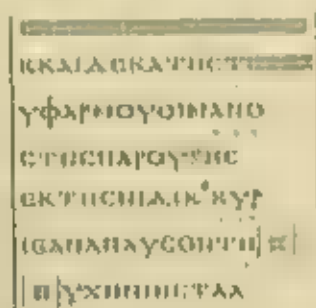
Les deux inscriptions qui suivent proviennent des feuilles faites par M. Gayet à Antinoë en 1909. Elles avaient été oubliées à Cheikh-Abadeh, où je les ai retrouvées et copiées; elles doivent entrer prochainement au Musée du Caire.

17. Calcaire. — Antinoë. — Haut. 0 m. 40 cent., larg. 0 m. 69 cent. Les lettres des lignes 1 et 2 ont 0 m. 035 mill. de hauteur; celles de la ligne 3, gravées à la pointe et d'une lecture difficile, ont 0 m. 05 cent.



(ἀντ)
 Πανομήθη ἡ μακα-
 ριος Σοχαρίας.
 Παιὶς 3 Lr'.

18. — Calcaire. — Antinoë. — Deux fragments; celui de droite très fruste et incomplet. Il ne reste que la partie inférieure de la stèle.



..... {δ}-
 κ καὶ δεκάτης τ {ο}-
 6 Φαρμουθὶ μ {η} νδ'-
 ε τῆς παρούσας
 ἑκτῆς ἐνδ' (ἐκτιθῆναι). Κέρ-
 Δ. 12 ἀντάπαισον τῇ {ε}-
 {ψ}υχῇ. . . .

Ligne 6. ε est surmonté d'une barre d'abréviation; la dernière lettre semble

être un A collé à un A, à moins que A n'ait été refait sur un A gravé par erreur. L'ensemble doit former un nom propre féminin.

Les sept dernières inscriptions, assez frustes, proviennent également d'Antinoë, où elles ont été trouvées, cette année même, par M. Gayet : j'ai pu les copier à Cheikh-Abadeh. Comme les n^{os} 17 et 18, ces stèles entreront inévitablement au Musée du Caire.

19. — Mueher. — Antinoë. — Haut. 0 m. 45 cent., larg. 0 m. 37 cent.

ΟΚΟΙΝΟΝ
ΘΗΑΚΑΡΙΟΤΕ
ΜΑΡΙΣΤΩΡ
ΑΥΤΗ ΔΕ ΧΗ
ΠΑΧΩΝ ΙΕ'
ΠΗΛ ΙΕ'

Ἐκοιμήθη
ἡ μακάριος
Μαρίστωρ,
ἔτιον 15' χμ.
ο. Παχών 17',
113 (ικτιώνος) 12'.

Figure 4. Je crois distinguer une croix dans l'intérieur du π de $\chi\mu$.

Ces initiales, qui figurent sur un grand nombre de papyrus et d'inscriptions d'époque chrétienne, ont été expliquées différemment : on a voulu y voir un cryptogramme numérique = 643 (Kuaia, *Mith. Arch. Hainer*, 1, 127), — les initiales des mots *Χριστός*, *Μιχαήλ*, *Γαβριήλ* (de Rossi, *Bayer*). — celles de *Χριστός*, *Μαρία*, *Γαβριήλ* (Régnault, *Mé. d'Arch.*, 1, p. 189). Sur ces trois interprétations, voyez *Straß*, *Leq. Zeitschrift*, 1886, p. 73. M. Grenfell semble avoir trouvé, sur un fragment de papyrus de la Bodléienne, la véritable explication : $\chi\mu$ $\mu\alpha\rho\iota\alpha$ $\gamma\epsilon\gamma\eta\alpha$ = *Χριστός* (χ) *Μαρία* $\gamma\epsilon\gamma\eta\alpha$ (*Greek Papyri*, II, p. 151). Tel serait donc le sens de la formule $\chi\mu$ dans les documents que nous ont conservés les papyrus. Mais, comme le remarque justement M. Th. Reinach (*Byzant. Zeitschrift*, 1900, p. 60), si l'explication de M. Grenfell est vraie pour les papyrus, elle l'est aussi pour les inscriptions.

Or, nous avons une preuve directe, que cette interprétation est valable pour les épitaphes aussi bien que pour les papyrus. Il existe en effet au Musée du Caire une inscription d'Assouan (ou de Nubie), qui me paraît avoir exactement la même importance que le fragment de papyrus de la Bodléienne. C'est l'inscription n^o 8397, publiée pour la première fois, en 1883, par

Miller, d'après une copie de M. Maasero (*Rev. Arch.*, 1883, I, p. 203) et reprise par M. Révillout (*Rev. Égypt.*, IV, p. 11). On n'y lit pas seulement les initiales $\chi\alpha\rho$ ¹⁰, mais en toutes lettres, aux lignes 21 et 22: $\chi\rho\iota\sigma\tau\omicron\upsilon\gamma\ \mu\alpha\rho\iota\alpha\ \gamma\epsilon\mu\alpha\iota$ qui est bien, je crois, l'équivalent de $\overline{\chi\rho}\ \mu\alpha\rho\iota\alpha\ \gamma\epsilon\mu\alpha\iota$ du papyrus de la Bodléienne. Le premier mot des deux textes est fantif, mais l'un et l'autre nous permettent de retrouver la véritable formule, et pour les papyrus et pour les inscriptions: $\chi\rho\iota\sigma\tau\omicron\ (\mu)\ \mu\alpha\rho\iota\alpha\ \gamma\epsilon\mu\alpha\iota$. — Ce texte confirme donc l'interprétation que proposait M. Grenfell et résout définitivement la question.

20. Calcaire. — Antinoë. — Haut. 0 m. 19 cent., larg. 0 m. 225 mill., hauteur des lettres 0 m. 065 mill. Traces de coupe.

$\lambda\iota\lambda\gamma\epsilon\mu\omicron$
$\iota\lambda\lambda$

$\Delta\iota\delta\acute{\upsilon}\mu\eta$.
 $\iota\lambda\lambda'$.

21. Calcaire. — Antinoë. — Deux fragments; stèle incomplète et fruste. Haut. 0 m. 18 cent., larg. 0 m. 25 cent.

$\phi\gamma\mu\epsilon\mu\alpha$
$\mu\alpha\iota\mu\alpha\gamma$
$\epsilon\mu\epsilon\mu\epsilon\mu$
$\psi\epsilon\mu\epsilon\mu$

$\Upsilon\acute{\alpha}\rho\epsilon$ ϵ
 $\mu\alpha\ |\ \mu\alpha\ |\ \psi$
 $\mu\epsilon\ |\ \mu\epsilon\ |\ \mu\epsilon(\epsilon)$
 $\psi\ |\ \mu\chi\mu\epsilon\epsilon\ |\ \mu\epsilon(\epsilon)\dots$

22. Calcaire. — Antinoë. — Haut. 0 m. 43 cent., larg. 0 m. 45 cent. Stèle très incomplète (lacunes en haut et à gauche); grecque ou copte?

$\mu\epsilon\mu\epsilon\mu\epsilon\mu$
$\mu\epsilon\mu\epsilon\mu\epsilon\mu$
$\mu\epsilon\mu\epsilon\mu\epsilon\mu$
$\mu\epsilon\mu\epsilon\mu\epsilon\mu$
5. $\mu\epsilon\mu\epsilon\mu\epsilon\mu$
μ

Ligne 3. μ est-ce une croix, ou ψ ($\epsilon\tau\epsilon\mu\ \psi\eta(\chi\acute{\alpha}\nu)$) ou un η copte?

¹⁰ Une inscription d'Égypte où figure ce signe sous la max commissure, ou nombre de sept.

23. Marbre. — Antinoë. — Stèle ciatrée très incomplète. Haut. 0 m. 14 cent., larg. 0 m. 10 cent.

ΘΙΩΝ
ΠΑΤΕΡ
ΝΕ ΑΠΟ
ΨΕΡΧΙΣ
ΕΥΧΑΙΣΤΟΝ

...
[έως] γ' α'
[Με]σορ
[...δ]ιδικ (τεσσέρε).

24. Calcaire. — Antinoë. — Lettres rouges. Haut. 0 m. 24 c., larg. 0 m. 22 c.

ΘΙΩΝ
ΠΑΤΕΡ
ΝΕ ΑΠΟ
ΨΕΡΧΙΣ
ΕΥΧΑΙΣΤΟΝ

Θιων(ουσεϊρις) (?)
Πατερ-
νε από
Ψ[ερ]χίς.
ε. Ε[υ]χ[α]ίστ[ο]ν.

Ligne 1. Θιων(ουσεϊρις); restitution conjecturale : ce nom se trouve dans les inscriptions encore inédites de Tcherny, et je n'en connais pas d'autre commençant par Θιων. Après ΘΙΩΝ, il faut supposer que le signe d'abréviation « a disparu.

Ligne 2. Πατερνε, variante de Πατῆρ, mot égyptien : cf. SPIEGELHANS, *Leg. und. Griech. Eigennamen*, n° 170.

Ligne 3. από... Le pays d'origine du mort est fréquemment indiqué sur les tablettes de momies. Ψερχίς (variante possible Ψελχίς). cf. LEBRONNE, *Inscr. gr. et lat. d'Égypte*, II, p. 300.

25. Calcaire. — Antinoë. — Deux fragments. Haut. 0 m. 63 cent., larg. 0 m. 30 cent.

ΕΚ
ΘΗΟΚΛΕ
ΜΟΛ
ΦΟΙΚΑΜ
ΘΕΑΠΑΧΧ
ΡΟΥΝ
ΝΕΝΟ
ΟΝΡ
ΓΥΑ

Εκ [αμφ-]
Θη[δ]μ[α]κ[α]
ριο[ι] δ[Ε] [Ε]δ
Θοι[ε]άμ-
ν. αν[α]ρχω-
ρε[τ]ή-
με[ν]ος [Λ]
Σ[τ]ρ[α]
γ' ιδ[ε] (κατεσ[τ]ε).

une formule païenne, particulièrement usitée en Syrie¹⁾ : $\alpha\lambda\phi\epsilon\iota$ ($\alpha\gamma\gamma\lambda\chi\epsilon\iota$, ou $\alpha\gamma\eta\theta\gamma$: $\alpha\gamma\alpha\theta\epsilon$ $\alpha\alpha\alpha\eta\alpha\tau\omicron\varsigma$). De Syrie, elle se répandit dans la Cyrénaïque, dans les îles de l'Archipel, en Sicile, à Rome, en Gaule²⁾. Elle fut même reprise, telle quelle, par les chrétiens, en Syrie et à Rome³⁾.

Mais, en Égypte, ceux qui s'en souvenaient, païens⁴⁾ ou chrétiens, ces derniers surtout, la modifièrent pour en changer l'esprit; ils substituèrent à cette consécration toute matérialiste : « Ne t'afflige pas de mourir puisque tout le monde meurt » l'exclamation pleine d'espérance dans un *au-delà* : « personne n'est immortel en ce monde-ci » : $\alpha\iota\delta\epsilon\iota\varsigma$ $\alpha\lambda\lambda\alpha\sigma\tau\omicron\varsigma$ ou $\tau\alpha\iota$ $\kappa\omicron\sigma\mu\omicron\iota$ $\tau\omicron\upsilon\gamma\tau\omega\iota$, ou encore, sur cette terre : $\epsilon\pi\epsilon\iota$ $\gamma\eta\varsigma$ ⁵⁾. On peut rapprocher de cette formule, la phrase copte : $\epsilon\mu\epsilon\chi\gamma\omega\iota$ $\kappa\alpha\iota$ $\epsilon\mu$ $\alpha\tau\epsilon\omicron\gamma$ $\eta\epsilon\alpha\lambda$ ⁶⁾, ou mieux l'exclamation qui se rencontre trois fois dans les inscriptions publiées par M. Gayet, *Mém. Mus.*, III, pl. LXXIV, LXXXII, LXXXIV, et dont voici un exemple : $\tau\omega\iota$ $\chi\gamma\omega\iota$ $\alpha\alpha\pi\alpha$ $\epsilon\mu$ $\alpha\tau\epsilon\omicron\gamma$ $\alpha\chi\iota\mu\kappa\alpha\iota$ (pl. LXXXIV); cf. *Copt. Mon.*, n° 8468, n° 8631, etc. La contre-partie est sous-entendue : « mais nous sommes immortels dans l'autre monde »⁷⁾.

27. Grées. Érment. Stèle en forme de portail d'église. Haut. 0 m. 69 c. larg. 0 m. 39 cent.

Sur le listel :

$\alpha\iota\kappa\alpha\tau\omicron\upsilon$

$\kappa\iota\tau\alpha\sigma$ (10765)

¹⁾ Huxen, *Mémoria de Phœnicia*, p. 181.

²⁾ E. Le Blant, *Rev. Arch.*, 1875, I, p. 311.

³⁾ M. Révillout pense que ces inscriptions des catacombes avaient été rédigées pour au plus des Syriens établis en Occident. « Les traditions de l'Église latine étaient aussi éloignées que possible de celles qu'on rencontre dans ces monuments écrits d'ailleurs dans une langue étrangère. » (*Rev. Ég.*, IV, p. 39.)

⁴⁾ Les *idées égyptiennes*, portant la nouvelle formule, publiées par Le Blant dans *Rev. Arch.*, 1874, I, p. 250-252, accompagnant en effet

Idées, t. III.

des *idées* païennes. — M. Révillout a montré « plusieurs reprises combien les croyances au la vie future, chez les Égyptiens de toutes les époques, étaient proches de la doctrine chrétienne touchant l'immortalité. Voyez ses deux articles, parus dans *Rev. Ég.* : « Les *idées* de la mort », et « Les prières pour la mort » dans l'*Épigraphie Égyptienne*. »

⁵⁾ Le Blant, *Rev. Arch.*, 1874, II, p. 252.

⁶⁾ *Rev. Ég.*, IV, p. 28, n° 38.

⁷⁾ C'est encore cette formule que nous trouvons dans l'inscription du Musée du Caire.

Dans une sorte de médaillon (incomplet à gauche), l'inscription qui suit :

ΒΙΚΤΩΡΙΑΝΟΣ
ΠΙΟΝΠΑΥΝΗΝ
ΑΥΓΗΘΗΝΟΥΛΙΕ
ΛΟΛΗΤΟΣΕΝ
ΤΩΚΟΧΩ
ΤΟΥΤΩ

[Έκαμ] ήθη Βικτωριανός
[έτ Κ (υρ)ω έτ] η ή (π) Πιόνι κη'.
[Μή] λυπ[η]θήτε, οὐδὶς
[γάρ] ἀδίδε[α] π[α]τος ἐν
δ, τὸ κόσμῳ
τούτῳ.

Ligne 1. ΒΙΚΤΩΡ, sur le listel, au lieu de ΒΙΚΤΩΡ[ΙΑΝΟΣ], par manque de place.

Ligne 2. ΠΙΟΝΠΑΥΝΗ. Lecture certaine, d'où l'on tire avec vraisemblance [έτ] η ή. Quant à η, devant ΠΑΥΝΗ, c'est une erreur du lapicide.

Je signale, pour mémoire, l'existence au Musée des fragments grecs suivants⁽¹⁾ :

a) Calcaire. — 15 × 9 ; et b) Calcaire. — 14 × 16. Ces deux fragments semblent se raccorder.

ΑΥΓΗΘΗΝΟΥΛΙΕ

ΤΟΥΤΩ

n° 2289, copié par jadis par MM. Longuet et Mifne, et publié récemment par M. de Nicaï, que la dernière phrase semble avoir continué (*Rev. Arch.*, juillet-août 1904, p. 144-145) :

... ΠΑΥΝΟΥΧΗΝΟΥΛΙΕ
ΟΥΛΙΕΓΑΡΑΘΑΝΑΤΟΣΕΝΚΟΧΩ
ΒΙΚΤΩΡΙΑΝΟΥ

M. de Nicaï traduit :

... Μολύπτου Ζηνοδόρου
ηὐδ(ε)τε γὰρ ἀθανάτος ἐν κόσμῳ
το(υ) κυρι | σε ἀμ(ην) (Υ)

Toutefois qu'il faut lire simplement :

... Μη λυπεῖσθε, Ζηνοδόρε,
οὐδ(ε) τις γὰρ ἀθάνατος ἐν κόσμῳ
το(ύ)του), κυρία μου.

+Ne s'effrayez pas, Zénodote; car personne

n'est immortel sur cette terre, ô mon épouse.

C'est l'abrégé d'un psa. qui est lui-même pour tout dire. Nous trouvons précédemment ce remplaçant toutes dans une inscription chrétienne d'Égypte publiée par M. Sayce (*Rev. Ét. gr.*, 1894, VIII, p. 296) : ΜΗ ΑΥΓΗΘΗ ΟΥΛΙΕ ΚΟΛΗΑΤΟΣ ΟΥ ΤΩ ΚΩ ΤΟΥ. ce que M. Sayce traduit : « Ne t'afflige pas, personne n'est immortel dans cette vie ». D'autre part les formules κοριε μου, ὁ ἐμὴ κυρία ne sont pas inconnues dans l'épigraphie d'Égypte. Voir, par exemple, une série d'inscriptions (chrétiennes?) publiées par Agnew, dans *Archæologia*, XXVIII (1890), copiées par Lamberton dans *Bulletin dell'Inst.*, 1896, p. 66.

1. R. Le Beau, *Manuel d'épigraphie chrétienne*, p. 83, a montré quel parti l'on pouvait tirer de pareils débris.

ΙΧΗ	ΕΛΠΙΣΗ
ΚΑΡ	ΙΩΓΑΤ

Figure 2 et 3 : ... ἡ μ[α|καριωτάτῃ]. Le comparatif et le superlatif sont quelquefois employés au lieu de la forme positive ἡ μακαρία. Cf. une inscription de Telneth encore inédite :

Ἐρήνιλλα | Ἀντινόου μα|καριωτέρα | ἐπὶ σκευο|τάτῃ.

c) Calcaire. — 10 x 10.

ΟΜΠ	ὁ μ[ακάρ]-
ΟΚ	ος[... ἐκ]-
ΟΙ	οι[μύθε...]

d) Calcaire. — 38 x 36; grandes lettres de 7 à 8 centimètres.


ΟΜΟ
ΠΕΛΙΝΑ.	... ἐνδ[ικτιπνοσ] ιβ'
ΙΗ	... Ἄ[θύρ κέ'.
ΥΓΚΕ	

e) Calcaire. — 13 x 15.

ΠΗΘΕ	[ἐκοι]μύθ[η δ]
ΕΛΡΙΟΣ	[μακ]άριο[ς...]
ΕΥΘΟΣ
ΕΥΘΟΣ

f) Calcaire. — 13 x 19; et g) Calcaire. — 17 x 17. Ces deux fragments semblent se raccorder.

(f) ΕΥΘΟΣ
ΕΥΘΟΣ	... s β' ἐνδ[ικτιπνοσ]
ΕΥΘΟΣ
ΕΥΘΟΣ

(g) 
ΟΥ

[ἀναπαύ]ση τ[ῆν]
[ψυχ]ὴν αὐτ-
οῦ.

(g) [ἀναπαύ]ση = ἀναπαύση, cf. n° 16, l. 2 et 3.

h) Calcaire. — 43 × 15.



ἐκ [οιμηθ]ῆ

.....

.....

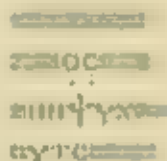
i) Calcaire. — 20 × 11 (*Antinoë*).



[ἐκ] [μηθ]ῆ

[ἡ] μὲ [παρία] . . .

j) Calcaire. — 15 × 23 (*Antinoë*).



.....

[ἀναπαύ]ση [αὐτ]

[τ]ῆν [ψυχ]ὴν

[αὐτ]οῦ.

k) Calcaire. — 20 × 16 (*Antinoë*).



Au-dessous de l'inscription, une croix latine : les lettres ω , ω encadrent la branche inférieure de cette croix ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Je juge inutile de reproduire cinq ou six fragments encore plus mutilés.

II. INSCRIPTIONS COPTES.

28. 1. Calcaire. — Provenance inconnue. — Haut. 0 m. 26 cent., larg. 0 m. 34 cent.

ΕΤΟΥΑΑΒ ΑΠΑ ΠΘΘΙ
 ΑΠΑ ΠΑΥΑΘ ΑΠΑ ΕΟΥ
 ΡΟΥΣ ΑΠΑ ΠΕΤΡΕ ΑΠΑ
 ΒΙΚΤΩΡ ΑΠΑ [ΦΙΘΙΒΑΡΙ
 5. ΜΩΝ Π[Ω]Σ [ΩΝ Π]ΟΥΕΝΕ
 ΑΝΕΤΟΥ ΜΗΘΕ ΠΕΟΥΑ
 ΜΗΕΕΟΡΗ ΣΗ ΟΥΩΙΡΗ
 † ΠΗ ΓΑΝΗΘ ΠΑΝΑ ΟΧ[Ω]Υ †

Ligne 1. ΠΘΘΙ, lisez ΠΩΘΙ.

Ligne 3. ΠΑΤΡΕ — ΠΕΤΡΟΣ.

Ligne 8. ΠΑΝΑ. . . lisez ΠΑΝΑ.

Tous les noms de cette litanie sont faciles à identifier. Voyez, comme invocations de ce genre : NÉVIADET, *Les prières pour les morts*, Rev. Ég., IV, p. 1 et suiv., n° 5, 10, 15; BOUHAÏR, *Monuments coptes du Musée de Boulog*, Recueil de travaux, . . V, p. 60, n° 3 des pierres tombales.

29. 4. Calcaire. — Provenance inconnue. — Haut. 0 m. 37 cent., larg. 0 m. 34 cent.

† ΠΩΤ ΠΩΠΡΕ
 ΠΩΠΩΑ ΕΤΟΥΑ
 ΑΒΑΡΙ ΠΩΑΜΕ Π
 ΤΩΠΨΙΝΗ ΑΠΠ
 5. ΑΣΕΜΤΟΥ ΜΩΕ ΕΩ
 ΥΜΕΠΤΗ ΕΠ
 ΩΠΡ ΓΑΝΗΘ

Ligne 5. Noter τωψινη.

Ligne 6. Cette ligne est très effacée; mais la lecture en est sûre.

30. 3. Calcaire. — Provenance inconnue. — Haut. 0 m. 28 cent., larg. 0 m. 55 cent. Stèle brisée en haut et à droite.

ΜΕ
ΗΚ + ΟΥΑ | ΠΑΝΑΥ |
ΕΙΣ ΗΤΗΨΙΧΗΝ

31. 4. Calcaire. — Provenance inconnue. — Haut. 0 m. 15 cent., larg. 0 m. 14 cent. Brisée à gauche, à droite, en bas.

[ΠΠΟ]ΥΤΕ ΜΦΛ[ΓΙ]
[ΟΕΚ]ΟΛΛΟΥΡΟ[ΕΛ]
[ΡΙΟΥ]ΗΛ ΗΠ {ΤΕ}
[ΨΥΧ]Η ΗΤΗ[ΛΚ]
[ΛΡΙ]ΛΕ

32. 5. Marbre. — Provenance inconnue. — Stèle brisée à la partie supérieure. Haut. 0 m. 17 cent., larg. 0 m. 19 cent.

Α.
ΩΓ ΠΙΧΟΗ ΕΩΝ
ΕΡΗ ΠΕΕ + ΕΡΙΤΟ
Η ΑΦΤΕΦΕΕΜΟ
ΥΗΗΜΑΚΕΩΕ
ΗΟΥ
+ + +
ΠΕΦ

Ligne 2: ΠΕ, abréviation pour ΕΩΠΕ = ΧΩΠΕ.

33. 6. Marbre. — Provenance inconnue. — Trois fragments. La partie supérieure et la partie inférieure de la stèle ont disparu; lacunes à droite.

[Λ]ΠΟΦΑΕΙΣ
ΤΑΙ ΗΤΑΣΤΑΣ
ΤΟΙ ΕΙΡΟΟΥΤ ?

ΕΙΧ ΡΩΜ [ΠΑΙΔ]
 5. ΟΕ ΝΗΩΣΤ [ΠΡΕ]
 ΝΗΣ ΝΟΥ [ΩΜ. . .]
 ΝΗΩΚΙΩ [ΥΕΤ. . .]
 —————

La même formule se trouve dans ΓΑΙΚΤ, *Mém. de la Miss.*, III, p. 36, n° 47. L'exclamation ω ΛΗΘΑΣΙΕ, dans ΒΕΥΙΛΛΟΥΤ, *Rev. Ég.*, IV, p. 3, n° 2 (Bibl. nationale, 44). Cf. l'inscription suivante.

34. 7. Machre. — Provenance inconnue. — Quatre fragments. Lacunes à droite et à gauche. Haut. 0 m. 29 cent., larg. 0 m. 31 cent.

† ΤΩΝΟΙΩΝΕΣ ————
 ΝΗΣΩΡΩΝΑΝΚΤΕ ————
 ΕΛΗΘΑΣΙΕ ΕΓ ————
 ΕΛΛΑΝΗ ΝΗΚΕ ————
 ΕΤΩΛΩΝ ————

35. 8. (Stèle gréco-copte). Calcaire. — Provenance inconnue. — Inscription brisée à gauche et en bas. Haut. 0 m. 31 cent., larg. 0 m. 46 cent.

[ΕΚΟΙΗ] ΝΗΝ⁽¹⁾ Ο ΜΑΚΑΡΙΑ ΑΜΑ ΕΙ
 ———— ΕΛΛΗΘ ΧΟΙΑΚ ΚΕ ΠΑ (sic)
 | . . . ΠΗ] ΟΥΤΕ ΕΚΕΡ ΟΥΝΑ Λ
 ———— ΑΙΟ ΝΗΟΥΤΕ
 6 [ΛΗ] ΝΗ †

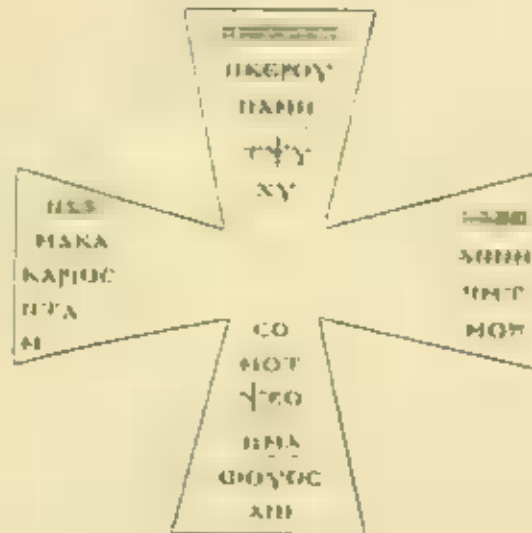
Ligne 1, ΑΜΑ. M. Bévillout (*Mélanges d'Arch.*, tome I, p. 183) a expliqué l'origine et le sens de ce mot ΑΜΑ, qui est emprunté aux langues sémitiques (אם, *af*), et signifie *mère*. C'est un titre d'honneur donné aux saintes, correspondant au titre ΑΙΑ donné aux saints. M. Bévillout remarque en outre que les saintes invoquées sous le titre de ΜΗΧΥ ne portent pas celui de ΑΜΑ, cf. n° 41.

36. 9. Calcaire. — Provenance inconnue⁽¹⁾. — Stèle en forme de table

⁽¹⁾ La mise en page de cet article était déjà faite quand j'ai reçu les *Annales du musée Guimet*.

XXX, 3; M. de Ricci y publie p. 163, n° 26 (voir le fac-similé, car ❸ traduction ne suffi)

d'offrande, sur laquelle a été postérieurement gravée une croix copte portant une inscription funéraire. Haut. 0 m. 23 cent., larg. 0 m. 23 cent.



Il est impossible de rien tirer du texte de la branche inférieure de la croix. Le reste peut se lire :

Branche supérieure : {ΠΝΟΥΤΕ}[Ε]ΚΕΡ ΟΥΝΑ ΜΗΤ[Ε]ΨΥΧΥ

Branche de droite et de gauche : Η|Τ|ΗΑ(ΚΑ)ΚΑΡΙΟΣ {ΙΟΥ}ΑΗΗΗ ΗΤΑΗΗΤ(ΟΗ) ΜΗΟ[Η] . . .

37. 10. Machea. — Antinoë. — Haut. 0 m. 24 cent., larg. 0 m. 26 cent.

+ ΕΡΕ ΠΠΟΥ
ΤΕ ΠΦΑΓΙΟΣ
ΚΟΛΛΟΥΡΟΣ ΕΡ ΟΥΝΑ
ΜΗ ΠΗΑΚΑΡΙ[Ο][ΕΒ]Υ
ΠΡΟΣ ΠΤΑΧΗΤΟΗ ΠΠΟΗ
ΠΕΟΥ ΧΟΥΧ ΜΗ ΠΗΑΡΗ
ΣΟΤΗ ΠΤΙΡΟΜΠΕ ΤΑΙ

pas à indiquer de quelle inscription il s'agit), une inscription qui pourrait bien être la même

que celle-ci. Ce texte proviendrait donc d'Antinoë, conjuguée de 1900.

—ϵϣ ϣ ϣϣ—
 ⤴ ⤵
 ϣⲓⲁⲧⲓⲥ ϣⲕⲣⲁ
 ⤴ ⤵
 ⲁⲥⲕⲁⲧⲓⲥ ϣⲓ

Ligne 6. ϣⲓⲁⲣⲏ = ϣⲓⲁⲣⲏ.

Ligne 8. Faut-il lire ϣⲁⲕ ⲁⲣ ⲓⲏ ϣⲁ ⲕⲁⲣ? Le sens n'est pas clair.

38. 11. Calcaire. — Antinoë. — Stèle brisée à droite; très fruste. Hauteur, 0 m. 14 cent., larg. 0 m. 17 cent.

ⲫ ⲓⲉ ⲛⲉ ⲏ { . . . }
 ⲓⲏⲟⲩⲩⲉ | ⲁⲣ ⲟⲩ |
 ⲟⲩ ⲁⲓⲣⲧ | ⲉⲩⲩⲏⲩ |
 ⲏⲩⲩⲏ { . . . }
 ⲁ. ⲧⲉⲥⲉⲩ { . . . }

Ligne 1. La formule habituelle est : ⲓⲉ ⲛⲉ ⲛⲟⲩⲟⲥⲓ. Cf. une inscription du Musée de Minoua, publiée par STEPS, *Gramm.*, p. 437.

Lignes 4 et 5. Lectures douteuses.

39. 14. Calcaire. — Antinoë. — Stèle brisée au sommet, à droite et à gauche; très fruste. Haut. 0 m. 39 cent., larg. 0 m. 35 cent.

ⲛⲓⲏⲏⲏⲏⲏ
 ⲛⲕⲛⲏⲟⲓⲏ
 ⲏⲏⲏⲛⲁⲕⲏⲏ
 ⲫ

40. 13. Calcaire. — Antinoë (campagne de 1903). — Haut. 0 m. 26 cent., larg. 0 m. 39 cent.

ⲫ ⲁⲏⲁⲱ ⲫ
 ⲁⲁⲓⲧⲟⲓ ⲕ
 ⲏⲟⲩ ⲏⲥⲟⲩ ⲕⲟⲩ
 ⲧⲉⲏ ⲛⲁⲟⲩⲣ ⲁⲣⲓ
 ⲁ. ⲏⲥⲕⲏⲥⲉⲩ

Ligne 1. ⲁⲏⲁⲱ, forme simplifiée pour ⲁⲓⲟⲩⲁⲱ.

Biblioth. C. B.

ΚΗΡΟ
ΑΚΩ
ΟΥΤΕΗ

Fig. 1.

b) Calcaire. — Inscription brisée à droite, 10 x 10.

ΚΑ
ΗΗ
ΔΗ

c) Calcaire. — Inscription brisée en haut et à droite, 23 x 27.

ΗΛΕΝΗ
ΥΓΙΕΝΗ
ΑΜΗΝ ΕΥ

Ligne 1. ΗΛ ou ΗΧ?

Ligne 3. ΑΜΗΝ ΕΥ[ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ] Amen, Sat. Cf. le grec Άμην γέγραπτο, *CHG.*, IV, 93 et 4.

d) Calcaire. — Lettres rouges. Inscription brisée à droite et en bas, 18 x 15.

ΑΝ
ΥΠΕΡ
ΠΡΑΞ
ΕΥ

e) Calcaire. — Fragment d'une stèle très ornée.

ΕΥΗΡΕ
ΠΟΥΛΗ
ΕΥ
ΕΥ
ΑΡΙ

III. — HUIT INSCRIPTIONS COPTES DE TEHNEH (MUSÉE D'ALEXANDRIE).

Je profite de l'hospitalité que m'offre le *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie orientale* pour publier les huit inscriptions coptes que nous avons trouvées à *Tehneh*, cet hiver, M. Pierre Jouquet et moi ¹. Ces stèles sont au Musée d'Alexandrie.

43. 1. Calcaire. — Haut 0 m. 26 cent., larg. 0 m. 26 cent.

ⲓⲥ ⲛⲣⲉ ⲛⲓⲥ
 ⲕⲁⲛⲓⲟⲩ ⲛⲓ
 ⲛⲛⲣⲉ ⲛⲛⲓ
 ⲛⲉⲩⲩⲁ ⲉⲩⲩⲩ
 ⲛ ⲁⲕⲕⲁⲓ ⲟⲩⲩⲟⲩ
 ⲉⲩⲛⲓ ⲁⲩⲉⲛⲓ
 ⲛⲟⲩⲁ ⲛⲉⲕⲁⲕⲁⲁ
 ⲛⲁⲙⲛⲓ

Ligne 5. ⲕⲁⲕⲁⲓ ⲟⲩⲩⲟⲩ = ⲉⲩⲛⲓ ⲟⲩⲩⲟⲩ (cf. n° 40).

Ligne 7. ⲕⲁⲕⲁⲁ, nom propre, = *perçant d'œil*.

44. 2. Calcaire. — Deux fragments, lacunes à gauche, en haut. Hauteur 0 m. 28 cent., larg. 0 m. 27 cent.

[ⲓⲥ ⲛⲣⲉ ⲛ]ⲕⲁ [ⲛ]
 [ⲛⲓ] ⲛⲓⲥⲟⲩ
 [ⲛⲓⲩⲩⲉ ⲛⲓ
 ⲉⲩⲩⲁ ⲉⲩⲩⲩ
 ⲛ. ⲩⲁⲛ ⲁⲩⲉⲓ ⲟⲩⲩⲩ
 ⲛⲁ ⲛⲓⲩⲩⲁ
 ⲛⲛⲣⲉ ⲛⲛⲟⲩⲩⲉ ⲉⲩⲩ
 ⲩⲩⲁ ⲛⲛⲁⲩ ⲕⲓⲟ
 ⲛ
 ⲛⲉ ⲛⲁⲕ

Ligne 9. ⲛⲓⲩⲩⲉ pour ⲛⲛⲩⲩⲉ.

¹ Les inscriptions grecques de *Tehneh* ont été précédemment publiées dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*.

Ligne 6, $\mu\eta\mu\alpha\iota$ — $\mu\eta\mu\alpha\iota$ (cf. n° 28). À la date du 8 *Abib*, dans le calendrier de l'Église Copte, est célébrée la fête de *Abu-Berchai*, dont le nom n'est autre qu'une transcription arabe de $\mu\eta\mu\alpha\iota$. (Murray, *Calendar of the Coptic Church*.)

Ligne 8, $\kappa\eta\iota$ — $\kappa\eta\iota\lambda\alpha\kappa\iota$.

Ligne 9, $\mu\alpha\lambda\kappa$ — $\mu\alpha\lambda\iota\kappa\tau(\iota\omega\eta\theta\epsilon\varsigma)$.

45. 3. Calcaire. — Inscription assez fruste, gravée à la pointe, d'une lecture difficile. Haut. 0 m. 21 cent., larg. 0 m. 25 cent.

$\alpha\rho\eta\eta\epsilon$
 $\epsilon\rho\epsilon\ \mu\chi\theta\epsilon\iota\varsigma$
 $\rho\theta\epsilon\ \kappa\eta$

Faut-il comprendre : $\alpha\rho\eta\eta\epsilon$ | $\epsilon\rho\epsilon\ \mu\chi\theta\epsilon\iota\varsigma$ | $\rho\theta\epsilon(\iota\epsilon)\ \kappa\eta(?)$ = « Aggrieved, que le Seigneur veille! (mort à) vingt-huit ans »?

46. 4. Calcaire. — Haut. 0 m. 19 cent., larg. 0 m. 24 cent.

$\alpha\eta\alpha$
 $\alpha\eta\eta\epsilon$

47. 5. Calcaire. — Stèle brisée à droite. Haut. 0 m. 20 cent., larg. 0 m. 24 cent.

$\alpha\eta\alpha\ \kappa\alpha\epsilon$
 $\tau\omega\rho\ \mu\alpha\kappa\iota$
 $\kappa\epsilon\ \epsilon\eta\alpha\kappa\iota$

Il n'est pas certain qu'il y ait une lacune aux lignes 2 et 3, $\mu\alpha\chi$ serait pour $\mu\alpha\chi\chi\omega\eta$. — ϵ (= α) est-il le quantième, et $\mu\alpha$, l'âge du défunt?

48. 6. Calcaire. — Haut. 0 m. 24 cent., larg. 0 m. 19 cent.

$\tau\omega\eta$
 $\epsilon\eta\alpha$
 γ

Copte?

49. 7, Calenire. — Lettres rouges. Haut, 0 m. 25 cent., larg. 0 m. 26 cent.,

ⲁⲑⲁ

ⲁⲓⲁⲛⲓⲥ

ⲁⲓⲁⲛⲓ. Cf. *Synaxarium*, trad. Wustenfeld, p. 270.

50. 8, Calenire. — Haut, 0 m. 23 cent., larg. 0 m. 46 cent.

ⲁⲑⲁ ⲧⲏ

ⲁⲧⲏⲛⲓⲥ

Pout-Mec faut-il lire ⲁⲛⲁⲧⲏⲁ. Il existeroit en effet, d'après M. Amélineau, un saint de ce nom, commémoré le 16 1666. Cf. Amélineau, *Les Actes des Martyrs de l'Eglise copte*, p. 97. Cependant nous retrouvons ce même nom THA dans les inscriptions grecques de Tadmor.

INDEX.

I. NOMS DE PERSONNES.

ΑΓΑΠΗ, 49.	Ἰώσηφος, 6.
ΑΓΓΕΛΟΙ, 46.	ΚΑΚΕΛΛΑ, 43.
ΑΓΓΕΛΟΙ, 43.	Καλῆ, 1.
ΑΝΘΡΩΠΟΙ, 46.	ΚΑΤΕΥΘΥΝ, 47.
ΑΝΘΡΩΠΟΙ, 29.	Κύρος, 1.
Ἰ ΑΠΛΑΤΗΛΑ, 60.	Μαγίστηρ, 19.
ΑΠΕΛΩ, 40.	ΜΟΥΣΙΚΗ, 28.
Ἀστέρις, 16.	Οὐκ ἐλπίς, 6.
Βαπτισμὸς, 27.	Πατριάρχης, 24.
Βιβλίον, 20.	Πατριάρχης, 24.
Διδασκαλία, 14.	Πατριάρχης, 24.
Ζεῦσεως, 8.	Πατριάρχης, 24.
Θεοφάνης, 16.	Πατριάρχης, 24.
Ἰουδαῖος, 16.	Πατριάρχης, 24.
ΚΑΤΑΛΟΓΟΙ, 36.	Πατριάρχης, 24.

II. — NOMS DE SAINTS.

ΑΔΑΜ, 36.	ΠΑΥΛΟΣ, 28.
ΑΙΚΤΩΡ, 28.	ΠΕΤΡΟΣ, 28.
ΓΑΒΡΙΗΛ, 41.	ΠΡΟΦΗΤΑΙ, 28.
ΚΟΛΛΟΥΡΟΣ, 31, 37, 40.	ΣΟΥΡΟΥΡ, 28.
ΚΑΡΙΑ, 19, (ΧΡΙΣΤΟΣ), 41.	ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΙΟΝ, 28, 41.
ΜΑΡΙΑ, 41.	

III. — TITRES.

Διδασκαλία, 14.	οἰκονομὸς, 1.
-----------------	---------------

GUSTAVE LEBRON.

NOTES

SUR QUELQUES JOUETS COPTES

EN TERRE CUITE

PAR

M. CHARLES PALANQUE.

Les fouilles exécutées par l'Institut français à Baouît, au cours de l'année 1901-1902, furent productives au point de vue des monuments importants et révélèrent un art insoupçonné chez les Coptes, au moins avec ce degré de perfection.

Il n'en fut pas de même pour les menus objets que l'on a généralement la surprise de rencontrer au cours des travaux. Rien ou presque rien de ce qui fait l'attrait et la beauté d'une vitrine de Musée, la joie de l'archéologue ou de l'artiste ne fut trouvé. Il faut cependant mentionner, pour mémoire, un grand nombre de poteries, de formes plus ou moins élégantes, où l'art du potier se montre plutôt inférieur. Ce sont, pour la plupart, des vases grossiers, d'usage journalier, destinés à contenir de l'eau ou des céréales, épargnés par les démolitions et la pioche des travailleurs.

Chargé cette année d'assister à l'enlèvement du sébakh, et une mission, toute de surveillance, consistant surtout à empêcher la ruine des monuments antiques mis péniblement à jour pendant la dernière campagne, et aussi à préserver ceux qui pouvaient être déconvois de devenir la proie des Arabes ou d'être brutalement détruits par eux, il m'a été permis d'étudier avec soin toutes les parties de ce vaste kôm. Cette surveillance de chaque instant m'obligeait à parcourir sans cesse, du nord au sud, et vice versa, le terrain antique où les sébakhin cherchaient leur engrais si précieux pour l'avenir de la récolte future. C'est ainsi qu'il m'a été permis de recueillir à fleur de sol, au milieu des débris de poteries innombrables, certains fragments que leur

allure bizarre signalait à mon attention. Ce sont ces quelques objets que je vais décrire et brièvement étudier.

Les collections d'époque pharaonique, si précieuses pour l'histoire du pays, de sa religion, de ses mœurs et de sa civilisation, renferment presque toutes, à côté des monuments que leur importance signale à l'attention du savant ou même du simple curieux, quelques objets plus modestes mais qui pourtant ont tenu une grande place dans la vie des peuples même les plus primitifs : je veux parler des jouets d'enfants, de ces bibelots parfois informes, que la pitié attendrie des parents déposait auprès du cher bambin disparu pour qu'il les retrouvât dans l'autre monde et qu'il pût en jouir, comme il l'avait fait pendant sa courte durée de vie. Moins nombreux sont les jouets dont les mères captes amusaient leurs enfants. Ils figurent rarement dans les vitrines de nos musées; il en existe quelques-uns au Caire, mais, que je sache, on ne les a signalés que pour mémoire ⁽¹⁾.

Lorsque, pour la première fois, l'an dernier, sur le kâm de Baouît, une poupée en terre cuite tomba sous mes yeux, cet objet presque informe me parut peu différent des nombreux tessons qui couvrent le site antique. Ce ne fut qu'après un examen plutôt machinal qu'intéressé que je me rendis compte que ce débris d'argile était en réalité une poupée, sans tête bien entendu, aux seins proéminents et aux bras en croix.

Depuis, mon attention éveillée m'a fait réunir un certain nombre de ces objets, plus ou moins mutilés et décapités, au même temps que des chevaux, des chiens, des moutons, des oiseaux.

Je classerai, pour la commodité de ces notes, ces modestes terres cuites ou poupées du type féminin et masculin, puis viendront les animaux.

I. — POUPÉES DU TYPE FÉMININ.

Ce qui caractérise la poupée féminine, c'est la proéminence des seins et la coiffure. La figurine, généralement de petite taille, aux bras en croix, est d'un seul morceau d'argile de forme plus que rudimentaire (pl. I, fig. 1). La tête, quand elle en a une, s'attache au corps par une partie plus étroite, le cou. Placés très haut sur la poitrine, les seins désignent clairement le sexe. Quant à la figure,

⁽¹⁾ *Annales du service des Antiquités de l'Égypte*, t. III, p. 88, *Quenna, Kom Ishkuu*, pl. II.

une simple pression des doigts de l'artiste sur l'argile encore fraîche a suffi pour produire le nez, et c'est tout. La coiffure mérite plus d'attention. Elle rappelle celle des Isis hellénisées si fréquemment rencontrées parmi les terres cuites gréco-alexandrines dites du Fayoum (pl. I, fig. 2). Elle est conique, très haute, rappelant absolument la forme des pièces soignées et compliquées des artistes grecs. Deux trous circulaires figuraient les oreilles (pl. I, fig. 3).

Après avoir été modelleur, l'artiste devenait endumeur; une couche blanche couvrait la figurine entière, dissimulant la grossièreté de la matière première, les seins étaient teintés de rose, sans cependant outrager la décence : parfois, une haute ceinture, mode importée par les Grecs, les soutenaient; puis, laissant agir sa fantaisie du moment, le peintre figurait les plis du vêtement dont il affublait sa création par des traits allant un peu dans tous les sens.

Mais, ce qu'il est intéressant de noter, c'est une représentation de femme assise allaitant un poupon (pl. I, fig. 4 et 5). Elle a exactement la même position que les nombreuses statuettes d'Isis nourrissant Horus, que les tombes pharaoniques nous livrent chaque jour, en bronze ou en terre émaillée de la plus grande finesse, et qu'on rencontre même sur un bas-relief copte souvent cité¹⁰. Ici, la facture est plus grossière, l'art moins délicat, mais c'est toujours le même geste traditionnel qui s'est conservé intact au milieu des orages séculaires.

Là ne se borne pas le seul emprunt fait au panthéon égyptien. Nous connaissons une statuette également conçue d'après le style antique, et que nous retrouvons fréquemment parmi les statuettes du Fayoum. On les désigne sous le nom hardi de *Vénus impudique*. Comme dans les pièces de choix, la déesse est représentée les seins et le bassin disproportionnés, des colliers autour du cou descendent sur la poitrine, et les bras sont collés au corps ou quelquefois on croit, ce geste n'était pas du reste, de règle absolue: certains types ont, comme la Vénus, les bras placés le long du corps. Il convient également de citer, un petit buste, d'environ 0 m. 20 cent. de hauteur (pl. I, fig. 6) provenant du même endroit, et acheté à un fellah du village de Dachlout. Ici, l'art est encore plus grossier, l'artiste n'a même pas daigné donner à son œuvre une forme à peine élégante. C'est une femme à la haute coiffure, au cul large,

¹⁰ *Cairo, Copie Monumentale*, n° 8546 verso, pl. XXV, dans le *Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée de Cairo*.

disgracieux et à peine indiqué. Les seins, placés très haut, font plutôt partie des épaules que de la poitrine. Le buste est d'une seule pièce, tout droit, au centre un noubril disproportionné. En revanche, les bras sont séparés du corps, laissant un espace libre de chaque côté. A leur extrémité une partie aplatie veut simuler les mains. Des traces de peinture noire et blanche sont encore visibles. C'est la seule pièce entière de la série.

II. — POUPÉES MASCULINES.

Les figurines masculines sont conçues dans le même style. L'atavisme, la tradition et l'influence du milieu ont également trouvé place dans les représentations d'hommes. La facture est toujours aussi rudimentaire, l'argile aussi grossière. L'appendice nasal est très accusé et produit par le même procédé artistique. L'œil est à peine indiqué, la bouche et le menton absents; un peu moins d'épaisseur d'argile suffit pour indiquer le nez. Les épaules sont tombantes et les bras en croix. Le reste du corps d'une seule pièce n'a aucun détail caractéristique; il laisse seulement soupçonner la taille, et tout se borne là.

Comme pour la femme, la coiffure est intéressante. Elle se compose d'un bonnet pointu, rappelant vaguement la couronne blanche dont les dieux et les pharaons couraient leurs chefs angustes (pl. II, fig. 3). Après des centaines d'années, le souvenir et la tradition antiques apparaissent vivaces. Les temples des dieux de la vieille Égypte, toujours debouts, étalaient sur leurs pylônes et leurs murailles des sculptures divines et triomphales. Coiffé de l'*atef*, le pharaon fils des dieux y terrassait ses ennemis, et le dieu lui-même, comme son fils mortel, daignait porter la couronne souveraine de l'Égypte. Il est donc tout naturel que l'artiste se soit inspiré de ce qu'il avait chaque jour sous les yeux.

Quant aux pieds, comme pour les *ashabti* de toutes les époques, on s'est borné à suivre la tradition, sans y rien changer.

Le modelage terminé, avant de passer au four, la figurine était eulaminée, et l'artiste essayait de donner un peu de charme à ces objets maels et primitifs. L'œil était outrepassément lordé, comme il convient à tout œil qui ne doit pas jeter de mauvais sort. Un trait noir arqué figurait les sourcils, et là se bornait tout le travail d'ornementation destiné à donner à la physionomie un semblant de réalité.

D'après un fragment où la peinture a été conservée, on peut avoir un spécimen exact de l'ornementation que l'éclatant donnait à ses figurines. Sur le blanc luisant qui badigeonnait la statuette entière, il traçait les yeux d'un large trait noir⁽¹⁾, sans tenir compte s'ils étaient d'une égalité parfaite; autant sous le nez, et la bouche s'accentuait de la même façon. Comme coiffure, elle devoit se composer d'un capuchon bordé de rouge bruni et se terminant en étouffs plus claire rayés de noir. Les sépultures égyptes fournissent des échantillons de cette couleur, et, dans les décombres du kôrn de Bacûl, nous avons rencontré un capuchon semblable, malheureusement en trop mauvais état pour pouvoir être conservé.

Ailleurs, la facture est encore moins compliquée. Le modelleur, après avoir coiffé la tête de sa figurine, a non seulement pressé sur l'argile pour faire un nez à sa création mais il a affecté de creuser légèrement la face, semblant indiquer les joues et les pommettes pour donner à la physionomie un peu plus de vie et de réalisme.

On ne peut que regretter, malgré leur grossièreté, que ces modestes produits de l'industrie égyptienne ne nous soient parvenus que mutilés. Bien petites pourtant devaient être les mains de ceux qui les manipulaient, mais aussi combien maladroites!

III. — LES ANIMAUX.

Deux chevaux, la tête fièrement campée, les oreilles dressées, se classent parmi les morceaux intéressants qui figurent dans cette série. C'est beaucoup se hasarder que de parler de chevaux, ce ne sont en effet que des fragments que j'ai été assez heureux de recueillir (pl. II, fig. 4).

Le fragment le plus important se compose du train de devant: l'antec est simplement une tête au bout d'un cou à la cambrure parfaite.

Enfin, un troisième morceau nous présente le corps entier, privé de la tête et de la queue. Sur le dos, on distingue nettement la haute selle arabe, avec son troussquin élevé, que l'artiste a fort bien représenté, malgré la simplicité

⁽¹⁾ C'est le signe hiéroglyphique «*»* tel qu'on le rencontre sur les sarcophages ou les papyrus

libératiques. Cf. SANCHE LARRI, *Recueil des signes hiéroglyphiques égyptiens*, t. VII, n° 5.

du procédé (pl. II, fig. 5). Badigeonnées en blanc, ces figurines portent encore des traces des caparçons ou du harnachement qui donnaient au coursier plus de vraisemblance.

Vient ensuite un bétier accroupi dans la posture bien connue des sphinx (pl. II, fig. 8), puis une belle tête du même animal, d'une facture plus soignée et plus artistique, comparable à la tête de cheval venant de Kôm Ishqua et conservée dans les collections du Musée du Caire (pl. II, fig. 9)⁽¹⁾, puis un chien carrément archedoué sur ses quatre pattes, tel qu'il convient un bon chien de garde ou éveil.

Planant, l'oiseau est saisissant de ressemblance. Le bec très fin et la queue en éventail, il fait songer à ces oiselets que nous voyons chaque jour, effrontés, tapageurs et pillards qui, en Orient comme en Europe, sont la terreur et le fléau des agriculteurs, un moineau. Il est dommage que celui-ci ait perdu ses pattes; cela n'enlève rien à son galbe, mais fait regretter qu'on n'en rencontre pas plus souvent de semblables (pl. II, fig. 7).

Quant à la matière qui a servi à confectionner ces modestes jouets, elle est fort grossière. Nous sommes loin de l'argile fine des figurines du Fayoum. La terre qui servait au potier pour ses ustensiles de cuisine ou ses briques lui servait également pour ses statuettes. L'intérieur, noirâtre, ne se distingue en rien des poteries ordinaires ou des matériaux de construction. Comme ces derniers, elle était mêlée de paille hachée qui, brûlée à la cuisson, a laissé des trous caractéristiques et a donné aux objets cet aspect rugueux qui rend leur forme plus indécise. Malgré cela, ces figurines ne manquent pas d'intérêt, et il est à souhaiter qu'on puisse réunir un jour une série complète de ces spécimens si peu communs.

Raoult n'est pas le seul endroit où l'on ait rencontré ces curieux fragments; M. Quibell, en a rapporté de Kôm Ishqua; Akhmim en a fourni, et j'en ai trouvé à El-Deir, près d'Abou Roash.

De nos jours, on ne fabrique plus de ces figurines, croyons-nous; l'industrie européenne a fait disparaître, avec bien d'autres, cette tradition consacrée d'une autre époque et d'une autre civilisation. Pourtant, il paraît que, dans certains centres coples de la Basse-Égypte, on en trouve encore, mais d'un autre

⁽¹⁾ Cf. *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, t. III, op. cit.

genre. En effet, chaque fois que l'on eut le pain nécessaire à la maison, on ajouta à la fournée certains gâteaux auxquels on a donné la forme humaine ou animale, cela pour la plus grande joie des tout petits. Et, encore, cette habitude tend-elle à disparaître de plus en plus.

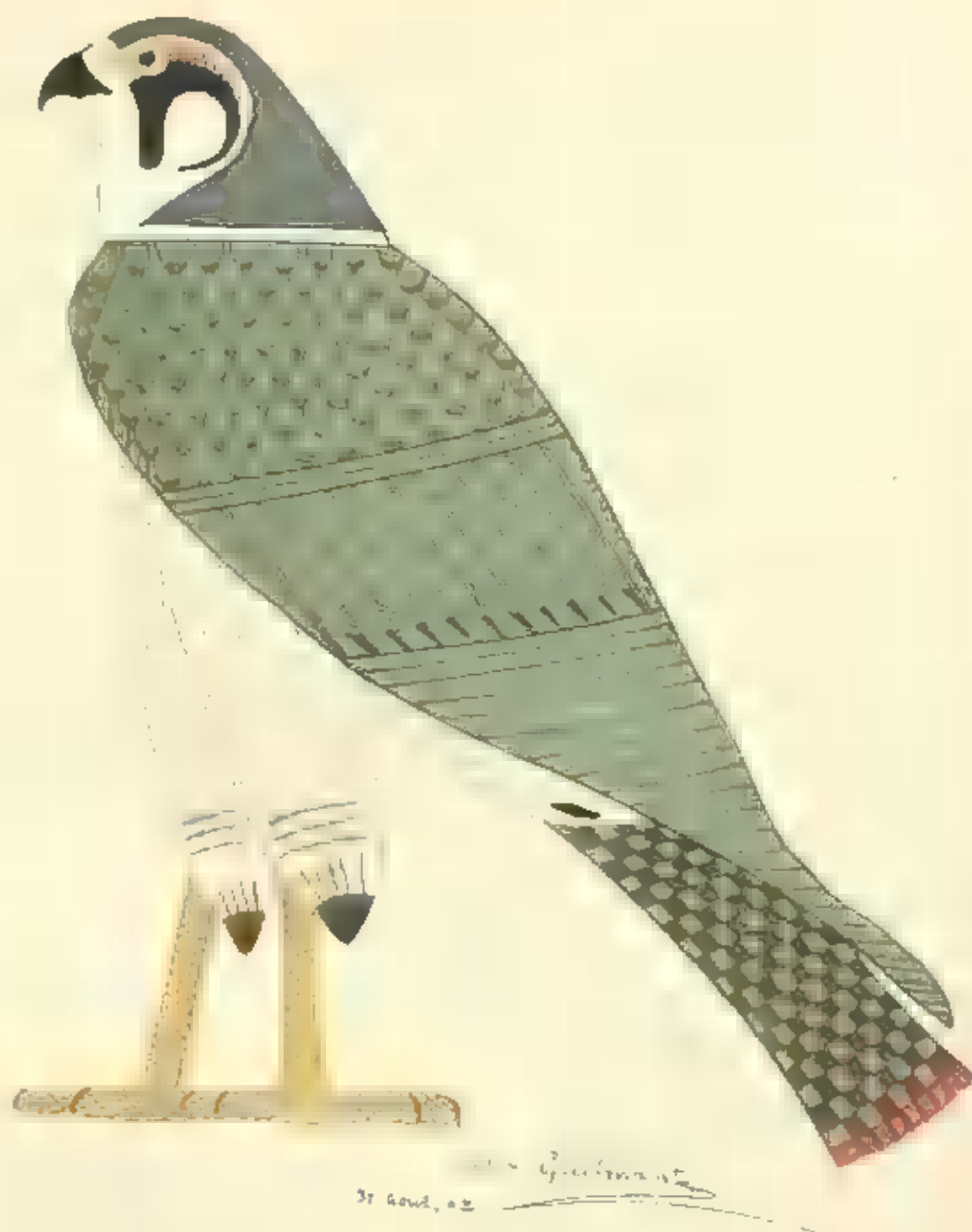
On s'étonnera que ces objets futiles aient été trouvés et ramassés dans une nécropole où devaient dormir les ancêtres des possesseurs de ces jouets. N'oublions pas que nous sommes en Orient, et que, si dans nos pays les cimetières sont des lieux de recueillement et de regrets, ils sont au contraire, ici, des lieux de réunion où, à certains anniversaires, pendant que les mères parlent de choses et d'autres, les enfants jouent, rient, s'amuseent au milieu des tombeaux et des fleurs, animant de leurs cris joyeux ces champs de repos où ils iront à leur tour prendre place.

Et, en voyant ces objets si menus, si friables qui ont eu raison et du temps et du sable, on pense malgré soi à ceux qui les manièrent avec joie, qui furent un temps et disparurent, ce qui nous fait dire avec le poète :

Où sont-ils Vierge souveraine,
Mais où sont les neiges d'antan !

Brout, 25 janvier 1903.

C. PALANQUE.



L'OISEAU D'HORUS

(Bihân-el-molouk, l'ombreau de Ramsès IX, premier corridor, paroi gauche).



Edm. Gould sculp.
Mus. Nat. Hist. Paris

FAUCON PÈLERIN (FALCO PEREGRINUS)

Rapporté d'Egypte en 1834 par MM. Juhanis et Jaurès
(Paris, Muséum d'histoire naturelle, n° 337)



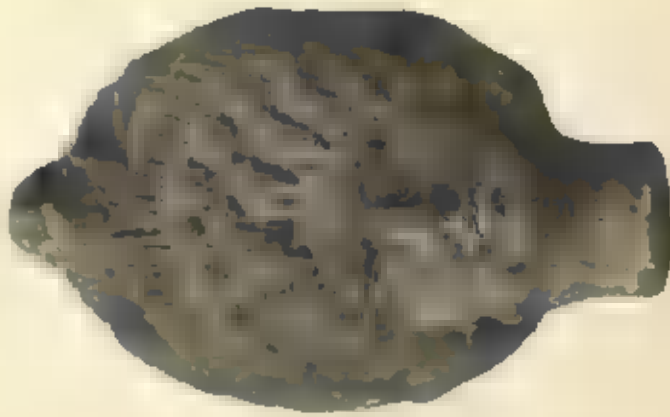
1



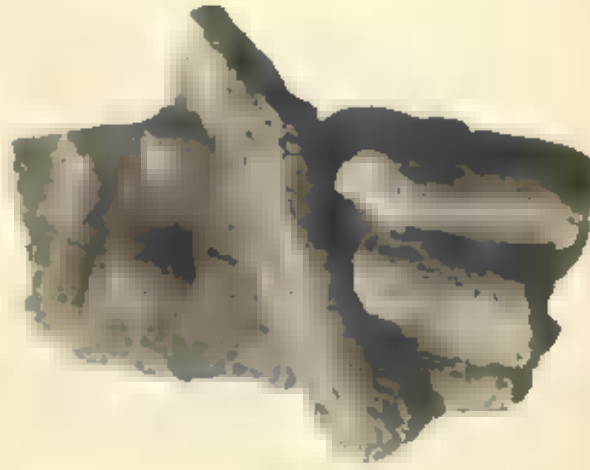
3



4



2



5



6



1



2



3



4



5



6



7



8



9

Objets d'époque Copte.

NOTES DE LINGUISTIQUE TURQUE

PAR

M. É. GALTIER.

1. — L'EXPRESSION *باش اوستنه*.

La modification de sens que présente l'expression turque *باش اوستنه*, *bach ustuné*, littéralement, *sur la tête*, c'est-à-dire, *volontiers, avec plaisir*, est faite pour surprendre quiconque est familier avec les faits de sémantique. Il est difficile en effet de comprendre par quelle série de modifications de sens les mots, *sur la tête*, ont pu prendre le sens de *volontiers, avec plaisir*. C'est que nous n'avons pas affaire ici à un fait de sémantique, du moins en ce qui regarde le turc. C'est dans un autre idiome, en arabe, que s'est produite la modification de sens. On connaît les formules qui servent de réponse, en arabe, à un ordre que l'on reçoit. *السمع والطاعة لله ولك*, *السمع والطاعة*, *حسناً وكرامةً*, et leur variante *على الرأس والعين*. Cette dernière formule est l'équivalent de l'expression française, *obéir au doigt et à l'œil*⁽¹⁾. Le sens littéral est (*j'obéis*) *au signe de tête et au clignement d'œil*; de ce premier sens dérive celui de *volontiers*. De là l'expression *فعل ذلك على عيني*, *il a fait cela avec soin*, dont le rapport sémantique avec la formule précédente est facile à saisir. La variante *فعل ذلك على عيني*, dont le sens est le même, n'a qu'un rapport lointain avec *على الرأس والعين*; elle a été faite à l'imitation de *فعل ذلك على عيني*. Enfin la variante *على رأسي وعيني*⁽²⁾, est une altération de la formule, qui n'a plus de sens, si on la traduit littéralement. C'est cette formule *على الرأس والعين*, dans laquelle la préposition *على* n'a plus

⁽¹⁾ *فعل ذلك على عيني* dans le *Kitab Ma'ani* de Abū 'Abdillāh M. b. al-Ḥaṭṭāb, M. b. Zafar al-Suḥrābī Ḥuṣṣat-ed-dīn, éd. de Beyrouth, 1300, p. 51, l. 8.

⁽²⁾ *Et non* | *It is* | *upon the head and eye*, i.e.

Bulletin, L III.

it shall be done most willingly and promptly. Warner, *A gr. of the ar. lang.*, 3^e éd., 4 vol., Cambridge, 1898, p. 172 (§ 59, K. B. 1).

⁽³⁾ *Stille et une suite*, éd. de Beyrouth, t. IV, p. 200.

qu'un sens fort éloigné de son sens habituel, qui a été *écourtée*⁽¹⁾ et traduite littéralement en turc, tout en gardant le sens secondaire de *volontiers*, avec plaisir. C'est là un exemple assez curieux de l'influence d'une langue sur une autre. Si en effet le turc s'était contenté d'emprunter cet idiotisme sous sa forme originaire comme il l'a fait pour d'autres expressions arabes ou persanes, telles que استغفر الله, ce n'est rien, il n'y a pas de quoi; افریق, bravo cela n'aurait rien que de très ordinaire. Ce qui est surprenant c'est le fait de prendre un idiotisme arabe, ayant le sens précis de *volontiers*, avec plaisir, et au lieu de le traduire en turc d'après le sens, d'en faire une traduction littérale, qui ne correspond ni au sens dérivé qu'a pris en turc cette expression, (puisque jamais avant cette traduction les mots باش اوسته n'avaient signifié *volontiers*, et qu'ils n'ont pris ce sens que parce que c'est celui de l'arabe على الرأس), ni au sens primitif arabe (puisque dans cette expression la préposition على n'a pas le sens de *sur*) et qui par la bizarrerie sémantique qu'elle présente est bien faite pour étonner le linguiste qui ne se rend pas compte de sa genèse.

II. — LA DÉCLINAISON DE صر, SU, EN OSMANLI.

L'on sait que les noms à finale vocalique prennent en osmanli la désinence *nî* au génitif, بابا *baba-nyî*, كوپرؤ *köprü-nüî*. Il y a cependant une exception, c'est le mot صر, *su* : « Le mot صر, *su* = eau » ne prend pas au génitif la désinence *nî*, mais *ü* d'où *sujuü* conformément à ce qui a été dit au paragraphe 23⁽²⁾.

⁽¹⁾ Je n'ai pas sous la main d'exemple de la formule *allegrezza arabe*, mais en tous cas quel allongement d'expression n'a rien de contraire au génie de cette langue. C'est ainsi que l'expression خروج ارواحنا (Mille et une nuits, éd. de Beyerant, IV, 503), nous *perimus*, synonyme de ذهب روحه, ibid., IV, 328, est souvent abrégé en خروج, cf. Maqrizi, Histoire des Coptes, éd. Wüstenfeld, p. 30, نبي يفلد ويخرج عليه ويخرج عليه لا كتب الله له حكمة. Le traducteur os paraît pas d'ailleurs s'être rendu compte du sens poétique de cette expression, non plus que de celui de la phrase toute entière, car il traduit, p. 73, « une Religion d'enfantement n'est créée n'enfant, surben,

und vernichtet worden, der hat Gott sein Seyen nicht verhehret ». Il n'est point question ici de benediction. Il faut évidemment lire حكمة et non حكمة. La formule لا كتب الله لك حكمة est bien connue, mais, cf. de Beyerant, IV, 199, Bâzin dit aux visiteurs qëل viennent l'importance : لا كتب لكم حكمة. L'expression est prise au figuré dans Hospital et peut être traduite : « une religion à cause de laquelle nous sommes mis à mort et nous périssions. Dieu n'a pas détesté qu'elle soit prophète ».

⁽²⁾ A. MÖLLER, Türkische Gram., 1 vol., Berlin, 1889 (3^e éd., Ann. G.), p. 36.

c'est-à-dire que pour éviter l'hiatus entre les deux voyelles, le *turc* intercale un *j*. C'est en effet l'opinion de M. Müller : « Dans la rencontre de deux voyelles à l'intérieur d'un mot le *spiritus lenis* que l'hiatus forme dans la prononciation aboutit finalement à *j* ou rarement à *v*. Ceci est régulièrement le cas pour le nom : on voit toujours *j* à cette place, *gapu* datif گاپو *gapu-ju* (non *gapu-a*), accusatif *gapu-ju* (non *gapu-u*). Dans la conjugaison au lieu de *ی* on trouve parfois *اوله*, *اوله* « qu'il soit »; اولیج *olajyz* ou اولوز *olowuz* « que nous soyons »⁽¹⁾. »

Cette opinion, à savoir que le *j* est euphonique et dû à l'hiatus est, comme nous le verrons, tout à fait inexacte. En outre, M. Müller ne rend pas compte de l'irrégularité du génitif de *au*. Il se contente de l'indiquer sans en rechercher les raisons. Il y en a cependant et une fois que nous les aurons montrées, on verra que la déclinaison de ce mot n'est irrégulière qu'en apparence. Il n'y a pas d'exceptions en grammaire comparée, et c'est le devoir du linguiste de rendre compte des formes qui se présentent comme irrégulières en apparence.

Si nous examinons les postpositions qui forment la déclinaison des substantifs en osmanli, nous trouvons qu'elles sont respectivement pour les thèmes voca-

	Thèmes vocalliques.	Thèmes consonantiques.
Gén.	<i>agā</i>	<i>yā</i> .
Dat.	<i>ja</i>	<i>a</i> .
Acc.	<i>ji</i>	<i>i</i> .
Loc.	<i>da</i>	<i>da</i> .
Abt.	<i>dan</i>	<i>dan</i> .

A ceci le tatar⁽²⁾ et les autres dialectes répondent par :

	Thèmes vocal. (<i>ata</i>).	Thèmes consonantiques (<i>agač</i>).
Gén.	<i>ata-nih</i>	<i>agač-nyn</i> .
Dat.	<i>ga</i>	<i>ka</i> .
Acc.	<i>ay</i>	<i>ny</i> .
Loc.	<i>da</i>	<i>da</i> .
Abt.	<i>dan</i>	<i>dan</i> .

Le génitif, qui n'importe pas à la discussion, étant mis de côté, on voit que

⁽¹⁾ A. Müller, § 43, p. 48.

⁽²⁾ *Kazani-tatır ayetösmülmünyöb*, 3 vol., Bula-pet, 1877, t. III, p. 38.

⁽³⁾ *Назков, Краткое татарское грамматика*, 1 vol., 1860, Казань, p. 14; *Степановъ Валият*

le datif osmanli -a correspond au tatar -ka, et que l'osmanli -ja correspond au datif tatar -ga. On peut donc poser la loi suivante :

Dans la déclinaison la gutturale disparaît après consonne en osmanli et se change en -ja quand elle est intervocalique.

I. Voyelle + ga = ja en osmanli. On a déjà le commencement de cette évolution dans le tatar *ata-ga* où le *g* n'a plus une prononciation gutturale, mais un son particulier que l'on transcrit par un signe spécial. En osmanli -ga se réduit à -ja comme le latin *plicare* aboutit en français à « plier » ; *ma-ga* osmanli devient *ata-ğja*, puis *ata-ja*. La loi est la même lorsque la gutturale appartient au thème *köpek* « chien », génitif *köpeğ-iñ*⁽¹⁾, et des exemples tels que *jirmi* — بکری « vingt », montrant que cette loi a une portée plus générale⁽²⁾.

II. Consonne + ga = a en osmanli. Au tatar *aga-kä* l'osmanli répond par *agâ-a* ; mais les autres dialectes offrent déjà des exemples de cette réduction : (tal.) من *min*, datif منکا *miñka* ; سى *sin*, datif سىنکا *siñka* ; اول *ul*, datif اولکا *aulka* d'un thème **an*-inusité au nom. ; بى *bu*, dat. بىنکا *myñka* ; et avec les pronoms possessifs *abi* *atam-a*, *kiki* *atan-a*, etc., (kirgiz) *akém-é* « à mon père », *akén-é* « à ton père ». Il est à remarquer que cette disparition de la gutturale n'a lieu en kirgiz et en tatar qu'après *m*, *n* (on a en effet, tatar, *ata-ğyz-ga*, *ata-ğyz-ga* « à notre, à votre père »), et que *n* + gutturale = *ñ*. De là le son -ñ du génitif osmanli, -nîñ = *nîng*. De là le faux suffixe -ñy qui, selon S. Balint⁽³⁾, forme des substantifs si on l'ajoute aux adjectifs, ce qui est une erreur ; car le tatar *karnây* « ténèbres » n'est point *karn* (noir) + *ây*, mais *karang* + *ki* où *karang*, l'adjectif est tiré de *kara* + *ang* = noir : cf. le djagat قارانگو *karang-ku* « sombre, obscur » par extension, « les ténèbres », qui est l'équivalent exact du tatar *karnây*⁽⁴⁾. C'est donc à tort que M. Müller prétend⁽⁵⁾ que le *ğ* n'existe pas dans l'intérieur d'un mot : cf. osm. قارون-یغ *qaron-lyğ*, qui est visiblement pour **qarang-lyğ*, et تکرى *tanry* « Dieu », dont la racine est *teng* « ciel », jak. таңара « ciel », tchouvach. товн « Dieu », japon. ten-ki.

Ces deux lois permettent de rendre compte des formations suivantes : en

⁽¹⁾ Mais *ğ* se transforme seulement en *ğh*.

⁽²⁾ Cette loi est déjà énoncée dans A. MÜLLER, *Türk. Gr.*, 3^e éd., p. 25.

⁽³⁾ SZENTIVÁNY BALINT G., *Kazán-tatar nyelvének*.

nulmányok, 3 vol., Buda-Pest, 1877, t. III, p. 31.

⁽⁴⁾ Vénatov, *Čopatskoje sprazhatelnoje*, 1 vol., 1867, Leipzig, p. 18.

⁽⁵⁾ A. MÜLLER, *Türk. Gr.*, p. 26.

koibale *ada-ni* = celui du père, *meni* = celui de moi, qui n'est point comme le dit Castrén un génitif, mais qui sont pour *-ni-ni*; la nasale tombant ici devant la gutturale. *-ni* se réduit à **-ni*, *-ni*. Il en est de même dans le turc de l'Altai, *ada-ni*, *meni*⁽¹⁾. En tatar de Kazan et en kirgiz la gutturale subsiste d'où *ata-nyky* = celui du père, *anyl-nyky*, etc. C'est de la même manière que s'expliquent les datifs des pronoms personnels en koibale et dans d'autres dialectes, *ma-ga*, *mi* (à moi) *sa-ga*, *si* (à toi) *d-ga*, *d* (à lui). Après la chute de *n*, le *g* tombe à son tour et **ma-a* devient *mi*.

Ceci admis, la déclinaison de *صو. su*, va nous apparaître comme fort régulière. Ce mot devrait faire *su-nun* et non *su-ni* au génitif, s'il était à finale vocalique. Mais le vrai radical est écourté en osmanli. Le thème est consonantique et avait primitivement la forme *sug*. M. Vambery dans son dictionnaire étymologique⁽²⁾ donne les formes radicales *sub*, *suu*, *su*; mais ce ne sont là que des formes dérivées phonétiquement de la forme primitive *sug* qu'il ne donne point dans les formes radicales. Les formes dialectales sont osm. *صو. su*⁽³⁾; tal. *صو. syu*⁽⁴⁾; kirg., *suu*⁽⁵⁾; sarle. *سو. su*⁽⁶⁾; altai, *su*⁽⁷⁾; djag., *سو. su*; ouïgour, *سو. suw*⁽⁸⁾, etc. Le koibale a seul conservé la forme *sug*, on la retrouve aussi cependant en altai à côté de *su*. C'est de *sug* que dérivent phonétiquement les formes *suu*, *suw*, *sub*; comp. *tag* et *tau* = montagne. Les traces de la gutturale primitive existent même dans les dialectes qui l'ont perdue; l'osmanli *صوامق. suvumuk* est issu régulièrement d'un primitif *sugar-* équivalent exact de l'altai *nigar-* = abreuver. Pour la transformation du *g* en *e*, on peut comparer l'osmanli *صواش. saras* = combat = (*rac. sak* = frapper + suff. *š*) qui est l'équivalent du djagat. *soğ-ur* = bataille; l'osmanli *گۆرگچین. gürgedjin* = pigeon; prononciation vulgaire de *گۆرگچین. gürgedjin* = tal. *kürgütchen*. Le kirgiz *suu-* et l'osmanli *su-* sont les équivalents

⁽¹⁾ *Grammatik der altajischen sprachen*, 1 vol. in-8°. Kazan, 1869, p. 27.

⁽²⁾ Vambery, *Étymol. Wörterbuch der turkischen spr.*, 1 vol., 1878, Leipzig, p. 154.

⁽³⁾ BAILLET DE LAROCHE, *Dict. turc-français*, 2 vol., Paris, 1886, t. II, p. 221.

⁽⁴⁾ OSTROMOV, *Slovar turcko-rossijskij*, 1892, Kazan, p. 182.

⁽⁵⁾ LUKINSKI, *Materialy k izučeniju kirgiz-*

skago narječija, 1 vol., 1861, Kazan, p. 184.

⁽⁶⁾ NALIKIN, *Slovarovodstvo i praktičeskoe izučenie carstvennogo jazyka*, 1 vol., 1898, Samarkand, p. 299.

⁽⁷⁾ VASILEVIC, *Slovar altajskogo i sludajskogo narječij turkajskogo jazyka*, 1 vol., 1889, Kazan, p. 309.

⁽⁸⁾ MIRDAS-ALIMOV, p.p. PAVET DE COURTEILLE, 1 vol., in-8°, Paris, 1820, p. 18 du texte, t. 5, note 1.

de l'altai *aug-la-*, *suu-la* « arroser ». Enfin les formes djag. *sugar-*, سيقار « arroser » et *sugal-*, سوغال « suinter », montrent nettement la gutturale.

La déclinaison de *su* en osmanli était donc à l'origine semblable à celle des thèmes consonantiques et l'on avait :

Nom.	* <i>aug</i>	d'où	<i>aug</i> , puis <i>eur</i> , <i>suu</i> , <i>su</i> .
Gén.	* <i>aug-ang</i>	d'où	<i>auj-ân</i> .
Dat.	* <i>aug-ga</i>	d'où	<i>auga</i> , puis <i>auj-a</i> .
Acc.	* <i>aug-i</i>	d'où	<i>auj-i</i> .
Loc.	* <i>aug-da</i>	d'où	<i>au-da</i> .
Abl.	* <i>aug-dan</i>	d'où	<i>au-dan</i> .
Plur. Nom.	* <i>aug-lar</i>	d'où	<i>au-lar</i> .

On peut objecter que le datif devrait être *auga* et non *auj-a*, car il y a ici deux gutturales et non une seule. Mais il a dû se passer en osmanli la même chose qu'en karagasse où *g + g* se réduit régulièrement à *g* au datif (*aug*, dat. *auga* et non *augga*); l'osmanli a ensuite régulièrement transformé le *g* en *j* d'où *auj-a*. Mais tandis que l'osmanli s'arrête à ce degré de l'évolution phonétique le kaibala va plus loin et pour les thèmes à voyelle finale contracte la désinence et le thème, *tura*, datif **tura-ga*, *tura-a*, *turt*. Lorsque en osmanli le nominatif *aug* fut devenu *su* les formes *aug-da*, *aug-dan*, *aug-lar* furent remplacées par les formes *su-da*, *su-dan*, *su-lar*, issues du faux thème *su* ou peut-être aussi de formes disparues **sur-dan*, **sur-lar*, **sun-lar*, *su-lar*, mais les formes régulières gén. *sujuu*, dat. *auja*, subsistèrent et c'est ainsi que se forma cette déclinaison en apparence irrégulière du pseudo-thème vocalique *سو*, *su*¹¹⁾.

III — LA CONJUGAISON NÉGATIVE EN TURC OSMANLI.

L'on sait que le turc osmanli possède, à côté de la conjugaison ordinaire, une conjugaison négative, qui se forme régulièrement par l'addition à la racine verbale du suffixe *ma*, *me*; *sev-mek* « aimer », *sev-me-mek* « ne pas aimer ». Si au nouveau thème verbal, ainsi formé, on ajoute les caractéristiques

¹¹⁾ On trouve aussi la forme *سويك* par ex. dans le *Humâion-namâh* *سويك چاهه كند* *سويك اولغدى*, *Fragment du Humâion-namâh*,

p. p. A. Boyer dans le *Journ. Asiat.*, 1848, t. XII, p. 338, l. 9. Cette forme est analogique.

des temps, des modes et des personnes, on obtient les formes du verbe conjugué négativement :

Présent absolu :	سوزم	soz-jez-um.			
Présent négatif :	سوزوم	soz-me-jez-um.			
1 ^{re} Passé :	سوزم	soz-dim.	Négatif :	سوزوم	soz-me-dim.
2 ^e Passé :	سوزم	soz-michim.	Négatif :	سوزوم	soz-me-michim.

et ainsi de suite, le tout très régulièrement.

Il existe toutefois dans la conjugaison négative, une irrégularité dont les grammaires ne donnent point d'explication. Le présent absolu سوزم, *soz-jez-um* «j'aime en ce moment même», forme bien sa conjugaison négative régulièrement, mais le présent indéterminé سوزم, *soz-er-um* «j'aime», présente une formation irrégulière. En voici le paradigme :

سوزم	soz-me-m	je n'aime pas.
سوزمى	soz-me-mim	
سوزمى	soz-me-mim	
سوزمى	soz-me-mim	
سوزمى	soz-me-mim	
سوزمى	soz-me-mim	
سوزمى	soz-me-mim	

Cette formation est faite pour surprendre. On attendrait en effet, d'après l'analogie des autres temps, le paradigme suivant :

*soz-me-jez-um	ou	*soz-me-jez-um	je n'aime pas.
*soz-me-jez-um			
*soz-me-jez-um			
*soz-me-jez-um			
*soz-me-jez-um			
*soz-me-jez-um			
*soz-me-jez-um			

Au lieu de ce paradigme, nous trouvons la forme *soz-me-m*, سوزم, très irrégulière au premier aspect, et cette irrégularité se complique d'une autre, car

(1) La forme *soz-me-jez-um* serait linguistiquement une monstruosité, mais rien n'empêche qu'elle n'existe puisque la forme *soz-me-mim*, tout au moins aussi incorrecte linguistiquement que la précédente se rencontre dans le dialecte de

l'Akkadien. VANDER, *Conjugatione akkadica*, 1 vol., 1867, Leipzig, p. 26, et *Histoire de l'univers Chaldéen* (Journ. asiat., juin 1903), p. 401, سوزم ou *soz-mim*.

d'après la première personne, *ser-me-m*, on attendrait les formes suivantes : 1. **ser-ma-sin*; 3. **ser-me*; 1. pl. **ser-me-iz*; 2. **ser-ma-siniz*; 3. **ser-me-ler*; et nous ne trouvons que les formes suivantes : 1. *ser-mez-sin*; 3. *ser-mez*; 1. *ser-me-iz*; 2. *ser-mez-siniz*; 3. *ser-mez-ler*. La plupart de ces formes présentent l'intercalation d'une syllabe énigmatique. C'est de cette double irrégularité que nous allons donner une explication.

Si l'on compare la conjugaison du dialecte tatar⁽¹⁾ avec celle du dialecte osmanli, on trouvera entre elles de notables différences : voici le tableau des temps qui nous intéressent dans les deux dialectes.

TATAR.	OSMANLI.
Présent aoristique : <i>toru-ru-ya</i> je me tiens debout. ⁽²⁾ <i>toru-eyn</i> <i>toru</i> <i>toru-byt</i> <i>toru-eyt</i> <i>toru-ler.</i>	Présent aoristique : <i>يازورم jaz-ur-yum</i> j'écris. Présent absolu : <i>يازورم jaz-yorum</i> je suis [en train d'écrire]
Future aoristique : <i>tor-ur-eyn</i> je me tiendrai debout. <i>tor-ur-eyn</i> je me tiendrai debout. <i>tor-ur-eyn</i> <i>tor-ur</i> <i>tor-ur-byt</i> <i>tor-ur-eyt</i> <i>tor-ur-ler.</i>	Future absolue : <i>يازورم jaz-a-djagh-yum.</i>

Il est évident d'après ce tableau comparatif que l'osmanli s'est créé une forme particulière pour le futur au moyen de la caractéristique *جک*, *jak*, *jak*, qu'il a employé les formes en *yl. ar. er.* et *جورم*, *jor-um*, spécialement pour le présent, en même temps qu'il perdait le présent en *a, t.* *يازام jaz-a-m* = scribens ego enim - qui subsiste en tatar. Mais la forme négative de ce temps a été conservée en partie en osmanli, et le présent négatif indéterminé de l'osmanli *يازما jaz-*

⁽¹⁾ Nassev, *Kratkaja tatarskaja grammatika* (Gr. tataro ou russe), 1860, Kazan, p. 17.

⁽²⁾ S. BAKET G., *Kavkazskije opešennal'mungok* (gr. tataro ou hongrois), 3 vol. 1875-1877, Budapest, t. III, p. 76.

⁽³⁾ La forme *جورم jor-um* est une création récente de l'osmanli et des dialectes qui la possèdent : j'écirai prochainement l'origine de cette forme.

ma-m «non scribens (sum) ego», est le correspondant linguistique exact du négatif tatar *يازماي мен*, *jazmaj men* dont le paradigme est le suivant :

TATAR.

Présent affirmatif.

l'écrit	يازам	<i>jaz-a-ym</i> , <i>jaz-a-m</i> .
	يازат	
	يازат	
	يازат	
	يازат	
	يازат	
	يازат	

Présent négatif.

يازмаем	<i>jazmaj-ym</i> .
يازмайт	
يازмайт	

De même la forme osmanlie : ۱. pl. يازمايـز, *jazma-iz*, correspond exactement au tatar *يازماي бир*, *jazmaj-byz*.

Il reste à expliquer les formes en *مز*, *mez*. Ces formes sont les mêmes que celles qui servent en tatar à conjuguer le futur négatif.

TATAR.

Futur affirmatif.

يازарам	<i>jaz-ar-ym</i>	j'écrirai.
ккырмаи	<i>kil-ar-ym</i>	j'irai.

Futur négatif.

يازмаи мен	<i>jaz-maz-ym</i>	je n'écrirai pas.
ккырмаи мен	<i>kil-maz-ym</i>	je n'irai pas.

Mais l'osmanli s'étant créé un futur spécial, *yaz-a-djagh-ym* a naturellement refait sur ce modèle une forme négative, *yaz-maj-adjagh-ym*. Dès lors la forme *يازماи* (écrite *يازمز*), véritable forme négative du futur, s'est trouvée en concurrence avec la forme *yaz-ma-yadjagh-ym*, et comme l'esprit percevait plus facilement le rapport qui existe entre *yaz-adjagh-ym* «j'écrirai» et *yaz-ma-yadjagh-ym* «je n'écrirai pas», que celui qui existe entre *yaz-adjagh-ym* et *yaz-maz-men*, cette dernière forme devait cesser d'être employée en tant que forme négative du futur, en osmanli. C'est en effet ce qui est arrivé. D'un autre côté en tant que forme négative du présent (car *يازар*, *yaz-ar-ym* «j'écrirai», ayant pris en osmanli le sens de «j'écris», *يازмаи мен*, *yaz-maz-men*, qui en est la forme négative, devait naturellement prendre le sens de «je n'écris pas»), elle se trouvait en concurrence avec la véritable forme négative du présent *يازмам*, *yaz-ma-m* «je n'écris

pas » et l'osmanli se trouvait avoir pour le présent, *yaz-ar-ym*, يازرم « j'écris », une double forme négative :

1. <i>yaz-ma-m</i>	يازيم, et d'autre part	1) * <i>yaz-mas-mcu</i>	يازماي مي
* <i>yaz-ma-syn</i>		<i>yaz-ma-syn</i>	
* <i>yaz-ma</i>		<i>yaz-ma</i>	
<i>yaz-ma-ys</i>		* <i>yaz-ma-ys</i>	
* <i>yaz-ma-synyz</i>		<i>yaz-ma-synyz</i>	
<i>yaz-ma-lar</i>		<i>yaz-ma-lar</i>	

Or c'est une loi que lorsque deux formations linguistiques se trouvent en concurrence pour remplir la même fonction, l'une des deux disparaît, à moins que par suite de circonstances particulières, il ne se produise entre elles une confusion, comme c'est le cas pour les désinences personnelles du parfait latin, qui ne sont qu'un mélange de formes hétérogènes. Le même phénomène s'est produit dans la conjugaison turque. Le mélange des formes a été facilité par la syllabante de la 2^e personne du singulier et du pluriel : entre **yaz-ma-syn*, et *yaz-ma-syn*, **yaz-ma-synyz* et **yaz-ma-synyz* la confusion était facile : les formes à syllabante l'ont emporté et il n'est resté de l'ancien paradigme négatif du présent que les formes de la première personne du singulier et du pluriel *yaz-ma-m*, يازيم et *yaz-ma-ta*, يازيميز.

IV. — L'ORIGINE DES FORMES VERBES *YAZ-AMAMAK*, *VER-EMEMEK*, EN TURC (OSMANLI) ET EN TCHOUVACHE.

L'osmanli tire de la forme négative du verbe, par l'intercalation des lettres *e*, *a*, une nouvelle forme ayant le sens de « ne pas pouvoir » : de *yazmaq*, يازمي « écrire », on tire يازمي, *yaz-ma-maq* « ne pas écrire », et par l'intercalation de *a*, *yaz-a-ma-maq*, يازماماق « ne pas pouvoir écrire ⁽¹⁾ ». La comparaison de l'osmanli avec les autres dialectes tures va nous permettre de rendre compte de l'origine de cette forme, origine sur laquelle les grammairres sont muettes.

Si nous examinons le dialecte des Tatars ⁽²⁾, nous voyons que l'idée de pouvoir y est rendue de deux manières : 1^o par le gérondif en *-b* suivi du verbe *bulamak*, يولۇ, ex. *aiab bula*, آياب بولا « on peut manger », et négativement *aiab*

⁽¹⁾ A. MULLER, *Türkische Grammatik*, 1 vol., in-8°. 1889, Berlin, p. 75-76.

ayelchakulindiyok, 3 vol. in-8°, 1877, Budapest, t. III, p. 62-63.

⁽²⁾ SZENTPÉTERI BALÁZS GÁBOR, *Kazán-tatár*

bul-myj, آشاڭ بولماي = on ne peut pas manger; 2° par le participe en -a que l'on suit suivre du verbe *almak*, آلما = prendre =, pour les formes personnelles. On aura donc avec le verbe *almak*, آشاماق = manger =, la conjugaison suivante :

آشاماي آلا مېن	<i>aiyy ala myn</i>	je peux manger.
آشاماي آلا سېن	<i>aiyy ala syn</i>	tu peux manger.
آشاماي آلا	<i>aiyy ala</i>	il peut manger.
آشاماي آلا بېز	<i>aiyy ala byz</i>	nous pouvons manger.
آشاماي آلا سېز	<i>aiyy ala syz</i>	vous pouvez manger.
آشاماي آلا	<i>aiyy ala lar</i>	ils peuvent manger.

À la forme négative la conjugaison deviendra *aiyy al-myj myn, syn, etc.*, آشاڭ آلاي مېن = je ne peux pas =, etc.

C'est donc le verbe *almak* = prendre = qui donne à cette conjugaison le sens de pouvoir : *aiyy almyj myn* a signifié à l'origine = mangeant, je ne prends pas =, mais ce sens a fini à la longue par s'affaiblir et *aiyy almyj myn* n'a plus signifié que = je ne peux pas manger =. Ce même verbe *almak* est devenu dans le dialecte ture de l'Altai¹⁾ une sorte d'auxiliaire qui a pour fonction d'indiquer que le sujet agissant accomplit l'action pour lui-même ; ainsi *tozyb al* ne signifie plus que = se rassasier =, *kôrûb al* = voir =, *edib al* = faire =, *sogub al* = frapper =. Il est facile de comprendre comment *al* a pu perdre son sens primitif : de même que l'on disait *kazyb al* = arracher = (primitivement, = prendre après avoir arraché =) *satyrb al* = acheter (prendre après avoir acheté) = *paulab* 𐰽𐰺𐰍𐰏 = enchaîner (enlever après avoir enchaîné) = (*paula* = 𐰽𐰺𐰍, 𐰽𐰺𐰍𐰏), on a fini par dire *surab al* = interroger =, *turub al* = se lever =. En tatar également *al* joue le rôle d'une sorte d'auxiliaire mais ici le sens est moins affaibli : *alyb bir* = apporter =, *alyb sat* = vendre =, *alyb kil* = emporter =, ont leurs équivalents dans les formes de l'osmanli آليقوماق, *alyqomay* = retenir =; آليوبرمك, *alybermek* = procurer²⁾ =. Il n'est donc pas surprenant que le verbe *almak* = prendre = qui en altai a perdu complètement son sens primitif, soit passé en tatar et dans d'autres dialectes au sens de = pouvoir =. On peut en français faire la même remarque sur le verbe = savoir = : dans = je ne saurais vous écouter = savoir est l'équivalent de pouvoir.

¹⁾ V. Vassiliev, *Storaz altagakgo i aladagakgo narčehij čorakago jazika*, t. vol. 10-8°, Kazan, 1886, sub verbo *al*.

²⁾ Comp. l'osmanli : *je gyzymy kurtarar alar*

= ou bien le *sentences des Elie*, Kuzma Isazet, *Ozaman avil alpkotirsi gyjirmeny*, t. vol. 1, Budapest, 1889, t. II, p. 127.

Le dialecte kirgiz⁽¹⁾ possède comme le tatar une double construction pour exprimer l'idée de possibilité : le gérondif en *bol* + *bol* exprime une action actuellement accomplie, *ġeb buldam* « je suis rassasié », ou encore la possibilité pour les formes non personnelles : *ġeb bolbu* « on a pu manger ». Pour les formes personnelles on emploie le participe en *-a* que l'on fait suivre de *alua* comme en tatar.

En koïbale⁽²⁾ (dialecte turc du lénisseï) on se sert du verbe *bolbaspen* pour exprimer l'idée de « ne pas pouvoir » : *bolbaspen* est le futur I de « être » et signifie « je ne serai pas » ; le correspondant phonétique osmanli serait **ol-maa-myn*. « Je ne peux pas prendre » se dit en koïbale *aleb bolbaspen*, et « je n'ai pas pu prendre » *aleb bulbuden* (o. *ol-mu-dym*). Si le verbe est au participe en *-er*, le sens est « je ne veux pas », *aler bolbaspen* « je ne veux pas prendre », *aler bolbuden* « je n'ai pas voulu prendre » mot à mot, puisque *-bas* (= o. *مر*) est un futur négatif, et *-badem* un passé négatif, « prenant je ne serai pas, prenant je n'ai pas été » par suite, « je ne veux pas prendre, je n'ai pas voulu prendre ».

Dans le dialecte de l'Altai⁽³⁾ on ne trouve que la forme négative : on l'obtient en ajoutant à certaines formes du mot les syllabes *-albas*, *-elbas* qui ne sont autres que le verbe *ol* au futur négatif. On a ainsi de *et* « faire », *edin albas* « il ne peut faire », de *sarnu* « chanter », *sarnaj albas* ou *sarnan albas* « il ne peut plus chanter ».

Le dialecte sarte⁽⁴⁾ emploie diverses tournures pour exprimer la possibilité et aussi les deux auxiliaires *al*, *آل* et *bul*, *بول*.

مول قوت آلمى	<i>مول قوت آلمى</i>	<i>مول قوت آلمى</i>	je puis faire ceci.
بول ايشكا قاتر دوز من	<i>bul ikku qodyr dyr man</i>	<i>bul ikku qodyr dyr man</i>	je puis faire ceci.
ال كورسام بولدىمى	<i>al kuram bulady-my</i>	<i>al kuram bulady-my</i>	puis-je voir cela ?

آل est aussi usité chez les Tatars du gouvernement d'Ufa : *ul xınyñ öjñña kyñ alnady* « il n'a pu entrer dans la maison », chez les Tatars, *alay almas* « il ne sera pas en état de manger », *talı almadym* « je n'ai pu trouver », chez les Mechtcheriak et chez les Bachkirs, *ajt almayğan* « qui ne peut dire »⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ LUNDST, *Materialy k izučeniju kirgizskogo narčija*, Kazan, 1861, p. 39.

⁽²⁾ A. GASTRIN, *Veruch einer koibalschen u. karagaisischen Sprichlehre*... herausgegeben von A. Schiefel, 1 vol. in-8°, St.-Petersbourg, p. 62-63.

⁽³⁾ *Grammatika altajskogo jazyka* amarskaja

schleusmi altajskoj mawij, 1 vol. in-8°, Kazan, p. 76-75.

⁽⁴⁾ NALIVKIN, *Rukowodstvo k praktičeskomu izučeniju sartanskogo jazyka*, 1 vol. in-8°, 1896, Samarqand, p. 154-155.

⁽⁵⁾ KATANOV, *Qıwıñ o pozıdke, soveršennoj izınu*

On voit que tous les dialectes expriment l'idée de pouvoir au moyen des racines *bul* et *al* dont le sens s'est plus ou moins affaibli. Revenons maintenant à la forme du tatar.

Le verbe *bar* «aller» (o. *bar.* *وار*) conjugué négativement avec *al-* donnera *bara al-ma-dym* «je n'ai pas pu aller», *uku* «lire», *ukuj al-ma-dym*, et par élision de la voyelle finale, élision due à la rapidité de la prononciation *baralmadym*, *ukajalmadym*. Nous avons déjà presque entièrement les formes osmanlies. *varamadym*, *oqujamadym*. Elles sont en effet issues de formes identiques à celles du tatar par chute de son L. Cette chute est fréquente dans les dialectes turcs : au turc *قلاچ*, *kylytch* «plaine», correspond le tchouvache *reš* (prononce *خش*), tchouvache *kin* — turc *gelin* «liancée», tchouvache *utmal* = turc *altımy* «soixante»⁽¹⁾. En altaï on trouve *akel* «emporte» pour **al-kel*, en turkmène *alut* pour **al-küt* «emmène», en aïerbaïdjan *apur* pour **alib par-* «emporter avec soi»⁽²⁾. *آيارسی* (*Histoire de Fuzuf-shah, Journ. Asiat.*, 1903, mai, p. 436, l. 5, «tu les conduiras» : cette forme comme beaucoup d'autres manque au lexique rédigé par le trait.). A ces exemples on pourrait en ajouter bien d'autres : par exemple : le tat. *il* = **il-t* «apporter», le tat. *huyan* = **bul-gan* «tout» (mot à mot : «ce qui existe, ce qui est», comme en osmanli *barca* «tout» = «ce qui est»⁽³⁾), le tat. *hugai* = **bul-gai* «peut-être», *hugaktu* «à présent» = **bul-gai-ta* «en tant que cela est, dans le état». Comparez encore le kirgiz *bol* = **bolub*, *kyp* = **kylyb* et l'osmanli *gelir* pour **gel-tir* «fais venir, apporte».

Il ne reste plus qu'à expliquer les formes osmanlies en *-ome* : elles sont dues à l'harmonie vocalique : une fois que l'origine de ces formes est été oubliée et méconnue, les formes **vir-a-madym* (*ویر*, *ver* «donner») **sajlej-a-ma-dym* (*سریک*, *sajle* «parler») devinrent forcément *viramedim*, *sajlejamedim*, de même qu'en altaï *-alhar* se change en *-elhar* et que *bul* devient *-het* en hongrois conformément aux lois de l'harmonie vocalique.

Le hongrois en effet a eu recours au même procédé que le turc. On sait qu'en hongrois le verbe «pouvoir» au sens de avoir la capacité physique de faire

⁽¹⁾ 1898-99 *goda...* «*afinskoin gubernijn.*», Kazan, 1 vol. in-8°, 1900 (extrait des *Uchen. Zapisk. kazanskogo universiteta.* 1900.)

⁽²⁾ J. АИМАН, *Materialy dlya izučeniia tchuvackogo jazyka.* 1898, Kazan, 1 vol., p. 91.

⁽³⁾ Vassier, *Etymologisches Wörterbuch der*

türko-tatarischen Sprachen, 1 vol. in-8°, Leipzig, 1878, p. 15.

⁽⁴⁾ Mais le sens primitif de *bar* est «marcher» comme je le montrerai ailleurs. Ce mot au sens de «dire» est à tort séparé de *bar* «marcher» par M. Vassier.

quelque chose s'exprime par l'addition à la racine verbale de la syllabe *-hat*, *-het* ; de *olvas-ni* « lire » on tire *olvas-hat-ni* « pouvoir lire », de *men-ni* « aller » (o. *دعا*, *bia-*, finnois. *mennä*⁽¹⁾) *men(n)-het-ni*. Or cette syllabe qui joue dans la conjugaison hongroise le même rôle que *-al*, *-a* dans la conjugaison turque, n'est pas autre chose qu'une racine verbale signifiant « pouvoir » qui a fini par s'agglutiner au verbe comme *-al* en turc, mais que l'on rencontre encore à l'état isolé dans les anciens textes : *emgi nem hat* « il ne peut rien » et over un infinitif *nem hat* (en orthographe moderne, *hat-sz* « tu ne peux pas ») *egf. fectet fectere* (= *fecharre* « ilanc ») *tened* « non potes annuo capillum alham facere »⁽²⁾.

Le tchouvache possède une forme verbale que l'on obtient par l'addition des affixes *-aj*, *-ej* aux racines verbales. D'habitude cet affixe indique la possibilité ; il indique aussi parfois le désir ou le peu d'intensité de l'action. Ainsi de *par* « donner » on tire *paraj* « pouvoir donner » (o. *var*, *درا*), de *kala* « dire » (mongol. *kela* : bourate, *khyly* ; tcherémisse, *kalua*, d'où le russe *kaljkat*) *kalaj* « pouvoir dire », de *il* « prendre » (o. *il*, *al*) *il-aj* « pouvoir prendre ». Les formes conjuguées donnent *par-aj-ut-ap* « je peux donner », *par-aj-mas-t-ap* « je ne peux pas donner », de *il*, *il-aj-è* « celui qui pourra prendre »⁽³⁾, *il-aj-met-em* « je n'ai pas pu prendre », *il-aj-mes* « il ne peut pas prendre ».

Dans quelques dialectes on rencontre les formes suivantes : *ut* « aller » (kirgiz. *ot* ; jakoute, *atylla*), *ut-aj-r-at-(na)* « peux-tu aller ? », *ut-aj-r-a-(na)* « pourras-tu aller ? », *ut-aj-ta-na* « as-tu pu aller ? » (*ta-na* = o. *din-mi*). M. Assarion croit que cet *r* est un reste du verbe auxiliaire *jar* « envoyer ». Cependant il est à noter que dans la conjugaison négative *-r* tombe, *ot-aj-mas-tap* « je ne puis pas aller ». Il est beaucoup plus admissible de voir ici un reste du participe en *-er* (o. *new-er*, tat. *tor-yr*, dont le négatif est régulièrement *tor-mas*) et de considérer le *aj(r)* des formes dialectales et le *aj* des formes habituelles comme le reste de l'auxiliaire *-al* que nous avons rencontré dans tous les dialectes.

É. GAUTHIER.

⁽¹⁾ VAMBERG, *A magyar és török-tatar nyelvok-hoz az érzégyezések*, 1 vol., 1869, p. 58.

⁽²⁾ SIMONIN ZAMENON, *Tézisok magyar nyelvünk történetéhez alapul, Elen kötet, Magyar hangtan és akcentus* (Gr. hist. de la l. hongroise, t. I, phonét.

et morphol.), 1 vol. in-8°, Budapest, 1896, p. 380-381.

⁽³⁾ On voit ici l'origine du *دعا*, *men*, *tatur*, et du *درا*, *mar*, *osmanli* = *ma* + *ra*.

NOTES DE FOUILLES

DANS LA NÉCROPOLE D'ASSIOUT

PAR

M. CHARLES PALANQUE.

I.

Sur la terrasse où furent creusés les tombeaux des princes de Siout, et à la suite d'une série de petits hypogées aujourd'hui ruinés, situés au nord du tombeau de Khéti II, sur le même alignement que lui, on remarque les restes d'un grand tombeau détruit par les carriers en quête de matériaux.

Il n'en subsiste plus, aujourd'hui, que la porte dans ses parties basses. Le défunt est représenté sur chaque montant, assis sur un grand siège, appuyé sur la longue canne qu'il tient d'une main. L'autre, le poing fermé, est placée sur le genou. Un texte hiéroglyphique en colonnes verticales est gravé sur toute la hauteur. Sur un autre panneau faisant un léger retrait, nouvelle représentation du défunt en marche. Il n'en reste que très peu de chose. D'un côté, on ne distingue qu'un pied, de l'autre la canne, le bas de la jupe, les jambes, et l'extrémité du *kherp*.

Sur les montants intérieurs, même représentation tout aussi mutilée, avec des inscriptions hiéroglyphiques très peu lisibles.

Ces textes très fragmentés et les figures qu'ils accompagnaient avaient échappé à l'attention des savants qui ont parcouru la nécropole d'Assiout, ils ne figurent pas dans le recueil des *Inscriptions de Siout et de Dér Hiféh* publié par M. Griffith.

Au cours des déblaiements, des débris de statuettes de *répondants*, en terre vernissée bleue, sans inscription, ont été ramassés au milieu des éclats de calcaire.

Ce sont les seules parties encore debout de ce vaste hypogée; tout le reste a été réduit en poussière par les carriers modernes. Leurs dimensions font présumer que cette tombe devait avoir les mêmes proportions que les tombeaux princiers subsistant encore de nos jours.

SUD, FACE EST.

Personnage assis
tourné à gauche.



Personnage en marche
tourné à gauche.



SUD, FACE SUD.

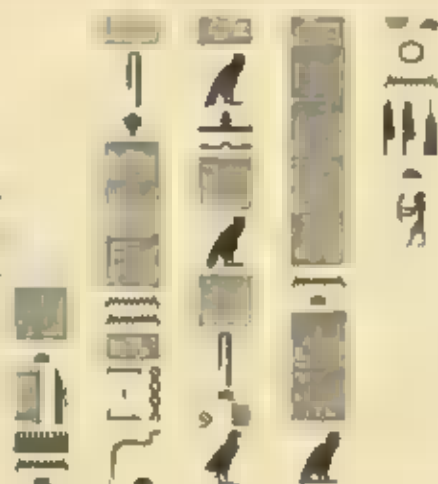


SUD, FACE ORO.



Personnage en marche
avec la canne et le
sceptre.

Personnage marchant, à droite, tenant le bâton et la canne.



Personnage assis tourné à droite.

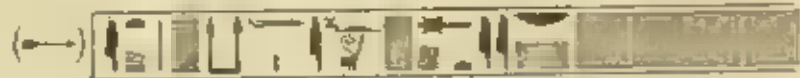
II.

Au nord de la nécropole, au sommet de la montagne, au-dessus du tombeau d'Ensah, et faisant face au cimetière musulman moderne, au désert et au canal Ibrahimieh, s'ouvre une nombreuse série d'hypogées égyptiens complètement mis à sac et démolis par les fouilleurs clandestins. Toute cette partie de la nécropole située dans la région haute de la montagne fut utilisée à l'époque saïte, ptolémaïque et gréco-romaine. En effet, les grands tombeaux de la XII^e dynastie et des belles époques pharaoniques occupèrent les meilleures parties de la montagne, partout où le calcaire offrait une masse suffisamment compacte, pour l'établissement d'une « maison d'éternité » donnant au défunt toutes les garanties nécessaires pour assurer la conservation éternelle de ses restes mortels. Les grands hypogées sont rares au sommet de la montagne, mais en revanche, si les tombeaux sont petits, tout y a été utilisé adroitement, de façon à pouvoir offrir la plus de place possible. Les niches sautoires destinées à recevoir les coffres funéraires sont creusées partout où l'espace l'a permis, un peu dans tous les sens, et pas toujours orientées suivant les rites et conditions religieuses. Il est difficile aujourd'hui de se rendre compte, au moins pour certains, de leur disposition première. Les fouilleurs clandestins ont laissé de leur passage des ruines parfaites où l'on se perd forcément. Rares, très rares, sont les tombes ornées de peintures ■ d'inscriptions, c'est partout la roche

nue. Les ayant toutes parcourues, nous en avons seulement rencontré une seule qui devait être, avant son ouverture, un hijou d'ornementation. Elle se compose de deux chambres, aujourd'hui ouvertes à tous les vents. De la première, il ne reste rien que les amorces du roc absolument nu.

La seconde était stupéfiée. Toutes ses parties portent des traces de peintures aux couleurs très vives. La voûte en berceau montre un damier où des carrés jaunes, sur lesquels se détachent gracieusement des fleurettes bleues, alternent avec des carrés blancs. La bordure est formée de carrés rouges, bleus et verts, séparés par des parties plus étroites de couleur blanche.

Quelques traces d'inscriptions hiéroglyphiques sont encore visibles. Une seule ligne horizontale au-dessous de la cimaise nous laisse lire :



Au-dessous, tout a complètement disparu.

La seconde partie de la paroi, contenait la liste des offrandes.



Il est regrettable que le reste soit entièrement dégradé, le contact de l'air y est certainement pour beaucoup, car les dégradations des Arabes ne se remarquent nulle part. Au moment de son ouverture, il devait être intact et avoir conservé sa fraîcheur primitive, si l'on en juge par la vivacité des couleurs encore visibles aujourd'hui.

III.

Ramassé sur le versant nord-ouest, au milieu des décombres de fouilles antérieures, un fragment de montant de porte en calcaire blanc, avec des caractères hiéroglyphiques teintés en bleu.



IV.

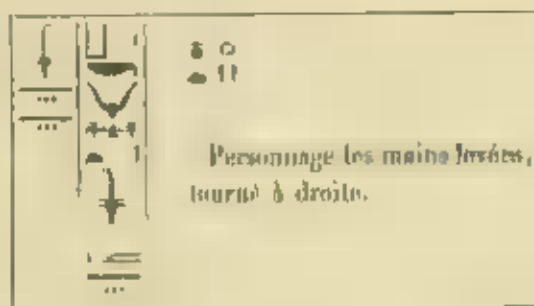
Dans le petit tombeau de *Hapi Djefa*, existent, en dépôt confié aux galfirs du Service des Antiquités, quelques fragments d'inscriptions provenant de tombeaux ruinés. Trop mutilés pour figurer dans les collections publiques, trop encombrants pour être utilisés par les fouilleurs clandestins et vendus aux amateurs ou aux collectionneurs, ils furent abandonnés comme étant sans doute d'un placement difficile.

A.



Ici, un personnage vêtu de la peau de panthère, présente les offrandes. Devant lui, sur une table, sont déposés la cuisse de bœuf, des vases et des fruits. Un second personnage le suit et lève le bras en signe d'adoration.

B.

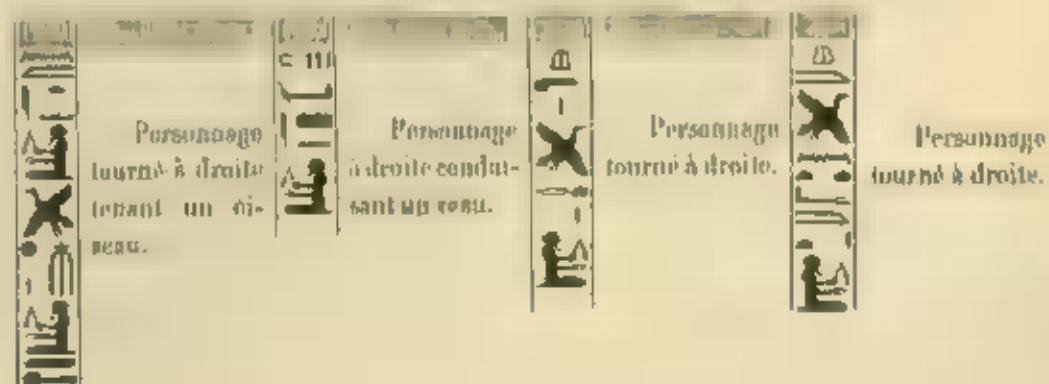


C.

Fragment en pierre calcaire.



Série de quatre personnages vêtus d'une longue robe. Le premier tient un oiseau par les ailes; le second conduit un veau; les deux derniers suivent les mains étendues sur le signe W .



V.

M. Todoros Magar, agent consulaire de France, conserve, dans la cour d'un de ses moulins d'Assiout, une stèle cintrée en marbre blanc mesurant un mètre de haut et 0 m. 60 cent. de large, qu'il a bien voulu m'autoriser à copier.

Elle se compose de deux registres. Les inscriptions sont mal gravées et légèrement effacées.

Premier registre. Le défunt vêtu d'une longue robe est représenté dans la posture d'adoration devant Osiris, tourné à gauche, assis sur une siège, tenant en main le sceptre et le fouet. Le dieu porte la couronne blanche ornée de plumes d'autruche. Devant lui, sur une table d'offrandes, des pains, un vase et une toulle de lotus. Derrière le défunt, un personnage également vêtu de la robe longue, mais de taille beaucoup plus petite, en posture d'adoration.

Osiris assis
tourné vers la
droite.



Personnage debout en adoration

Deuxième registre. Adoration à Hathor; trois femmes coiffées de la fleur de lotus s'adressent à la déesse, debout derrière une table d'offrande. Le personnage du milieu est moins grand que les deux autres, il est vêtu de la même manière et a les mêmes insignes.



Hathor.

Femme en
adoration.

Personnage plus petit.



VI.

La nécropole d'Assiout a été utilisée par les Coptes pendant de longues années, après la conquête romaine et l'occupation musulmane jusqu'aux temps modernes. Non seulement, ils utilisèrent d'anciens tombeaux pharaoniques, mais ils s'installèrent partout où ils jugèrent une place libre. Le plus grand désordre règne dans leur nécropole. Les morts étaient placés pêle-mêle, sans aucun ordre, les uns sur les autres, à peine séparés par une bande de terre de mince épaisseur. Certains sont seulement enveloppés dans de mauvaises nattes, des étoffes grossières ou placés sur des lits de roseaux, d'autres dans des cercueils mal ajustés, en planches très minces et de travail très rudimentaire.

Nous avons remarqué un petit cercueil d'enfant, où les frêles ossements étaient agglomérés dans une épaisse couche de miel. Le tout recouvert d'un linceul d'étoffe.

Ailleurs, le défunt était couché soit sur une claie de roseaux, soit encore sur un matelas de paille, la tête reposant sur un coussin. Tous étaient revêtus d'un long vêtement blanc, avec une croix tissée dans l'étoffe et placée sur la poitrine. Une ceinture de cuir serrait la taille et, se continuant, passait derrière le dos, croisée en bretelles, pour venir rejoindre la taille en passant par dessus les épaules.

Certaines de ces ceintures, larges d'environ dix centimètres, étaient ornées de croix et de personnages, un liseré formé de rondelles courait sur toute la bordure. D'autres, plus minces, étaient unies et ne se remarquaient que par la forme de la boucle également en cuir qui la nouait. Ce nœud ressemble beaucoup à celui que l'on remarque sur certaines statues égyptiennes. La partie centrale était cylindrique, timbrée d'une croix palée, et allait en s'élargissant de chaque côté, rejoignant la lanière formant la ceinture proprement dite. L'ensemble se rapprochait beaucoup du disque solaire ailé des anciens Égyptiens.

A noter que certains cercueils portaient aux quatre coins de larges anneaux de fer fortement engagés dans le bois. Toutes ces sépultures étaient très pauvres. Quelques fragments de parchemin de très belle écriture onciale, des feuilles de papier de calligraphie moins parfaite sont les seuls objets rencontrés au cours des travaux, ainsi qu'un fragment d'inscription sur pierre calcaire, de 0 m. 35 cent. de haut sur 0 m. 28 cent. de large, dont voici le texte.

Toute la partie supérieure de la stèle manque, et la gravure des caractères laisse beaucoup à désirer. Les lettres avaient été teintées en rouge.

ΚΕΦΑΛΑΙΑ
ΑΠΟΛΑΦΑ
ΠΑΛΗΟΥΠ
ΑΠΑΦΙΝΙΟΤ
ΟΥΛΕΤΗΡΟΥΑ
ΡΙΝΟΥΘΗΠ
ΛΟΝΚΛΟΥΘ
ΛΑΒ^ΗΡΘΗΜΟ
(6)
ΥΟΟΥΚΣΗΘΠ
ΗΠΑΘ

Deux fragments de poteries portaient des traces d'écriture en cursive noire peu lisible.

L'un composé de deux lignes incomplètes.

ΠΑΥΣΕΝΟΣ
ΗΠΕΥΘΕ

L'ostracon n° 2, également incomplet, comprend deux textes séparés par un trait vertical, et d'une écriture différente.

ΠΕΤΡ	ΕΡΟΕΜΕ
ΠΕΤΕ	ΟΥ =
ΠΕΤΟΧΗ	ΑΡΑΤΕ
ΠΕΤΟΧΗ	ΗΧΟΠ
ΠΕΤΟΧΗ	ΡΕΤΕ ΚΕ
ΠΕΤΟΧΗ	ΤΑΥΝΑΤΕ
ΠΕΤΟΧΗ	ΕΙΝΧΟΠ
ΠΕΤΟΧΗ	ΥΟΝΣΕΡΟ
ΠΕΤΟΧΗ	ΑΠΙΧΑΝΑ
ΠΕΤΟΧΗ	ΟΟΥΝΗΟ
ΠΕΤΟΧΗ	ΝΙΜΙΑΤΑΝ
ΠΕΤΟΧΗ	ΡΟΥ —

A signaler pour mémoire deux autres ostraca complètement illisibles.

permettant seulement de distinguer sur l'un des traces d'écriture arabe, et sur le second des lettres coptes.

VII.

Fragment d'inscription sur marbre blanc, provenant de la montagne d'Assiout, qui m'a été offert par M. Paoletti, directeur des Télégraphes de l'État égyptien¹⁰.

$\overline{\iota\epsilon}$ \dagger $\overline{\kappa\epsilon}$
 ΕΤΙΛΕ ΕΙΧΟΡΝΕΠΡΟΥΩ
 ΗΙΒΙΒΙΟΣΕΤΕΡΩΕΓΡΑΙΕ
 ΧΩΗΝΖΟΥΘΕΝΕΒΕΜΗΘΑΛΛΑ
 ΕΛΑΣΤΑΖΟΙΝΕΒΙΤΑΠΟΦΑΣΙΕ
 ΗΤΑΣΤΑΖΟΙΝΕΝΩΟΡΗΒΙΩΤ
 ΑΔΑΜΧΕΑΔΑΜΗΤΚΟΥΚΑΖΕΚ
 ΗΑΚΟΤΚΕΠΚΑΖΙΤΕΡΟΝΑ
 ΕΝΑΤΑΨΥΧΗΑΕ
 ΧΙ
 —————
 —————
 —————

Assiout. 10 mai 1903.

C. PALANQUE.

¹⁰ Déposé au Musée du Caire, n° d'entrée 3644y.

ÉTUDE

SUR

QUELQUES TEXTES FUNÉRAIRES DE PROVENANCE THÉBAINE

PAR
M. ÉMILE CHASSINAT.

I.

LE MANUSCRIT 3987 (IX.) DU LOUVRE.

Th. Devéria, il y a quelque trente ans, attira, le premier, l'attention des égyptologues sur un groupe, alors peu nombreux, de manuscrits à figures, entièrement différents des livres funéraires du type classique, auxquels il donna, faute de mieux, le nom de « Compositions mythologiques », pour les distinguer du *Livre des morts* et de l'*Am-daït*⁽¹⁾. Les notices qu'il publia, dans son admirable *Catalogue*, sur les cinq exemplaires qui représentent cette série au Musée du Louvre, bien qu'elles portent l'empreinte du symbolisme mystique qui marque tous les écrits d'alors sur les idées religieuses des anciens Égyptiens, renferment des renseignements précieux encore aujourd'hui. Rien depuis, à ma connaissance, ou presque rien, n'a été ajouté aux quelques pages qu'il leur a consacrées, le sujet ayant été abandonné, ou peu s'en faut, quoiqu'il semblât promettre plus d'une surprise à ceux qui prendraient la peine de l'étudier à fond⁽²⁾.

Cependant, le nombre de ces « compositions » s'est considérablement accru depuis la tentative de Devéria. La découverte d'un des dépôts funéraires des

⁽¹⁾ *Catalogue des manuscrits égyptiens du Musée du Louvre*, Paris, 1874, p. 1-15.

⁽²⁾ M. Wiedemann leur a cependant consacré *Bulletin*, t. III.

incidemment quelques lignes dans un travail sur *die Phönix-Sage im alten Ägypten*, publié dans la *Zeits.*, 1878, p. 105.

prêtres d'Amon, à Doir el-Bahari, principalement, en a fourni une superbe et importante suite au Musée du Caire. En outre, plusieurs manuscrits du même genre, conservés dans les musées d'Europe depuis la dispersion des collections de Devéria, d'Anastasi et des fouilleurs qui exploitèrent les nécropoles égyptiennes dans la première moitié du xix^e siècle, et qui étaient ignorés de Devéria, ont été brièvement signalés dans les catalogues. M. Lonzoni, en particulier, a donné la copie cursive de quelques-uns de ceux qui sont conservés au British Museum, dans son *Dizionario di mitologia egizia*⁽¹⁾. Il en existe également dans l'ancien fonds de la Bibliothèque Nationale de Paris, à Berlin et à Turin. On en trouverait certainement d'autres encore dans les bibliothèques publiques peu fréquentées et dans les collections privées.

Une telle abondance de documents était pourtant bien faite pour attirer la curiosité des savants qui s'adonnent à l'étude de la mythologie et des concepts religieux des Égyptiens et pour donner naissance à des travaux nombreux. Il se peut que l'indifférence dont ils ont été l'objet soit le résultat, partiellement tout au moins, de l'opinion inexacte qu'on se fait souvent sur la valeur réelle du contenu de ces sortes de documents un peu obscurs, auxquels on n'accorde pas toujours l'importance et la confiance qu'ils méritent. On croit volontiers que ce ne sont que de grossières fantaisies de scribes ou nul d'élucubrations saugrenues, et l'on passe outre après ce jugement aussi sommaire qu'injuste. J'ai eu maintes fois l'occasion de constater, en étudiant les papyrus du Louvre et du Caire⁽²⁾, qu'ils donnent au contraire des renseignements précieux, en conformité parfaite avec les textes religieux mieux connus et dont l'interprétation ne peut être contestée. Prétendre qu'il est toujours facile d'attribuer une signification précise aux scènes plus ou moins compliquées qu'ils fournissent serait beaucoup s'aventurer : il est concevable que, malgré les connaissances étendues que nous avons acquises sur les croyances religieuses des anciens habitants de l'Égypte, plus d'un point les concernant reste encore dans l'ombre, qui ne pourra être élucidé avant longtemps, surtout dans le domaine vaste et encore si peu exploré que nous laisse entrevoir cette littérature toute spéciale.

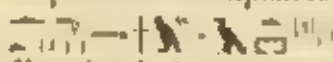
Tous les manuscrits de cette classe que j'ai examinés appartiennent à la même

⁽¹⁾ Lonzoni, *op. cit.*, les CLVII, CLIX, CLXIII, CCXLV et CCXLVII.

⁽²⁾ J'espère publier bientôt ces documents dans

le *Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire*, à la suite des documents des prêtres d'Amon.

période. Aucun, je pense, ne remonte au-delà de la XX^e dynastie. Devéria, toutefois, a voulu leur assigner, sans donner ses raisons, une origine plus lointaine et dater les plus anciens de la XVII^e dynastie⁽¹⁾. Il reporte par exemple le n° 399a (inv.) du Louvre jusqu'à la XIX^e, à cause de sa paléographie et de la coupe particulière du costume dont sont vêtues les figures humaines qu'on y remarque⁽²⁾ : ce papyrus diffère surtout des autres en ce que les textes qui accompagnent les vignettes y sont plus développés, mais ce n'est pas là une preuve décisive d'antériorité. Un fait est constant, c'est que ces livres sortent, sans exception, des grandes nécropoles situées sur la rive occidentale de Thèbes, et qu'ils ont été trouvés sur les momies de personnages qui vivaient quelque part vers la XX^e ou la XXI^e dynastie et étaient attachés soit au collier soit à la domesticité des temples d'Amoué-Soutter et de Maout.

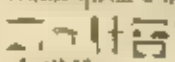
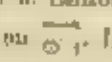
Le titre de ces *Compositions*, qui était inconnu de Devéria, est inscrit en tête de plusieurs exemplaires de la Bibliothèque Nationale, de Gizeh et de Londres :  « Livre de ce qu'il y a dans la Duit » : et, malgré la grande diversité de leur contenu, c'est toujours le même qui leur est donné⁽³⁾. Il est, comme on le voit, identique à celui qui est attaché au grand ouvrage funéraire désigné communément par les égyptologues sous le nom de *Livre de l'hémisphère inférieur* ou de *Livre de ce qu'il y a dans l'Hadès*, dans lequel les Thébains ont exposé leurs doctrines particulières sur la condition des morts dans l'autre monde. Mais il ne faudrait pas en induire que le contenu des deux livres est identique. Le petit *Am-daut* (c'est le nom par lequel je désignerai cet écrit dans le cours de cette étude) diffère essentiellement de son homonyme par l'extrême variété qui règne dans la combinaison des éléments divers qu'il utilise et qui fait de chacun de ses exemplaires un texte nouveau presque indépendant de ses congénères. Il exprime par des dessins d'une forme étrange, rarement accompagnés de textes, les diverses destinées qui étaient réservées à l'homme après la mort, en tenant compte des croyances courantes, sans pourtant les

⁽¹⁾ Devéria, *op. cit.*, p. 1. C'est aussi l'opinion de M. Wiedemann, *op. cit.*, p. 107.

⁽²⁾ Devéria, *op. cit.*, p. 8.

⁽³⁾ M. Wiedemann avait déjà remarqué que ce titre était appliqué à plusieurs « Compositions orphologiques » de la Bibliothèque Natio-

nale; *cf. op. cit.*, dans la *Zeits.*, 1878, p. 100.

⁽⁴⁾ Un manuscrit de Londres fournit une variante, peu claire du reste, que le dessin très réduit qu'en a donné M. Lenzow permet de lire  ou . Lenzow, *op. cit.*, pl. CLIX.

groupes en vue d'un système unique. Il semble au contraire, ce qui fait sa véritable originalité, éviter avec soin de confondre les théories existantes, pour laisser sans doute à chacun la possibilité de discerner et de choisir celle qui lui paraîtrait la meilleure. Par ce côté, il se rattache au *Livre des morts*, dont il interprète du reste par l'image, comme nous le verrons par la suite, plusieurs chapitres. Ce n'est que dans des cas relativement rares qu'il emprunte quelques scènes ou figures au *Livre de ce qu'il y a dans l'Hadès*. Jamais, du reste, il n'a le développement de celui-ci, à part deux ou trois exceptions, parmi lesquelles on peut citer le papyrus n° 3995 (inv.) du Louvre. Souvent le dieu Osiris, sous l'une de ses formes les plus anciennes, y tient la place principale, et la topographie funéraire spéciale aux vieux mythes du pays du nord y est adoptée, de préférence à l'autre, plus récente, imaginée par les Thébains.

Tout porte à croire que ce livre n'eut qu'une courte existence. Il ne semble pas avoir survécu, comme le grand *Au-dât*, au déplacement de la vie politique de l'Égypte vers le Delta. Aucune trace, que je sache, n'en a été relevée sous les Saïtes, alors qu'au contraire, un roi tout au moins, Nectanébo I^{er} (1), et de hauts fonctionnaires de cette période ont fait graver sur les parois de leurs cercueils des extraits parfois très étendus du grand *Au-dât*. Il fut, selon toute apparence, surtout très apprécié à Thèbes, de la fin de la XIX^e dynastie — ou mieux au commencement de la XX^e — jusque sous les derniers rois de la XXI^e dynastie, époque à laquelle il disparaît. Il jouissait visiblement, dans le milieu clérical d'Amon, d'une faveur toute spéciale, presque égale à celle qu'on y accordait au grand *Au-dât*.









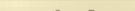






















































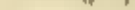
























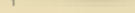




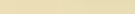




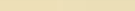




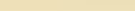





















Aucune idée commune ne réunit pourtant les deux *Au-dât*, qui tirent leur origine fondamentale de sources très différentes. L'un procède de traditions que l'autre s'efforce de jeter dans l'ombre ou qu'il tente de faire siennes, en les déformant, pour la plus grande gloire d'Amon. Il est cependant hors de doute que, par une de ces anomalies fréquentes chez les Égyptiens, les deux ouvrages ont été employés conjointement. La preuve matérielle nous en est fournie par le fait que chacun des prêtres d'Amon dont le corps a été retrouvé dans la cachette de Deir el-Bahari portait indistinctement comme viatique, au milieu de ses bandelettes, un exemplaire de l'un ou de l'autre des *Au-dât*. Bon


⁽¹⁾ *Description de l'Égypte, Antiquités*, t. V, pl. XI-XII.

nombre de leurs cercueils sont décorés en outre de représentations tirées du *Livre des morts* et du petit *Am-dait*; ce n'est que par exception seulement que le *Livre de ce qu'il y a dans l'Hadès* est mis à contribution dans cet emploi, et j'ai cru remarquer que c'était uniquement au profit de quelques prêtres de haut rang.


Il n'est pas sans intérêt de constater que, tandis que l'action dominante du clergé d'Amou, par des moyens qui durent être puissants, tendait à réduire l'autorité des dieux qui portaient ombrage à sa politique d'unification et de centralisation religieuse, des membres de ce même clergé, et non des moindres, continuaient à demeurer en partie attachés aux idées du passé, et confiaient le salut de leur existence future à des écrits dont la tendance était opposée aux théories du moment. C'est qu'en effet les traditions anciennes étaient encore trop vivaces dans les esprits pour qu'on réussit à les en chasser sans peine. Un sentiment instinctif de crainte superstitieuse attachait les dévots aux croyances consacrées par leurs ancêtres, et ils redoutaient, peut-être sans trop s'en rendre compte, en abandonnant les vieux dieux, d'avoir à subir l'effet de leur ressentiment lorsqu'il faudrait quitter cette terre pour passer dans le monde inconnu où les âmes résident. Sous l'impression du doute, on jugea donc prudent d'avoir recours, en même temps qu'au grand *Am-doï*, à des écrits d'une nature particulière, imprégnés des croyances du temps passé, et qui empruntaient à des livres dont la vertu semblait éprouvée par un long usage les formules qui devaient tout au moins assurer au mort, faute de mieux, un refuge dans l'un des anciens paradis mieux connus, où les générations éteintes avaient trouvé bon accueil. Le *Livre des morts* dû bien certainement à ce fait de se maintenir intact sous le régime thélcain et de se voir même compléter par des chapitres supplémentaires¹¹, qui se distinguent par leur tournure plutôt magique que religieuse. D'autres ouvrages d'une forme analogue à celle du petit *Am-doï* furent également composés, qui faisaient large part aux croyances des temps dévolus.

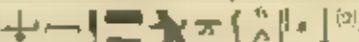
¹¹ Les principaux de ces chapitres ont été réunis par M. Pleyte, *Chapitres supplémentaires du Livre des morts*. L'un des plus répandus a été signalé et traduit par Davaine, *Catalogue des monuments égyptiens du Louvre*, p. 174-175 et 178 (1858, n° 318a, 318b, 319a inv. et 3183n entrées), traduit et commenté par Pieters, *op. cit.*, p. 50 et sq., qui en a donné le type d'après le

manuscrit n° 30 de la Yale (—  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —  —

III. Ms. du Musée du Caire, au nom de la chanteuse d'Amon-Sonter, Isimkhobit. 

IV. Ms. du Musée du Caire, au nom du prêtre d'Amon, Nasipaanutitonî. 

V. Ms. du Musée du Caire, au nom de la chanteuse d'Amon-Sonter, Tissa-rokano, 

VI. Ms. publié par M. Lanzone, sans indication de provenance⁽¹⁾, au nom de la chanteuse d'Amon, Mashisakeb, 

Il existe en outre, d'après M. Wiedmann⁽²⁾, quatre autres manuscrits semblables à ceux-ci, les n° 15 et 26 de Londres et les n° 1458 et 1459 de Berlin. Je n'ai pu ni les consulter ni m'en procurer la photographie.



Les six manuscrits énumérés ci-dessus diffèrent peu entre eux. Les quelques variantes qu'on y relève sont en général d'une importance secondaire et portent particulièrement sur le groupement plus ou moins compact des figures. Elles ont pour cause apparente la nécessité dans laquelle le scribe s'est parfois trouvé, ayant un feuillet de papyrus d'un format plus carré ou plus oblong, de distribuer son dessin soit en hauteur soit en longueur. Toutefois, il est bon d'observer que la scène finale du manuscrit du Louvre n'est pas tout à fait semblable à celle des autres documents, ce qui donnerait à penser qu'elle a été copiée sur un original différent. Quelques autres détails, qui seront signalés en leur place,

⁽¹⁾ *Dizionario di mitologia egizia*, t. I, LXXI-LXXII.

⁽²⁾ Le cartouche d'une femme de ce nom a été trouvé en 1891 par M. Grébaut, dans le cachette de Deir el-Bahari, cf. *Notice des monuments exposés au Musée de Liège*, édit. 1893, p. 581, et 1894, et LÉZARD, *Dict. des noms hiéroglyphiques*, Suppl., p. 1000. La comparaison du nom et des titres inscrits sur le papyrus et sur le cartouche montre qu'ils ont bien appartenu tous les deux à la même personne, ce qui donnerait à penser que le cachette de Deir el-Bahari a été

exploré par les Arabes avant que le Service des antiquités en ait eu connaissance. Il serait possible, toutefois, certaines constatations que j'ai relevées en dressant l'inventaire général de cette trouvaille sont de nature à le faire supposer, que les gens chargés de la garde des monuments aient dépouillé plusieurs d'entre elles pour tirer profit de leur équipement. Le manuscrit, dans ce cas, aurait été revendu à un marchand d'articles funéraires d'occasion et aurait servi postérieurement pour un autre mort.

⁽³⁾ *Zeits.*, 1878, p. 102.














sont de nature à confirmer cette opinion. Un seul exemplaire, celui qui a appartenu à , porte le titre de l'ouvrage,  inscrit en tête du volume.


Voici la description que Champollion a consacrée au manuscrit du Louvre, dans son *Catalogue du Musée Charles X* :

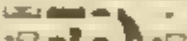
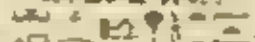


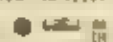





— h. — *Manuscrit hiéroglyphique. Scènes religieuses et tableaux symboliques.* Une femme nommée *Tadjokankhons*, agnouillée, présente le vase *Héri* au dieu *Osiris*, sous forme d'un grand serpent ailé, accompagné de la déesse de la Justice *Thout*. La déesse de l'Amour, *Thoris*, et le dieu du feu; la grande Âme du monde sous la forme d'un bétier; *Thyphon*; les emblèmes des cinq régions des âmes: le dieu du feu; *Anubis Lycemorphe*; les quatre gouvernants mystiques combinés avec l'arc-en-ciel de la déesse *Satan* qualifiée de bienfaitrice du ciel du Nord, du Midi, de l'Orient et de l'Occident; l'âme de *Tadjokankhons*, sous la forme d'un épervier à tête humaine, adorant la vache sacrée d'*Hathor*. —

La disposition générale des figures contenues dans ce document varie peu de celle à laquelle nous sommes habitués par les documents de même nature. Le dessinateur n'a rien négligé pour rendre la compréhension de sa composition aussi aisée que possible. Il y a réussi dans la mesure que lui permettaient les moyens primitifs dont il disposait et que toléraient les conventions imposées dans l'imagerie religieuse. Les divers éléments qui entrent en jeu dans la composition du dessin sont alignés, les uns à la suite des autres, sur plusieurs plans : pour des yeux habitués aux règles de la perspective moderne, l'effet n'est peut-être pas des plus heureux, mais le sens en est suffisamment clair. Nous verrons par la comparaison des répliques de ce papyrus que l'agencement des scènes est constant et ne souffre que de très faibles changements, dans les parties de détail seulement.


La morte (pl. I), vêtue de la longue tunique d'apparat en étoffe transparente à larges manches flottantes, se tient à genoux, dans la posture ritualistique de l'offrande, devant un énorme serpent ailé coiffé de la mitre *atof*. Elle lui présente un vase en forme de cœur *. Derrière le dieu, une petite image accroupie de la déesse *Maït* tourne le dos à une grue, au-dessus de laquelle on a tracé, dans le blanc vacant, une amulette cordiforme semblable à celle que les momies portent sur la poitrine. L'amulette donne, comme à l'ordinaire, le nom de la défunte, accompagné, dans quelques variantes, d'un court extrait du chapitre xxv du *Libre des morts*. On remarque, immédiatement après, le génie



de la nécropole thébaine.             



Le personnage à tête  manque également partout. Les figures, sauf celles du manuscrit qui a appartenu à Isimkhobit, sont placées sur un seul rang.





Le groupe suivant nous transporte au cercle même du séjour mystérieux des morts. Cinq *anité* ⁽¹⁾ sont groupées, montrant leur configuration singulière, telles qu'elles sont représentées au chapitre xxix du *Livre des morts*. Le scribe, s'en rapportant à la science certaine de ceux auxquels son œuvre était destinée, n'eut inutile de tracer auprès de chacune d'elles les légendes habituelles, qui donnent le nom du lieu et celui de la divinité tutélaire qui l'habite. En effet, leur forme invariable écarte toute possibilité d'erreur. On remarque successivement un premier groupe formé de la neuvième, de la cinquième et de la quatorzième *anité*, disposées sur trois plans différents; puis un autre composé de la sixième et de la seconde, placées l'une au-dessus de l'autre. Les deux premières ont une légende commune : ; la troisième est l'*anité* Kmitjâ [située] à l'occident du ciel : . Celles qui sont partie de la seconde série ont chacune un nom distinct. L'une est simplement qualifiée de ; l'autre est accompagnée d'une petite légende d'une correction contestable :  que je serais tenté de rétablir ainsi . « la première des *anité* mystérieuses », si la forme qui est donnée à l'image qu'elle désigne ne correspondait pas exactement à celle de la seconde *anité* du *Livre des morts*. Les autres manuscrits fournissent uniformément comme variantes  et  ⁽²⁾. Pres de là, Anubis lycornephe est couché,   , faisant face à un doublet du dieu déjà représenté, qui a pour tête un vase à feu, et, sur une double

⁽¹⁾ Les autres manuscrits n'en donnent que quatre agencées un peu différemment.

⁽²⁾ La dernière inscription ne se trouve qu'en papyrus d'Isimkhobit, et ce doit être par erreur, car elle est tracée à côté de la sixième *anité*. Cette confusion doit provenir de ce que l'*anité* située au-dessous de celle-ci, et qui est la neuvième, a précisément la forme du *mesen*, . Le scribe aura machinalement répété dans ses hiéroglyphes l'image qu'il avait devant les yeux.

Les autres manuscrits ne donnent pas de texte.  est une orthographe très-rare pour  dans les textes funéraires de la XX^e dynastie. Une abréviation analogue du nom d'Osiris,

, signalée par M. Picht, *Zeits.*, t. XXI, 1883, p. 130, dans la stèle G. 3 du Louvre et dans le papyrus Rhén, se rencontre souvent dans la même littérature, ainsi que j'ai pu le constater en dressant l'inventaire des recueils des papyrus d'Amén au Musée du Caire. On en trouve précisément, à deux reprises, une variante dans le papyrus de Berlin n° 3147, sous cette forme .

Devéria traduit : « *Apsé* (pour *Apsé*, Anubis) qui est dans le premier des lieux (au ciel) — lisant ; je pense qu'il est dans l'erreur. La forme  qui est assez commune (cf. Baccus, *Diet. géogr.*, p. 1076), me donnerait raison et montrerait qu'il faut remplacer  par .

rangée, les rames-gouvernail des quatre régions du ciel⁽¹⁾, et les quatre *noujia* symboliques (pl. II).

Le manuscrit se termine par une scène de forme classique : l'âme de la morte adore le soleil à son déclin. Elle se tient devant la montagne d'Occident, dans laquelle la vache Hathor, au repos, est enfoncée à mi-corps. Le génie du mont Manou, placé près d'elle, reçoit le soleil pour entrer avec lui dans la montagne où il disparaît chaque soir. Les divers exemplaires de cette composition fournissent, en cet endroit, des variantes assez importantes. Dans le papyrus du Louvre, le dieu est à l'intérieur même du tableau, faisant face à la morte, et il ne laisse voir qu'une faible partie de son corps, le reste étant masqué par la pente du Manou. Les autres le montrent dans une posture assez singulière : un massif montagneux vu en projection coupe le tableau d'une ligne oblique



Fig. 1.

et, sur le versant opposé de celui où se tient la vache Hathor, le buste du dieu sort dans la position horizontale. L'âme, par suite, se trouve placée de l'autre côté de la montagne, à l'endroit où commence le monde extérieur⁽²⁾. Le dessinateur a voulu montrer le génie du Manou au moment où, émergeant du sommet de ce pic, il saisit le soleil au passage : les bras élevés, il tient le disque rouge de l'astre couchant (pl. IV) et s'apprête à descendre avec lui dans la cavité ($\overline{\text{---}} \text{---} \overline{\text{---}}$) qui s'ouvre sur la Nuit. Il a éprouvé sans doute de la difficulté à donner à son dessin la forme convenable, ne disposant pas des moyens graphiques suffisants ; il s'en est tiré du mieux qu'il a pu en plaçant son personnage dans la position baroque que nous lui connaissons. Pour rendre plus claire l'image que j'essaie d'expliquer, je reproduis ci-contre (fig. 1) une variante de cette figure, empruntée à un cercueil thébain du Musée du Caire, qui donne sous une forme moins conventionnelle et beaucoup plus expressive la scène du coucher du soleil qui est représentée dans les manuscrits qui nous occupent⁽³⁾.




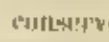
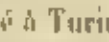
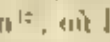
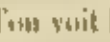


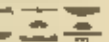



⁽¹⁾ Cf. *Livre des morts*, chap. cxviii et Hocrux-POSTEL-CHASSANT, *Le temple d'Edfou*, tome I, pl. XXXVI n.

⁽²⁾ Au manuscrit de Nasipmoutimou, l'âme est remplacée par une femme à tête de serpent

coiffée d'un disque, qui, agenouillée, adore le soleil. $\overline{\text{---}} \text{---} \overline{\text{---}}$.

⁽³⁾ Cf. *Catalogue général des antiquités égyptiennes du Musée du Caire*, E. CHASSANT, *La seconde trouvaille de Deir el-Bahari*, p. 61, fig. 36.

Conte du naufragé fuit de son arrivée dans l'île fabuleuse où le flot qui avait mis son navire en pièces le jeta : « Soudain j'entendis un bruit comme du tonnerre et que je eus l'air une vague de la mer. Les arches frissonnèrent, la terre trembla, je découvris ma face, et je reconnais que c'était un serpent qui s'approchait. Il était long de trente coudées, et sa barbe dépassait la grandeur de deux coudées; son corps était comme incrusté d'or et sa couleur comme celle du lapis vrai. Il se dressa devant moi, ouvrit la bouche; tandis que je restais prosterné devant lui, il me dit : « Qui t'a amené, qui t'a amené, petit; qui t'a amené ?⁽¹⁾ » Le serpent de notre manuscrit, comme celui qui accueille le matelot, porte une barbe et est de taille colossale.

La déesse Khéfitinibous, qui est représentée à la suite du dieu, avait son rôle tout tracé dans l'action. Le mort, dans le dogue funéraire de Memphis, lorsqu'il s'acheminait vers l'autre monde, rencontrait, au début de son voyage, au seuil même du désert qu'il allait franchir pour gagner la montagne d'Occident, une divinité favorable, Hathor ou Nouit-Sycomore, qui lui offrait le pain et l'eau pour le réconforter. ■ en était de même à Thèbes, où Khéfitinibous accomplissait cet acte bienfaisant. C'est ce que montre un petit tableau peint sur le sarcophage d'un certain , conservé à Turin⁽²⁾, où l'on voit la déesse  ?           

héron. La raison de son entrée en scène n'est pas très claire. Ce n'est ni l'âme de la morte, comme le pensait Devéria ⁽¹⁾, car elle aurait une forme toute différente; ni l'âme d'Osiris, comme pourrait le faire supposer l'espèce de l'oiseau des autres papyrus; on ne voit guère ce qu'elle viendrait faire là. Il est permis de supposer, avec plus de vraisemblance, qu'il tient la place d'un dieu peu connu, nommé $\text{H} \overline{\text{r}} \text{z}$, qui paraît dans les Champs d'Ialon ⁽²⁾, et qui est représenté tantôt sous la forme d'un homme à tête d'oiseau armé de couteaux ⁽³⁾, tantôt sous celle d'un oiseau du même type que celui du papyrus ⁽⁴⁾ ou bien, encore, convient-il d'y reconnaître l'ibis de Thot qui, d'après une antique tradition hiéropolitaine dont les inscriptions des pyramides de Sakkarah nous ont conservé le souvenir, prenait le mort sur son aile, $\bullet \overline{\text{H}} \text{I} \text{K} \overline{\text{z}} \text{z}$, pour le transporter au-delà du *Lac de Kha* ⁽⁵⁾. Il ne me paraît pas invraisemblable qu'il soit fait ici allusion à cette légende. Il est vrai que l'oiseau de Thot n'a pas d'aigrette, tandis que celui qui est représenté dans presque tous les exemplaires du manuscrit qui nous occupe en possède une. Ce détail a son importance et peut être contraire à mon hypothèse. Mais il est également possible que dans certains mythes analogues à ceux qui ont pris place dans le *Livre des pyramides*, on ait remplacé l'ibis par un des nombreux oiseaux divins souvent mentionnés dans les textes, tels que le héron et la grue. Sans compter que les scribes qui ont exécuté la copie des manuscrits du Caire et de Berlin, d'après un original certainement différent de celui qui a servi au scribe du papyrus du Louvre, n'ayant plus qu'un souvenir confus de la croyance à laquelle je fais allusion, ont fort bien pu, avec la meilleure foi du monde, donner par erreur, à l'oiseau, l'aspect du héron d'Osiris, d'une rencontre plus fréquente dans les vignettes des ouvrages religieux.

Il me reste, maintenant, à passer à l'étude des *autou* mystérieuses dont quelques-unes sont représentées dans notre manuscrit.

⁽¹⁾ Devéria, *op. cit.*, p. 11. Champollion n'en fait pas mention. L'âme de Tobokitnikhousou figure à l'extrémité de la composition; il est donc peu probable qu'on l'ait reproduite une nouvelle fois au début du tableau.











⁽²⁾ Il figure dans un manuscrit du Musée de Turin du type du papyrus n° 3487 du Louvre, qui emprunte et interprète certains signes du


chap. cx du *Livre des morts*; cf. Lacroix, *op. cit.*, pl. V.




⁽³⁾ Lacroix, *op. cit.*, p. 1083.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, pl. V, 6.

⁽⁵⁾ Cf. Maspero, *Les inscriptions des pyramides de Sakkarah*, p. 46 et 108 (*Annales*, t. 490, fasc. I, 186 et seq.) et surtout p. 325 (*Mémoires* I^{er}, t. 783 et seq.).

Le mot , , , , , , est fréquent dans les textes religieux et funéraires. Il a donné lieu à des interprétations variées, presque toujours vagues, établies le plus souvent d'après le sens probable du contexte. On l'a successivement traduit par *siège*, *demeure*, *habitation* ⁽¹⁾, *lieu* ⁽²⁾, *région* ⁽³⁾, *domaine* ⁽⁴⁾, *place habitée par les hommes et par les dieux* ⁽⁵⁾, *île* ⁽⁶⁾. Au *Livre des morts*, il est parfois remplacé par , ⁽⁷⁾, d'où l'on peut induire qu'il avait, dans cette littérature spéciale tout au moins, un sens analogue à celui que M. Maspero a reconnu à , ⁽⁸⁾ « domaine ». La constitution de l'un serait donc comparable, dans ce cas, à celle de la *nouît*, avec cette différence que la première était soumise à la juridiction d'un dieu et avait des mânes pour habitants, tandis que l'autre faisait partie du patrimoine du pharaon ou de quelque seigneur de haut rang et était occupée par des êtres vivants. C'est un nouvel exemple à ajouter à ceux qui ont été déjà cités, qui montrent que les Égyptiens voyaient volontiers dans le monde des morts la contre-partie de celui des vivants. Il est bon d'observer également que le terme banal employé pour désigner les *stations* du grand *Ain-dûit*, à côté du nom qui est propre à chacune d'elles, est , sauf pour la première, la seconde et la quatrième: par contre, le mot , qui appartient à la terminologie de la géographie mythologique des entes du Delta n'y apparaît jamais.

M. Loret, dans un récent article ⁽⁹⁾, a entrepris avec succès l'étude de cette expression: ses conclusions sont, on peu s'en fait, définitives. J'avais réuni, de mon côté, des notes en vue d'un travail semblable au sien, et j'étais arrivé à des résultats très peu différents de ceux qu'il a publiés. Selon lui, le sens premier de , est *butte*, *tortre*, *kôm*, d'où *butte couverte d'habitations*, *édifiée ou village bâti*

⁽¹⁾ Cette variante, curieuse à cause du déterminatif , se trouve sous la forme plurielle  sur un certain tableau du Musée du Caire au n^o du .

⁽²⁾ H. IMBROSI, *Diet. hier.*, p. 138.

⁽³⁾ DEYEREA, *Cat. des man. égyptiens du Louvre*, p. 19.



⁽⁴⁾ MASPERO, *Les inscriptions des pyramides de Saqqarah*, p. 177 et pass.


⁽⁵⁾ MASPERO, *op. cit.*, p. 181 et pass.







⁽⁶⁾ BAUDACH, *Diet. géogr.*, p. 3.




⁽⁷⁾ MASPERO, *Études de mythologie et d'archéologie égyptiennes*, t. I, p. 341, note 3, dans la *Bibliothèque égyptologique*.

⁽⁸⁾ *Ma. du Louvre n^o 3199*; col. 836 et 843; cf. DEYEREA, *Manires et fragments*, t. I, p. 136, note 1, dans la *Bibliothèque égyptologique*.

⁽⁹⁾ MASPERO, *Sur le sens des mots* , *nouît* et , *bât*, dans les *Proceedings of the Society of Egyptian Archaeology*, t. XII (1889), p. 236 et seq.

⁽¹⁰⁾ V. LORET, *Le mot* , dans la *Revue égyptologique*, t. X.

sur un *kdm*; butte factice, monticule artificiel sur lequel on construisait les habitations pour les mettre à l'abri de l'inondation; *tumulus funéraire*; *tas*, monceau (de ruines, de décombres); et, enfin, *île*, par dérivation: « En fait, une île, comme l'île de Philæ, et une butte, comme la butte de Médinet Habou sont choses analogues ¹⁾. L'île s'élève au-dessus de l'eau, la butte s'élève au-dessus de la plaine; toutes deux sont des éminences. En temps d'inondation du Nil tout monticule devient une île; quand les eaux sont au plus bas, la plupart des îles deviennent des monticules ²⁾. J'ajouterai à la démonstration qu'il a faite quelques détails complémentaires. L'*ân* était originairement, cela est certain, une butte, artificielle ou non, plus particulièrement, je pense, le tumulus des sépultures archaïques. Le fait est matériellement prouvé par un hiéroglyphe colorié qui figure dans les inscriptions du mastaba de Réhotpou, à Médoum ³⁾. , qui nous a conservé le signe  sous l'un de ses aspects les plus anciens. Le segment de cercle qui forme le corps du signe est peint en noir (couleur de la terre); les aspérités qui en occupent les côtés et la partie supérieure, et qui ont donné certainement naissance, dans la forme stylisée de l'idéogramme  aux traits placés verticalement à droite et à gauche de la butte et à la plateforme qui en orne la crête, sont de couleur verte. M. Loret pense que  figure la coupe verticale d'une butte entourée d'une muraille ou d'une palissade, et surmontée d'une construction en pierre ⁴⁾. Mon opinion concernant la nature de l'objet dont  est la reproduction dérivée est sensiblement différente. Je croirais plus volontiers que,  représentant un *tumulus funéraire*, les parties vertes qui émergent de chaque côté et sur le sommet de la butte sont des arbustes plantés sur la tombe dans un but de protection, comme les aloès dont les musulmans décorent encore aujourd'hui leurs tombeaux. Ce serait le prototype des jardins funéraires qui prirent un si grand développement dans les nécropoles à partir du nouvel empire thébain ⁵⁾. Il existe du reste un exemple significatif d'une tombe de ce type couverte de végétation. Il est gravé sur un sarcophage en basalte, d'époque saïte, conservé au Musée de

¹⁾ M. Loret fait allusion ici au nom de l'île de Philæ, , et à celui de la colline de Médinet Habou, , dans lesquels le mot  est invoqué.


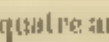
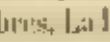
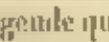

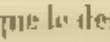
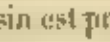
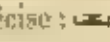

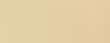
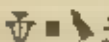


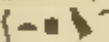

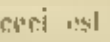

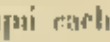
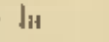

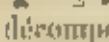
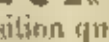
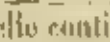
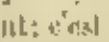
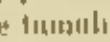


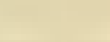


²⁾ Loret, loc. cit., p. 3 du tirage à part.

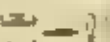
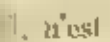
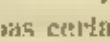
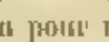
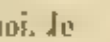


Bulletin, t. III.

³⁾ Perrot, Médoum, pl. XI.

⁴⁾ Loret, loc. cit., p. 4 du tirage à part.

⁵⁾ Voir à ce sujet, Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, V, dans le *Recueil de travaux*, t. II, p. 105-108.

Marseille⁽¹⁾. C'est la copie d'un des tombeaux d'Osiris, un tumulus sur lequel croissent quatre arbres. La légende qui accompagne le dessin est précise :                              . « ceci est la boîte qui cache la décomposition qu'elle contient; c'est le tumulus d'Osiris ».































Le sens de « village » qui paraît être donné au mot *uait* par le *Papyrus des signes*⁽²⁾, cité fort à propos par M. Loret⁽³⁾,        <

noms à un accident de terrain, à un aspect caractéristique de la région où elles étoient situées ou à un fait mythique. On les appelait « la grotte », « le tumulus », « la colline du tiersier », « la haute montagne », « le lieu du combat ». Le chapitre cxxix du *Livre des morts*, qui fait partie du plus ancien fonds de ce recueil, en donne une liste sommaire, qui comprend quatorze localités choisies sans doute parmi les plus fameuses. Il consacre à chacune d'elles une description minutieuse, et expose les moyens qui doivent être employés pour écarter les embûches que le génie de l'endroit tend au mort pour l'éprouver ou pour l'enlancer. Une vignette donnant la configuration du pays complète ces renseignements. Ce chapitre est en réalité un véritable guide mis à la disposition des mânes pour leur permettre de se diriger à leur sortie du monde des vivants. Il est des plus précis. La silhouette étrange qui est donnée aux lieux qu'il décrit ne subit jamais, dans les manuscrits, la moindre déformation : et s'il nous était permis de pénétrer le sens de leurs lignes obscures, elles ne nous paraîtraient ni plus baroques, ni moins claires que ne le sont les formes conventionnelles sous lesquelles nous représentons les constellations. Le chapitre ci du même livre renferme le plan de quinze *aitou*, dont quelques-unes ne figurent pas dans l'autre nomenclature et sont difficiles à identifier.



































En voici la série complète dressée d'après ces deux chapitres et un texte du petit temple d'Osiris construit sur la terrasse du sanctuaire d'Hathor, à Dendérah ⁽¹⁾.

CHAPITRE CXXIX.	CHAPITRE CI.	DENDÉRAH.
1.	Manque.	
2.		
3.		
4.		
5.	Manque.	
6.		
7.		















⁽¹⁾ MARIETTE, *Dendérah*, t. IV, pl. LXXX-LXXXIII. — ⁽²⁾ Les noms placés entre parenthèses sont ceux qu'on trouve employés dans le corps de la formule.

citée par le petit *An-dart*, et la    avec les lres ,  et  situées dans le *Champ des offrandes* du chapitre ex⁽¹⁾. Je tiendrai toutefois pour fortuite, jusqu'à preuve du contraire, la similitude de nom en ce qui concerne la dernière localité, dont les variantes   et  sont loin d'être concluentes⁽²⁾. Quant à  , il est plus aisé d'émettre une hypothèse plausible relativement à son emplacement probable, s'il existe réellement, ce que j'admets volontiers, au lieu commun entre cette localité et , , comme la variante   fournie par la grande liste géographique du temple d'Edfou⁽³⁾ tend à l'établir. On sait en effet, depuis que H. Brugsch l'a démontré⁽⁴⁾, que ,  désigne la ville de Tanis. Il s'agirait donc ici de l'ancienne nécropole de cette ville. Une objection peut être présentée contre cette identification, et elle est beaucoup trop importante pour que je la passe sous silence. La ,  du chapitre ex du *Libre des morts* est située dans la           















PREMIÈRE AÏT.

Nous ne possédons aucun renseignement positif concernant la situation géographique de la première aït. Son nom même est vague. On l'appelait, dans quelques manuscrits, la ; dans d'autres, la ; la variante      ¹⁾, qui se répète, plus ou moins complète, dans divers manuscrits, permet de l'identifier presque sûrement avec le lieu nommé              du chapitre et. ²⁾. Le texte de Dendérah en fait un séjour d'Osiris :              ³⁾. Mais ce détail a peu d'intérêt, puisque, à Dendérah, presque toutes les  sont considérées comme autant de domaines d'Osiris, ce qui répond imparfaitement à la conception la plus ancienne, dont j'essaie de dégager l'origine et la forme probable.

DEUXIÈME AÏT.

La seconde aït était formée par une portion de la région marécageuse située au nord-est du Delta, connue dans l'antiquité sous le nom de *Champs d'Inlou* ⁽⁴⁾, que Lauth, le premier, a fort ingénieusement identifié avec Bauto ⁽⁵⁾. Le plan du domaine, ou plus exactement d'une de ses parties, est reproduit dans la vignette placée en tête du paragraphe. Il a la forme de la *khout*, , c'est-à-dire de la porte située au milieu des *Champs d'Inlou*,              ⁶⁾. La texte relatif à ce paradis abonde en détails topographiques, auxquels on peut joindre ceux que renferment les versets 14 et 15 du chapitre VII du *Lièvre des morts* et les textes des pyramides. Il serait aisé de dresser une carte précise du pays en utilisant les renseignements qui nous sont parvenus. Le mont Bakhou, point terminus de la vallée parcourue par le soleil pendant la nuit, l'un des quatre piliers du plafond céleste, en occupait le centre. Devant lui, masquant le couloir d'où Ra sortait au matin, se trouvait un vaste pylône encadré de deux sycomores de turquoises ⁽⁷⁾. Puis, au nord et au sud, un ruisseau et un lac, le *Ruisseau des aïes*

¹⁾ NAVILLE, *op. cit.*, t. II, p. 379, An.

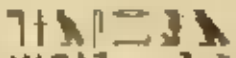
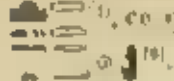

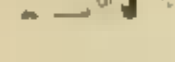
²⁾ Var.               ³⁾ (nos. 3073, inv. du Louvre).

⁴⁾ MARIETTE, *Dendérah*, t. IV, pl. LXXX.

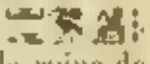
⁵⁾ NAVILLE, *op. cit.*, II, p. 386.

⁶⁾ Lauth, *Ant. Egyptien. Forcel.*, p. 23 et seq.

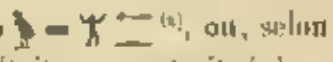
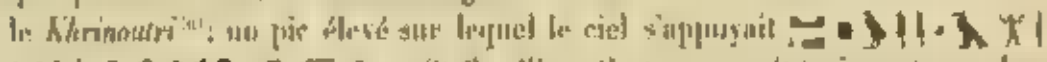
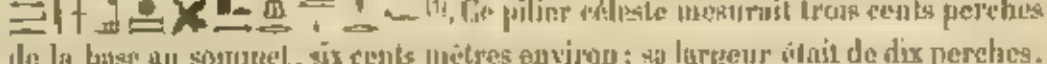
⁷⁾ Voir dans MARIETTE, *Dendérah*, suppl., pl. C, la double entrée des deux sycomores au *khout*.

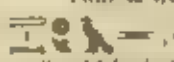
et le *Lac des mille oies*⁽¹⁾. Son dieu était Bâharnakhonti. 
⁽²⁾, ce qui a fait donner également à cette aait le nom de 
⁽³⁾.

TROISIÈME AAIT.


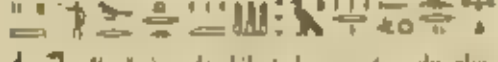
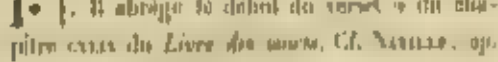
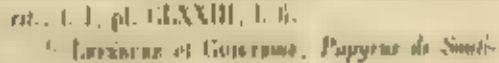
Ni la position, ni la nature de la troisième aait ne me sont connues. Le nom même n'en est pas donné. On la désignait par une appellation vague : . C'était sans doute une nécropole tombée dans l'oubli à la suite de la ruine de la ville dont elle dépendait, et que les copistes avaient inconsciemment conservée sur leurs listes. Sur les quatorze aaitou énumérées par le chapitre exix du *Livre des morts*, il n'en existe que deux (la troisième et la cinquième) qui soient désignées de cette manière indécise.

QUATRIÈME AAIT.


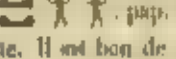
La quatrième aait est la *Montagne très élevée*, ⁽¹⁾, ou, selon quelques variantes, la *Double montagne très élevée*⁽²⁾. C'était un mont situé dans le Khérinoutri⁽³⁾, un pic élevé sur lequel le ciel s'appuyait 
⁽⁴⁾. Ce pilier céleste mesurait trois cents perches de la base au sommet, six cents mètres environ ; sa largeur était de dix perches, soit vingt mètres en moyenne⁽⁵⁾. La dernière dimension est probablement fautive ;

⁽¹⁾ Pour la traduction « lac des mille oies » de , cf. MASPERO, *Études de mythologie et d'archéologie égyptiennes*, t. I, p. 333, note b.


⁽²⁾ Ms. 3073 du Louvre.

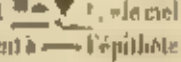
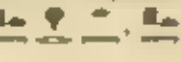

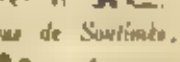
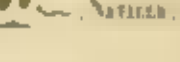
⁽³⁾ La route de Boudérah est très encaissée. 


. Il abrège le début du verset « du chapitre exix du *Livre des morts* ». Cf. NAVILLE, *op. cit.*, t. I, pl. CLXXIII, l. 6.

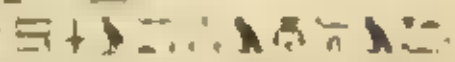
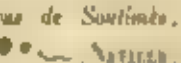
⁽⁴⁾ LACROIX et GUIGNON, *Papyrus de Soultméa*, pl. XVIII.


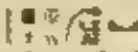
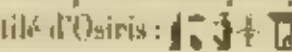
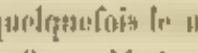

⁽⁵⁾ . NAVILLE, *op. cit.*, t. I, pl. CLXXIII. . pap. n° 3073 inv. du Louvre, vignette. Il est bon de noter que cette

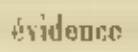
variante se rencontre de préférence dans les légendes qui accompagnent les figures, le texte donne plus souvent l'autre forme.

⁽⁶⁾ NAVILLE, *op. cit.*, t. II, p. 391. Pd, l'expression Khérinoutri est remplacée par , ce qui revient au même.

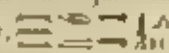
⁽⁷⁾ *Ibid.* : cinq textes donnent , « le ciel repose sur lui » ; les autres ajoutent à  l'épithète de *supérieur* ou *d'inférieur* : , , var. .

⁽⁸⁾ . LACROIX et GUIGNON, *Papyrus de Soultméa*, pl. XVIII ; var. . NAVILLE, *op. cit.*, t. II, p. 391, An.

¹⁰. « Osiris-Sokar, dieu grand dans le cercueil; roi des dieux; prince de Bigéh; momie auguste dans Douga; affligé divine dans Philæ ». Cette fois, le groupement des noms de localités se présente de telle manière qu'il ne laisse subsister aucun doute. D'autre part nous apprenons par un curieux bas-relief de Philæ représentant l'île de Bigéh, que celle-ci renfermait une « haute montagne » où le Nil dissimulait sa source¹¹. Le sculpteur l'a figurée sous la forme d'un amoncellement de roches qui reproduit assez fidèlement l'aspect chaotique des flots et des récifs granitiques de la cataracte. L'inscription qui accompagne ce tableau est ainsi conçue : ¹². C'est précisément en cet endroit qu'Isis et Nephthys, suivant la légende locale, avaient déposé le corps mutilé d'Osiris : ¹³. Il reçoit aussi quelquefois le nom de ¹⁴ « la montagne mystérieuse d'Ommofir malchrôn » ou, plus exactement, la « montagne-tombeau », le mot  s'appliquant toujours soit au tombeau d'Osiris, soit au coffre dans lequel ses membres étaient conservés. Il était également donné, dans les temples, à la chapelle réservée aux offices funéraires d'Osiris, que l'on considérait, dans ce cas, comme étant la tombe même du dieu, à Edfou par exemple¹⁵.

L'ensemble des renseignements fournis par les divers documents que je viens de signaler établit avec évidence l'identification de  avec l'île de Bigéh, dont elle faisait partie. Il y a lieu de remarquer combien ils sont précieux en outre pour l'étude des diverses doctrines relatives à l'emplacement

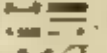
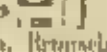
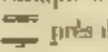
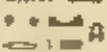
¹⁰ Bédouier, *op. cit.*, t. I, p. 107.

¹¹ Les textes d'époque ptolémaïque disent formellement que « les eaux qui sortent des *Qorti* viennent de Bigéh »,  Bédouier, *Le temple de Philæ*, t. I, p. 47.

¹² CHAMPOLLION, *Monuments*, pl. XCIII.

¹³ Texte inédit de Philæ gravé sur la face latérale d'une architrave de l'intérieur du pronaos. Je l'ai copié sur un calage rapporté par M. Bédouier.

¹⁴ Broussin, *Revue archéologique* (Paris) t. I, p. 203 et 204. Broussin, dans son *Dictionnaire géographique*, p. 203 et 204, relie la « Montagne mystérieuse d'Osiris » dans les

montagnes et le désert qui environnent la Chady Natron, *ou* *ou* *ou* (un des temples) *ou* (Ptolémaïque). Il y avait, en Égypte et en Nubie, plusieurs  de même qu'on y rencontrait plusieurs  Il y en avait une par exemple à Edfou. Broussin place une autre  près de Philæ, d'où le titre d'Isis  (op. cit., p. 203), qui est certainement Bigéh.


¹⁵ Broussin, *Revue archéologique* (Paris), t. I, p. 203 et 204. C'est dans cette chapelle que se trouvent gravés d'importants extraits du « Livre de la vallée d'Osiris », dont des fragments sont également conservés à Philæ et à Dendirah.

du tombeau d'Osiris et au rôle nilotique de ce dieu. Les auteurs classiques les complètent ou les confirment avec une précision concluante. Strabon enregistre l'existence de plusieurs traditions qui avaient cours lorsqu'il visita l'Égypte et la rivalité qu'elles avaient créée entre les habitants de Saïs qui revendiquaient la possession du tombeau du dieu, situé dans un lieu nommé « l'asile d'Osiris ⁽¹⁾ », et ceux de Philæ qui racontaient « qu'Isis avait déposé dans le sein de la terre, en plusieurs endroits de l'Égypte, des coffres en aussi grand nombre qui étaient censés contenir le corps d'Osiris, qu'entre tous ces coffres personne n'aurait pu distinguer le vrai cercueil, et qu'en agissant ainsi Isis avait voulu dérouter la vengeance de Typhon et empêcher qu'il n'arrachât le corps de son tombeau ⁽²⁾ ». Diodore de Sicile est plus affirmatif. À propos de la mort d'Isis et du tombeau de la déesse qu'on montrait à Memphis, dans le téménos d'Héphaïstos, il rapporte que certains prétendent que son corps ne reçut pas la sépulture dans cette ville, mais qu'il fut déposé avec celui d'Osiris « près des frontières de l'Éthiopie et de l'Égypte, dans une île du Nil, située près des Philes et qui pour cela s'appelle le Champ sacré ⁽³⁾ ». Ils montrent à l'appui de leur opinion les monuments qui se trouvent dans cette île : le tombeau d'Osiris, respecté des prêtres de toute l'Égypte, et les trois cent soixante arces qui l'environnent. Les prêtres du lieu remplissent chaque jour ces urnes de lait, et invoquent en se lamentant les noms de ces divinités. C'est pour cela que l'abord de cet île est défendu à tout le monde excepté aux prêtres ⁽⁴⁾. Il cite plus loin le serment qui se faisait en attestant le « tombeau d'Osiris aux rochers de Philes ». Plutarque constate, comme Strabon, l'existence de nombreux tombeaux d'Osiris. Avec Diodore, il place l'un d'eux dans le voisinage de Philæ : « On dit aussi



⁽¹⁾ Je pense qu'Hérodote veut parler de ce lieu lorsqu'il raconte qu'on montre à Saïs la tombe de quelqu'un dont il ne lui est pas permis de donner le nom (II, 170). Il y a lieu de rapprocher ce qu'il dit de l'épithète *Hepi-rea-es* que l'on donnait souvent à certains dieux et particulièrement à Osiris. Cette réserve se manifeste à plusieurs reprises dans son livre (II, 61 et 171), principalement à l'égard des cérémonies du culte nécrâque. Décrivant la fête de Osiris célébrée en l'honneur d'Isis, pendant laquelle les assistants se frappaient


la poitrine en signe de deuil, il déclare qu'il lui est interdit de faire connaître l'objet de ces lamentations, qui, nous le savons, était Osiris (II, 61).

⁽²⁾ Strabon, *Géographie*, XVII, 23, trad. Tardieu, t. III, p. 427-428.

⁽³⁾ Je crois que Diodore confond ici le nom de cette île avec celui de Philæ . *Ait ouabit* peut fort bien en effet être approximativement traduit de la sorte.

⁽⁴⁾ Dioscori, I, 22; trad. Hoefel, t. I, p. 13.


qu'il y a une petite île, auprès du Phylé, qui ordinairement est imbordable et inaccessible pour tout le monde : les oiseaux ne s'y abattent jamais; les poissons n'en approchent point. Seulement, il y a une époque fixée, où les prêtres traversent l'eau pour s'y rendre. Ils y font des expiations : ils courent le tombeau, lequel est ombragé par un plan d'arbustes (*μείδια*)⁽¹⁾, dont la hauteur excède celle de tous les oliviers⁽²⁾. Sénèque, confirmant ce que Plutarque raconte sur cette île, dit qu'à peu de distance de Philé est un rocher qui divise le fleuve en deux et que les Grecs nomment ἄστρον, où personne, à l'exception des prêtres, n'a le droit de monter : c'est là que la crue commence à devenir sensible⁽³⁾. A une distance considérable, s'élèvent deux écueils que les gens du pays appellent les *Veines du Nil*; ils laissent couler des eaux abondantes, mais cependant insuffisantes pour couvrir l'Égypte. C'est dans ces louches, lors du sacrifice annuel, que les prêtres jettent le tribut et les gouverneurs des dons en or⁽⁴⁾. Les deux rochers des *Veines du Nil* sont un ancien souvenir des deux rochers Κρῶσι et Μῶσι signalés par le prêtre du temple de Sais à Hérodote comme étant les sources du fleuve et que les Égyptiens désignaient sous les noms de , *Qorti*, et de , *Moniti*⁽⁵⁾. Ils sont portés ici plus au nord, probablement au seuil de grès de Sîsîléh⁽⁶⁾.










⁽¹⁾ Cf. plus haut, p. 145-146, ce qui est dit des tombes plantées d'arbres et particulièrement de l'ourit où repose Ouris, d'après le sarcophage du musée de Marseille. On les appelle du temple de Tahoua, à Karnak, publié par PASCAL LACROIX, *Monuments égyptiens*, pl. XXXIII (cf. DUBOIS, *Œuvres diverses*, t. I, p. 125, dans la *Bibliothèque égyptologique*), montre aussi le cerneuil d'Ouris d'où émerge un ourit mot, ; voir également dans MAXIMILIE, *Dendérah*, t. IV, pl. LXVI, un autre exemple de cette représentation.

⁽²⁾ PARRONCE, *De Iside et Osiride*, art. trait. V. Bétolaut, t. II, p. 243.





⁽³⁾ Ne doit-on pas chercher ici une trace de la légende qui plaçait la source du Nil du sud dans l'île de Rîpêh?









⁽⁴⁾ SÉNÈQUE, *Quest. nat.*, IV, c.

⁽⁵⁾ Une variante très fréquente donne à .

place du , qui est du féminin, un mot , *doni*, qui est du masculin. Il se pourrait qu'il y eût là une reminiscence de la forme  assez fréquente de . Les « deux montagnes », , sont parfois comparées aux mamelles de la déesse Nout, qui renferment l'eau des libations :    . BOUTANGES-CHAMPAIRE, *Le temple d'Edfou*, t. I, p. 489, Ro. 4 d. III, c.

⁽⁶⁾ STERN, commentant le passage du Sénèque, identifie les deux rochers avec les îles de Khouso et de Séhol (*Die Süde aus Philé in Berlin*, dans la *Zeits.*, 1885, p. 56); je pense qu'il a tort, car la note latine qu'il cite dit : « post magnam deinde spatium duo eminent scopolis », ce qui serait incorrect s'il s'agissait des îles de Khouso et de Séhol, qui se trouvent à peu de distance de Bijeh.

ou rang d'île sainte avant Philæ⁽¹⁾. Elle renferme en effet des vestiges antiques nombreux. Aménôthès II y avait dédié un temple à Khnoumon et à Hathor, qui fut reconstruit plus tard par Ptolémée Philométor. Les monuments de Nohio et les graffiti gravés sur les rochers de la cataracte et sur ceux qui bordent la route qui mène d'Assouan à Philæ montrent à chaque instant les dieux de Senout et de Douqf : Osiris, Horus, désigné par l'épithète de ⁽²⁾, Isis ⁽³⁾, Nephthys, Hathor, RA, Shon, Tefnout, Khnoumon-RA, Sout, Anouqit, Thot, Sokhit, etc.; leur nombre même atteste l'importance du centre religieux. Philæ ne fit qu'hériter l'éclat dont avait brillé sa devancière. Il me paraît certain maintenant que l'Abaton était situé dans l'île de Bigéh et qu'il était connu des Égyptiens sous le nom de ⁽⁴⁾, qui fut probablement appliqué en même temps à l'île entière avec celui de .

Ceci étant établi, est-il possible d'admettre qu'il existait un lien quelconque entre la ⁽⁵⁾ du *Lierre des morts* et la ⁽⁶⁾ dont je viens de tenter l'identification? Un certain nombre d'indices prêtent à l'affirmative. ⁽⁷⁾ ⁽⁸⁾ était le support du plafond céleste situé à la pointe sud du monde, l'*Oupit-to*⁽⁹⁾. La variante ⁽¹⁰⁾ ⁽¹¹⁾, sous laquelle ce nom se présente souvent, fait songer aux ⁽¹²⁾ mises en rapport avec les sources du Nil. Ce sont là des remarques qui s'appliquent également à ⁽¹³⁾ Bigéh. L'île de Bigéh occupe un emplacement identique, car elle semble avoir été, aux époques les plus anciennes, une dépendance des terres fabuleuses où résidaient les dieux. Elle renferme une « haute montagne », qui lui a donné son nom. On supposait que le corps d'Osiris y reposait et donnait naissance aux eaux nilotiques⁽¹⁴⁾.

Preises isolément, ces constatations risqueraient de paraître fragiles et discutables. Elles s'affirment et acquièrent un caractère de précision plus grand si on les appuie par quelques-uns des documents que j'examinerai en étudiant les

le pîser dans l'île de Sôhel ou Soudah, 1220, cf. *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. II, p. 6 et seq. (le nom de cette île est orthographié *Se* dans le *Catalogue des monuments et inscriptions de l'Égypte antique*, t. I, p. 75; c'est ainsi du reste que les gens du pays la prononcent actuellement).




⁽¹⁾ CHAMPOLLION, *Notice*, t. I, p. 159.

⁽²⁾ A Philæ et à Kalabshah; cf. CHAMPOLLION,


op. cit., t. I, p. 144 quinze, et 189.

⁽³⁾ Cette Isis est certainement celle que les inscriptions grecques appellent *Isis Aëraon*, cf. LEROUX, op. cit., t. I, p. 338.

⁽⁴⁾ Pour l'*Oupit-to*, voir plus haut, p. 143.



⁽⁵⁾ Le texte du III^e siècle d'Aménôthès II gravé sur les rochers de *Se* rive orientale du fleuve, en face de Bigéh, dit expressément que ce document est placé   .

aaïou qui sont rattachées aux sources supposées du Nil septentrional, placées vers la pointe du Delta par les Égyptiens.

La localité mentionnée au *Libre des morts* et la  précitée montrent, il est vrai, une Bigéb profondément différente de celle que nous connaissons; et l'on pourra trouver singulier pour le moins, si l'identification que je propose est exacte, que les Égyptiens aient cru que le monde se terminait en cet endroit. L'objection disparaît devant ce fait que les textes admettent, ce qui n'est pas moins surprenant, que le Nil commençait son cours à Senem. Il ne faut pas perdre de vue non plus que nous avons affaire, dans le cas qui nous occupe, à une tradition dont l'origine remonte évidemment aux premiers âges de la civilisation, et qui s'était développée pendant les années qui ont précédé l'exploration des parties les plus reculées de la vallée. Cette fiction nous dépeint le pays sous un jour spécial, déformé par l'influence des superstitions et faussé par la recherche du merveilleux qui distingue toujours les descriptions de choses non vues, au sujet desquelles l'imagination ne manque jamais de se donner libre carrière. Elle est semblable, en somme, à tant d'autres qui nous ont été conservées par les écrits religieux et se sont attardées dans le domaine populaire. Le fait suivant en fournira un exemple caractéristique : à l'époque ptolémaïque, les inscriptions des temples que le hasard a sauvées donnaient encore comme une chose naturelle que le Nil était double et traçait avec des détails circonstanciés la topographie de ses deux sources. Utilisant ces données qui relèvent des idées d'un autre âge et se sont maintenues à travers les siècles dans un milieu conservateur par nécessité et dédaigneux à répudier des inventions dont l'in vraisemblance ne laissait cependant de doute à personne, il est possible de reconstituer une géographie très spéciale qui a pour elle, dans sa naïveté grossière, l'avantage de montrer, sous aucun apprêt, l'idée que les Égyptiens primitifs s'étaient faite sur le pays qu'ils occupaient.

On a souvent reproché au prêtre qui renseigna Hérodote sur les sources du Nil les inexactitudes saillantes que l'historien grec a consignées dans ses écrits. On aurait tort, je crois, de montrer trop de rigueur à son égard. Ce qu'il a dit au voyageur qui l'interrogeait n'a pas d'autre fonds que ces légendes acceptées par la masse crédule et affirmées par les prêtres. Tout lui donne raison si l'on se borne à ne consulter que les écrits auxquels il a pu puiser, livres religieux pour la plupart, ceux-là mêmes dont nous nous servons encore pour le même usage.

et qui constituaient la base des bibliothèques des temples. Nous voyons par son récit en que pensait, quatre siècles avant notre ère, un homme de condition et de culture moyennes sur des phénomènes naturels dont les manifestations étaient attribuées à l'action des forces secrètes de la divinité, et des régions qu'on s'était plu, de tout temps, à entourer de mystère. Sans chercher bien loin, ne trouverait-on pas, dans les annales de la géographie du *xv^e* et du *xvi^e* siècle, en ce qui concerne le régime hydrographique du Nil, des dires analogues ?

La conception d'un horizon qui arrêtait le monde à l'île de Biphé est donc explicable. Pour la bien comprendre, il est nécessaire de se représenter ce qu'était l'Égypte lorsque les éléments de ces légendes prirent forme, et l'impression que son aspect put produire sur ceux qui l'habitaient. La vallée du Nil, surtout à ses deux extrémités, ne ressemblait aucunement à ce qu'elle est aujourd'hui. Elle a subi, pendant la période historique, des changements considérables qui font soupçonner les transformations auxquelles elle a été soumise durant les siècles antérieurs. Au sud, elle fut sans doute longtemps impraticable et demeura inexplorée. Les Égyptiens de l'époque classique ont fixé eux-mêmes les limites du monde connu, qui s'étendait d'abord d'Éléphantine aux plaines marécageuses du Delta. , et, plus tard, du pays de Ouana jusqu'à la contrée occupée par les Grecs. — . À partir du Gêbel Silsiléh, le lit du fleuve, encombré de récifs, coupé par un seuil qui paraît n'avoir disparu qu'au moment de l'invasion des Pasteurs⁽¹⁾, était de navigation malaisée. La contrée qui s'étendait en amont de cette barrière, première marche de la série de cataractes qui s'échelonnent jusqu'au-dessus du Méroé, fit partie des « terres divines », que des voyageurs aventureux apprirent à parcourir dès la *V^e* dynastie, et sur lesquelles ils faisaient, à leur retour, des rapports hyperboliques⁽²⁾. Sous les premiers rois, l'Égypte proprement dite ne dépassait pas El Koub. Il est permis de croire que l'action conquérante de ces souverains, dont la puissance était cependant appréciable, fut entravée par les obstacles naturels qui défendaient l'accès de la région située au-delà, ou bien qu'ils furent rebutés par le petit nombre d'avantages matériels qu'ils pensaient

⁽¹⁾ Wiedemann, *Ägyptische Geschichte*, p. 456.

⁽²⁾ Le tombeau de Hirkhouf, découvert et publié par M. Schiaparelli (*Fam. tomba egiziana*

inedita della VI^a dinastia, dans les *Mémoires de l'Accademia dei Lincei*, 1891), nous a communiqué un des ces récits de voyage.

retirer de sa possession. Il était donc logique que l'on plaçât dans ces lieux si différents du reste de l'Égypte le séjour du dieu caché qui donnait naissance au fleuve.

Des modifications notables intervinrent par la suite dans les opinions successives qui se retrouvent dans les textes; mais elles se juxtaposèrent sans se détruire ni se confondre, et la fable se conserva dans sa donnée initiale, augmentée seulement de détails inédits. Tour à tour, on fit venir l'eau des *Qorti*, les « Veines du Nil » de Sénèque, qui doivent être cherchées entre la cataracte de Silsiléh et celle d'Assouan; de Rigéla; de la région de Konsit, qui comprend le pays situé au sud de Syène; enfin de Ououm, dans la Nuhie. Les écrivains orientaux du moyen âge, imbus des mêmes idées, n'apportent pas grand changement à cette manière de voir; et s'ils reculent encore l'emplacement de la région mystérieuse, ils lui conservent son caractère; la « Montagne-haute » subsiste toujours. Elle devient la montagne d'Ouir, et derrière celle-ci comme derrière Doupa commence l'inconnu. El Aoulid s'étant mis à la recherche des sources du Nil atteignait ce mont, qu'il gravit jusqu'au faite. ■ aperçut de l'autre côté « une mer noire comme de la poix et puante, et le Nil qui coulait vers la montagne en étroits ruisseaux ». Makrizi ajoute que quelques auteurs « assurent qu'on ne voit là-bas ni soleil ni lune, mais seulement une lueur rougeâtre pareille à celle du soleil couchant ⁽¹⁾ ».

(Sera continué.)

É. CHASBINAT.

⁽¹⁾ D. BOUQUART, *Makrizi*, p. 148.

LA DÉESSE TRIPHIS

PAR

M. HENRI GAUTHIER.

I.

Le voyageur anglais Richard Pococke, qui a visité les ruines d'Akhmim-Panopolis vers le milieu du XVIII^e siècle, nous a laissé dans sa relation la copie d'une petite inscription grecque intéressante. Il en a lu les restes très fragmentés sur une pierre qui devait, nous dit-il, avoir appartenu à un temple consacré au dieu Pan.

Or, à la ligne *b* de ce texte, on lit dans la copie, fort mauvaise du reste, de Pococke, après une courte lacune, les mots suivants :ICTPIΞΞΔOCICAI-
ΠΑΝOCΘΕΩΝ⁽¹⁾, qui, ainsi présentés, restent intraduisibles.

Un demi-siècle après Pococke, la commission de savants qui accompagnait Bonaparte en Égypte transcrivit à nouveau ce texte, et en publia une copie presque aussi défectueuse que celle du voyageur anglais, mais où du moins deux mots parmi ceux qui nous occupent avaient été reconnus et restitués sous leur forme correcte : KAI avant ΠΑΝOC, et ΘΕΩΝ à la fin de la ligne⁽²⁾.

Il s'agissait donc, dans cette partie du texte, de divinités. Or, comme le mot ΠΑΝOC qui précédait Θεῶν désignait une figure bien connue du panthéon grec, le dieu Pan, il semblait tout indiqué d'en induire que le mot incertain ΤΡΙΞΞΔOC relié à lui par *et* était aussi celui d'une divinité, associée à Pan et présentée ici en relation intime avec lui.

Des copies postérieures, faites avec plus de soin, par Hamilton d'abord⁽³⁾, puis

⁽¹⁾ R. Pococke, *A Description of the East and some other countries* (London, 1743-1745, 2 tomes en 3 vol. in-folio, avec planches), p. 277.

⁽²⁾ *Description de l'Égypte, Antiquités*, vol. V, pl. LVI, n° 13.

⁽³⁾ W. R. Hamilton, *Remarks on several parts of Turkey, Part. I. Egyptiaca, or some account of the ancient and modern state of Egypt, as observed in the years 1801 and 1802* (London, 1809, 1 vol. in-8°), p. 263.

Nestor L'Hôte ensuite⁽¹⁾, permirent à Letronne de donner en 1840 la véritable lecture du mot resté dontoux, Τρίφιδος, et d'annoncer la découverte d'une déesse Triphis, adorée avec Pan dans les sanctuaires d'Akhmin, l'ancienne Panopolis, et qui était restée jusqu'alors inconnue⁽²⁾. En réalité, il y avait déjà quelques années que sir Wilkinson avait, en 1831, fixé le premier la lecture Ⲫ, Ⲫ, du signe ⲪⲪ et reconnu Triphis⁽³⁾. Mais Letronne, ignorant sans doute ce détail, eut lui-même et transmit au monde savant l'illusion qu'il était le découvreur de la déesse Triphis.

D'ailleurs, Letronne ne borna pas ■ ses restitutions. Des signes ⲠC précédant le mot Τρίφιδος, il lit HC, ης, et rétablit le mot complet en προστάτης. Enfin une comparaison avec d'autres textes analogues et contemporains, qui portaient après Σεὼν l'épithète μεγίστην, lui permit de compléter le début de la ligne 5, dont il ne restait que des traces de lettres. On n'eut plus seulement ainsi à admettre une nouvelle déesse au panthéon grec d'Égypte, mais il fallut aussi reconnaître l'existence d'un nouveau fonctionnaire dans l'ordre sacerdotal, le προστάτης Τρίφιδος καὶ ἡμεῖς Σεὼν [μεγίστην].

D'autre part, ■ date de notre inscription fut reconnue et fixée au 19 Pâchons, au 12 de l'empereur Trajan⁽⁴⁾. A cette date, nous dit le texte, fut achevée (συντετέλεσθη) la construction d'une certaine partie (dont le nom est malheureusement détruit) du temple de Pan à Panopolis⁽⁵⁾.

Enfin, l'interprétation donnée par Letronne de cette partie de l'inscription fut admise sans réserves par Lepsius⁽⁶⁾.

De tout cela il ressort que, sous le règne de Trajan, était adorée à Panopolis sous le nom de Triphis, une déesse parèdre de Pan, dont le culte était même

⁽¹⁾ Nestor L'Hôte, *Lettres écrites d'Égypte* en 1838 et 1839, 2^e lettre, p. 154.

⁽²⁾ R. Letronne, *Recueil des inscriptions grecques et latines d'Égypte*, t. I, p. 110 : La déesse Triphis de l'inscription de Panopolis.

⁽³⁾ H. G. Wilkinson, *Topography of Thebes*, London, 1835, p. 395.

⁽⁴⁾ Boeckh, qui a repais le texte de cette inscription dans son *Corpus inscriptionum grecarum*, n° 4715, 15 16 au lieu de 15', le 15 au lieu du 19, et donne comme date correspondante de

calendrier julien le 10 mai 109 après J.-C. (C. I. G., t. III, p. 358).

⁽⁵⁾ C. I. G., n° 4714 (lignes 6-7); Champollion, dans ses *Lettres écrites d'Égypte*, p. 88, pense que le temple sur les débris duquel a été trouvée cette inscription est de l'époque de Ptolémée IV Philopator (205-201 av. J.-C.). La construction faite par Trajan ne serait qu'une addition à ce temple primitif.

⁽⁶⁾ Lepsius, *Denkmäler*, Abt. VI, Blatt 75, n° 24.

si intimement lié à celui de ce dernier, qu'un seul et même prêtre se trouvait préposé au service des deux divinités. Cette déesse devait occuper, dans la hiérarchie divine, un rang assez élevé, si l'on en juge par l'épithète de *Σοὶ μέγιστος* dont elle et Pan sont qualifiés.

II.

La découverte de cette nouvelle déesse excita naturellement l'attention et la sagacité des savants. Letronne se mit à faire des recherches sur Triphis, et après avoir constaté que son nom ne s'était encore rencontré sur aucun monument, il déclara « cependant en apercevoir la trace dans une inscription funéraire trouvée à Abydos, et qui fait partie de la collection actuelle de M. d'Anastasy à Alexandrie ⁽¹⁾ ». On lit en effet dans ce texte : ἐν τῷ πρὸς τῶν ἀρεῶν Ὀμπριεῶν ⁽²⁾. Or « le mot *Ὀμπριεῶν* se rapproche assez, dit Letronne, de *Τριφίσιον*, qui désignerait très bien un temple ou une chapelle de la déesse Triphis, pour qu'on n'hésite pas à croire qu'il se rapporte en effet à la même divinité... Ainsi, on a tout lieu de croire qu'à Panopolis ou dans le voisinage, il y avait quelque temple de cette déesse, qui partageait avec Pan les honneurs du culte local ⁽³⁾ ».

Or, il existait précisément à l'époque gréco-romaine une ville du nom d'Atripe. Atripe ou Atripe (en copte sahidique ⲁⲧⲣⲓⲡⲉ ⁽⁴⁾, ⲁⲧⲣⲓⲡⲉ ⁽⁵⁾; en copte bolhairique ⲁⲓⲣⲓⲡⲉ ⁽⁶⁾), située sur la rive gauche du Nil, en face de Panopolis à quatre kilo-

⁽¹⁾ LETRONNE, *Recueil des inscriptions grecques et latines d'Égypte*, t. I, p. 119.

⁽²⁾ Voir le texte complet de cette pierre tombale d'Abydos (n° 2134 du Musée de Berlin) dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Alterthumskunde*, t. XXXII (1894), p. 47, n° 36. L'expression ἐν ἀρεῶν τοῦ Ὀμπριεῶν (lignes 8-9) suivie de τοῦ ἀρεῶν τοῦ θιέουθ (lignes 9-10), la 10^e Thoth, semble indiquer qu'il y avait dans la région au mois consacré Ὀμπριεῶν, ainsi désigné en l'honneur de la déesse Triphis. L'inscription est datée de l'an 38 d'Auguste (c'est-à-dire en 8 ap. J.-C.) (Krieger).

⁽³⁾ LETRONNE, *op. cit.*, p. 112-113. On ne voit pas sur quoi Letronne s'appuie pour affirmer que cette inscription provient d'Abydos. Krieger, qui a publié le même texte dans la *Zeitschrift*, t. XXXII, 1894, p. 47, n° 36, pense qu'elle provient du nome Panopolite : « Le *Ὀμπριεῶν*, dit-il, est un sanctuaire de la déesse Tripe qui est adjoint à celui du dieu Min à Panopolis ».

⁽⁴⁾ MARIETTE, *Égypte, cod. reliquis*, 476, et le *Manuscrit Biblique National* à Paris, n° 43, f. 69.

⁽⁵⁾ ZWISSE, *Cod. Cod. Copt.*, 536, 43/44.

⁽⁶⁾ ZORCA, *Cod. Cod. Copt.*, 99, 41.

mètres environ au sud de la moderne Sohag, et appelée par les Grecs *Crocodilopolis*. Elle faisait partie du nome dont Panopolis était le chef-lieu, et aurait tiré tout naturellement son nom Athribis, du culte de la déesse Tribis, Triphis ou Triphis⁽¹⁾. A l'époque chrétienne, cette ville eut son heure de célébrité, car ce fut sur la montagne d'Athribis que le fameux Shenoudi installa son monastère⁽²⁾.

Donc l'hypothèse que le *épimétre* de l'inscription funéraire de l'an 38 d'Auguste devait être cherché dans le voisinage de Crocodilopolis, sur la rive gauche du Nil, était vraisemblable.

Elle fut vérifiée par une découverte de Wilkinson, qui reconnut en effet, à l'ouest de la ville actuelle de Sohag et au sud-ouest d'Akhmim, parmi un monceau de ruines confuses, les restes d'un temple de dimensions assez considérables, s'il faut en croire les chiffres qu'il nous donne : 200 pieds en longueur et 175 en largeur, soit 61 mètres sur 53. Si l'on en juge par les proportions de son temple, dit Wilkinson, cette déesse eut droit aux plus grands honneurs. Elle semble être une des nombreuses déesses représentées comme léontocéphales; mais il eut pu déterminer ni ses attributs, ni ses fonctions⁽³⁾. Mais ce qui est plus intéressant, c'est l'inscription grecque que Wilkinson a copiée sur une des architraves tombées du pronaos du temple d'Athribis, et que Letronne a restituée⁽⁴⁾. Le nom de l'empereur Tibère, qui est effacé dans le grec, peut être restitué avec certitude à l'aide des cartouches hiéroglyphiques que Wilkinson dit avoir lus sur l'autre face de l'architrave : le texte est daté de l'an 9 de cet empereur. La déesse est ici qualifiée de l'épithète *Σεά μυσίση*, ce qui confirme la supposition faite par Letronne, d'après le *Σεά μυσίση* du texte de Panopolis, que Triphis était une des figures les plus considérables du culte local à cette époque. Enfin le fonctionnaire qui semble avoir présidé à la construction ou à la réfection du pronaos de la déesse porte aussi le titre de *πρωτόκλεις ἑριφίδος*, ce qui paraît bien justifier la restitution de Letronne

⁽¹⁾ Champollion, dans son ouvrage *L'Égypte sous les Ptolémées*, t. I, p. 149, nous dit qu'« la fontaine de Crocodilopolis près de Panopolis, la chaine libyque prout le nom de ces deux îles pour « la montagne d'Athribis » à cause de la ville de ce nom ».


⁽²⁾ Quenstedt, *Mémoires géographiques sur*

L'Égypte, t. I, p. 201-202.

⁽³⁾ Sir G. Wilkinson, *The Manners and Customs of the ancient Egyptians*, t. IV, p. 265; édité, Birch, t. III, p. 27-28.

⁽⁴⁾ Letronne, *op. cit.*, t. I, p. 204-241 : *Didicées du pronaos de Triphis à Athribis, en l'an 9 de Tibère*; cf. aussi BOCCAN, *C. I. G.*, n° 4711.

pour l'inscription de Panopolis; le nom de ce personnage est d'ailleurs détruit.

L'épithète *Seû psylosm* accordée à Triphis par les deux inscriptions de Panopolis et de Crocodilopolis a conduit Letronne à s'exagérer l'importance de cette déesse. Il nous dit en effet que Triphis était « la divinité locale d'Athripé (Crocodilopolis) et d'Athribis du Delta⁽¹⁾ ». Le fait est prouvé, assure-t-il, par une inscription dédicatoire gravée sur une architrave, qui a fait partie d'un temple élevé à Athribis du Delta en l'honneur de Triphis sous le règne de Ptolémée XIII Aulète (80-59 av. J.-C.). Cette dédicace, adressée *Θπέφωι, Σεû psylosm*, a été trouvée, dit Letronne, et citée par Wilkinson⁽²⁾. Letronne en conclut ceci : « Quoique les auteurs anciens n'en aient jamais parlé, cette déesse *très grande* devait tenir une place importante dans le panthéon égyptien, puisqu'elle était la divinité principale de deux villes, dans deux parties de l'Égypte fort éloignées l'une de l'autre, et qu'elle était en outre adorée à Chemmis ou Panopolis et à Abydos ». Mais tout cela est faux. Sans doute, il existait réellement dans le Delta, et dès l'antiquité pharaonique, une ville nommée Athribis, car nous savons que le X^e nome de la Basse-Égypte portait le nom de « nome Athribite⁽³⁾ » ; mais ce nom d'*Αθρίσις* n'avait rien à voir avec le culte de Triphis, car en hiéroglyphes, cette ville était appelée , comme le fait remarquer justement Steindorff⁽⁴⁾. Quant à l'inscription dédicatoire de Ptolémée Aulète portant la mention de Triphis, et soi-disant découverte par Wilkinson à Athribis du Delta, il n'est pas certain qu'elle ait été vue par lui : il semble bien que Letronne la confonde avec l'autre inscription d'architrave découverte par le même Wilkinson à Athribis de la Haute-Égypte et dont nous avons parlé plus haut. En admettant même son existence dont il ne reste aujourd'hui aucune trace, elle prouverait simplement qu'à l'époque gréco-romaine le culte de Triphis avait été transporté de l'Athribis du sud dans l'Athribis du Delta; ce ne serait là que le résultat tardif d'une confusion entre les deux noms devenus semblables dans leur transcription grecque, mais originellement différents, des deux villes. Cela ne serait pas une raison suffisante pour nous de chercher dans l'Athribis du Delta les origines du culte égyptien de la déesse Triphis.

⁽¹⁾ *Journal des Savants*, 1861, p. 189, note.

⁽²⁾ *Manners and Customs*, t. IV, p. 255. Remarque l'orthographe curieuse *Θπέφωι* du nom

Bulland, t. III.

de la déesse.

⁽³⁾ Breussen, *Die Aegyptologie*, p. 250.

⁽⁴⁾ *A. Z.*, t. XXVIII, 1890, p. 53.

Il nous reste, pour être complet, à indiquer d'autres mentions de Triphis dans certains documents d'époque gréco-romaine :

1° La déesse est citée, avec l'orthographe *Ἐπίτις*, au papyrus Casati, h. 2, 3⁽⁴⁾,

2° Triphis est citée, s'il faut en croire M. Revillout, dans un petit texte démotique écrit sur une planchette bilingue, mais, là aussi, enclavée dans un nom propre : un personnage porte le nom de *Pentaterpit*, ce que M. Revillout interprète « le fils de la prêtresse héréditaire ou Triphis », admettant que *terpit* « la prêtresse héréditaire », est un surnom de Triphis employé par extension pour désigner la déesse elle-même⁽⁵⁾. Le nom *Ψεπτατρίσις* existe, en grec et en démotique, sur les étiquettes n° 29 et 38 de la collection Forrer à Strassbourg, et seulement en démotique sur les étiquettes n° 39 et 79 de la même collection. Il revient, au génitif *Ψεπτατρίσιος*, sur les étiquettes n° 42, 8, 9, 21, 30, 37, 126 et 130 de la même collection⁽⁶⁾. Enfin la variante *Ψεπτατρίτις* est donnée par l'étiquette n° 10 de la même collection⁽⁷⁾.

3° Un autre nom propre formé sur Tetraphis comme Pentaltriphis l'est sur Tatriphis, se trouve sous la forme *Ψεπτατρίσις*, sur les étiquettes gréco-démotiques n° 28 et 29 de la collection Forrer, et sous la forme génitive *Ψεπτατρίσιος* sur l'étiquette n° 35 de la même collection⁽⁸⁾.

4° La planchette funéraire n° 13318 du Musée de Berlin⁽⁹⁾ est au nom d'une femme nommée *Tatriphis* : nous avons là un nom théophore, formé avec le nom de la déesse Triphis. Ce nom reparait en démotique et en grec, sous les formes *Τατρίσις* et *Τατρίσιος* sur les étiquettes n° 126, 94 et 122 de la même collection Forrer, et sous la forme *Τατρίσιος*, sur les étiquettes n° 10 et 11 de la même collection⁽¹⁰⁾.

5° De même sur l'étiquette de momie n° 10561 du Musée de Berlin, pro-

⁽⁴⁾ Voir PASTOR, *Ägyptische Personennamen bei den Klassikern, in Papyrusrollen, auf Inschriften* (Berlin, 1866, p. 120 et 121).

⁽⁵⁾ *Revue égyptologique*, VII, p. 31 et 303, n° 19 (1907).

⁽⁶⁾ W. SEIDTLER, *Ägyptische und Griechische Eigennamen aus Mumienetiketten der römischen*


Kaiserzeit (Leipzig, 1901), p. 62^a-63^a.

⁽⁷⁾ SEIDTLER, *op. cit.*, p. 62^a.

⁽⁸⁾ SEIDTLER, *op. cit.*, p. 62^a.

⁽⁹⁾ *Verzeichnis der ägyptischen Altertümer zu Berlin*, éd. 1899, p. 358.

⁽¹⁰⁾ SEIDTLER, *op. cit.*, p. 61^a.

venant d'Akhmim, on lit le nom de Ταττρίφης⁽¹⁾ : c'est la transcription fidèle de l'égyptien  + Triphis « le présent de Triphis », c'est-à-dire « celle dont la naissance a été un présent de Triphis ». Les formations analogues abondent. Une autre étiquette de la même collection donne Ταττρυάπ, nom propre formé avec celui du dieu Anubis⁽²⁾. Une autre encore donne le nom Σαρττρεπισμνος⁽³⁾, qui se décompose en Σαρ « fils de » et σαρτρεπισμνος « celui qui fut un présent de Min ». Ce nom de Ταττρίφης existe encore, sous la forme génitive Ταττρίφιος, sur l'étiquette n° 101 de la collection Forrer, sous la forme Ταττρίπι sur l'étiquette n° 39 de cette collection, sous la forme abrégée ταρτρίπ sur une étiquette du Louvre copiée par M. Chardon et transmise à Spiegelberg. Les transcriptions démotiques du nom l'interprètent nettement en ta-'dja-t-rpi « celle qui est un don de Triphis⁽⁴⁾ ».

6° On trouve encore, quoique un peu déformé, le nom de Triphis sur l'étiquette n° 10628⁽⁵⁾ de Berlin, où on lit : [Ménio de | Ταττρίφου, suivi de la parenté du personnage en question. L'éditeur des étiquettes grecques de Berlin, M. Fritz Krebs, ayant vu dans la Ταττρίφης de l'étiquette précédente une femme, ce qui est prouvé par l'article τζ, regarde cette fois comme un homme le personnage portant le même nom. Il l'interprète sans doute comme un nom de la seconde déclinaison, Ταττρίφιος, génitif -ου, tandis que dans les autres cas, nous aurions affaire à une formation relevant de la troisième déclinaison : Ταττρίφης, génitif -ιδος, comme le nom même de la déesse. Il ne nous paraît pas que ce soit exact, car le mot serait alors masculin, et on aurait Ηεττρίφιος, comme on a Ηετρεπισμνος, Ηερίος, Ηετρωέξιος, Πετubast, etc. Le nom de Ηεττρίφιος existe du reste, comme génitif de Ηεττρίφης (ce qui prouve qu'il est de la troisième déclinaison, non de la seconde), sur l'étiquette n° 148 de la collection Forrer provenant de la région d'Akhmim, et sur l'étiquette n° 7 de l'ancienne collection du professeur Eisenbr à Heidelberg, copiée par M. Spiegelberg. Il se trouve aussi en démotique sur une étiquette appartenant à l'agent consulaire allemand à Louxor, Todros, copiée aussi par M. Spiegelberg⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*, XXVIII, 1890, p. 52, note 3, et XXXII, 1894, p. 42, n° 27.

⁽²⁾ *A. Z.*, XXXII, 1894, p. 48, n° 52.

⁽³⁾ *A. Z.*, XXXII, 1894, p. 36, n° 11.

⁽⁴⁾ Spiegelberg, *op. cit.*, p. 51°.

⁽⁵⁾ *A. Z.*, XXXII, 1894, p. 30, n° 1.

⁽⁶⁾ W. Spiegelberg, *op. cit.*, p. 30°.

dans le mot Triphis la simple transcription grecque de l'épithète «**Ⲭⲉⲩⲓ**», «la princesse héréditaire» comme il dit, «la noble» comme nous préférons traduire⁽¹⁾.

La même opinion avait été émise avant par l'auteur d'une ancienne édition du guide Baedeker, qui prétend que Triphis représentait dans la triade d'Akhmim-Panopolis une forme d'Isis Sekhet, portant le nom de *terpa* «la noble», dont les Grecs auraient tiré Triphis⁽²⁾.

Cette explication n'a en soi rien d'inaacceptable, mais elle est peut-être un peu trop simple; d'autre part on a peine à admettre que cette *Seh psylosin* des textes grecs ait, à l'époque égyptienne, porté comme nom une simple épithète laudative.

Or, Brugsch propose comme nom hiéroglyphique de Triphis la forme **Ⲭⲉⲩⲓ**, *Apri-Isis*⁽³⁾; cette déesse n'est du reste pour lui qu'une forme secondaire d'Isis, qu'il avoue lui être parfaitement inconnue par ailleurs. Il néglige d'ailleurs de nous faire connaître la source d'où il a tiré ce nom, et s'appuie uniquement pour son interprétation du nom de Triphis sur ce fait que les divinités du IX^e nome de la Haute-Égypte (c'est-à-dire le nome Panopolite) étaient les mêmes que celles du V^e nome (c'est-à-dire le nome Coptite) : c'est à savoir, Min ou Pan, Isis, et leur fils Horus ou Harpoerate.

Il est du reste permis de croire que cette identification de Triphis avec Isis n'était pas le fond de sa pensée, car dans son ouvrage sur la religion égyptienne, il nous soumet une hypothèse différente. Il a remarqué dans les textes religieux, en particulier au *Livre des morts*, une déesse nettement individualisée et représentée comme la mère des dieux : elle s'appelle *Hepi* ou *Hepi la vache* : **Ⲭⲉⲩⲓ** **Ⲭⲉⲩⲓ** **Ⲭⲉⲩⲓ**⁽⁴⁾.

C'est, dit-il, la même déesse que celle qui, dans d'autres textes, est appelée *Hepi*, l'héritière du trône. Les textes mythologiques lui donnent souvent le titre honorifique de «mère du dieu Min», forme locale d'Horus, et **Ⲭⲉⲩⲓ** représentent avec Isis et d'autres divinités du culte de Min, ce qui prouve bien qu'elle ne doit pas être confondue avec Isis. La vache qui lui était consacrée était de couleur sombre, car une inscription du Louvre⁽⁵⁾ la représente expressément comme

⁽¹⁾ *Revue égyptologique*, VII, 1896, p. 31.

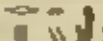
⁽²⁾ Brugsch, *Ägypten. Handbuch für Reisende*, Leipzig, 1891, 2^e partie, p. 35.




⁽³⁾ *Die Ägyptologie*, p. 444.



⁽⁴⁾ LAMBERT, *Totenbuch*, 169, 8.

⁽⁵⁾ Louvre, stèle G. 112.



-la vache noire de Min-. Cette déesse Repi est, conclut-il, la Triphis de l'inscription dédicatoire du Panopolis : son nom, précédé de l'article du féminin, et terminé par la désinence et des noms propres féminins grecs, nous fournit tous les éléments de la forme grecque *Τρίψις*⁽¹⁾.

Brugsch aurait pu ajouter, pour donner plus de poids à son hypothèse, que le *Livre des morts* renferme un passage où Osiris est représenté comme fils des deux déesses ⁽²⁾, c'est-à-dire sous doute d'Isis et de Nephthys; dans ce cas, Triphis devrait être identifiée à l'ancienne déesse Nephthys, puisque nous savons par ce qui précède qu'elle ne peut être Isis.

M. Pierrot, dans son *Vocabulaire hiéroglyphique*⁽³⁾, cite une déesse  qu'il dit être coiffée du signe  et représenter la déesse des moissons. M. Maspero semble aussi identifier Triphis avec une déesse Repit, puisqu'il assigne au nom copte *ⲁⲣⲓⲛⲉ* de la ville d'Athribis l'étymologie  -le domaine de Repit-⁽⁴⁾. M. Steindorff (J. Z., 1890, p. 52) explique aussi *ⲁⲣⲓⲛⲉ* comme signifiant : « l'empet der Göttin Tripe (Triphis) » (hât-Tripe), ce dont *Τρίψις* est la traduction correcte, ajoute-t-il.

Dans un article paru il y a seulement quelques années, M. Karl Piehl, étudiant à son tour cette question, s'est rangé complètement à l'opinion de Brugsch. Comme lui, il croit à l'existence d'une déesse Repit, qui serait à rapprocher, au point de vue étymologique, de l'épithète , mais qui, avant de devenir la déesse grecque Triphis associée au culte de Pan-Min, aurait commencé par être une forme apparentée à Hathor ou à Maât. La « maison de Repit » est en effet un nom fréquent du temple de Dendérah. Cette déesse serait une forme divine de l'aurore et du crépuscule⁽⁵⁾. — Cependant, ajoute M. Piehl, en étudiant l'histoire de la déesse Repit, on est conduit à lui trouver une autre étymologie que celle admise par Brugsch et par nous-même. Sous la XII^e dynastie le nom de cette déesse s'écrit parfois ⁽⁶⁾, ce qui tendrait à montrer que le sens originaire de son nom était « image ». Mais cette dernière explication ne va pas non plus sans difficultés, car une inscription de Dendérah, parlant

⁽¹⁾ Brugsch, *Religion und Mythologie der alten Ägypter*, p. 214.


⁽²⁾ Lefèvre, Totenbuch, t. IV, 14 :  .




⁽³⁾ Page 303.

⁽⁴⁾ G. Maspero, *À travers la civilisation égyptienne*, t. 28, dans le *Rec. de trav.*, t. XXV, p. 28.

⁽⁵⁾ Karl Piehl, *Proceedings of the Royal Society of Biblical Archaeology*, t. XX, 1898, p. 228-229.


⁽⁶⁾ Louvre, stèle G, 15.

naturellement d'Hathor, dit :  « Rept résidant à Dendéra, les temples sont solides contenant son image ». Il semble bien qu'ici le mot *Rept* signifie autre chose que le mot *nesheh* « image » ; sans quoi, nous serions en présence d'une tautologie n'offrant aucun sens.

Enfin, tout récemment M. Spiegelberg, est revenu sur la question de l'étymologie de Triphis à propos du nom propre *Hetepiôis* dont nous avons eu à dire un mot plus haut⁽¹⁾. Le nom de la déesse, dit-il, s'est conservé, outre les nombreux noms propres dont nous avons eu l'occasion de donner la liste, dans le nom de la ville d'Athribis, *ⲁⲩⲣⲓⲃⲓ* = *ht-Tipz*. L'étymologie du nom est à chercher dans l'orthographe démotique *ꜥꜣ*, qui est identique au verbe égyptien  « sich verjüngen ». Le nom est donc à traduire « die sich verjüngende », « celle qui se rajeunit », et nous reporte à une déesse de la végétation, la  représentée comme épouse du Nil ou papyrus Harris. Rien de plus naturel que le culte de cette déesse à Akhmim, aux côtés de Min, le dieu de l'agriculture. La déesse *Rept* que Brugsch⁽²⁾ et Lauzone⁽³⁾ considèrent comme une déesse de l'année, est identique d'autre part avec Triphis. Quant à la formation phonétique du nom de Triphis, elle s'explique ainsi : de *rꜥꜣt* est issu *reꜣt*, puis *reꜣt*, de même que de *hꜣmꜣt* est issu *zmꜣ*, et de *imꜣꜣꜣ*, *uꜣꜣꜣꜣ*⁽⁴⁾. Avec l'article féminin, on a obtenu *tꜣꜣꜣt*-Triphis. Cette déesse n'a enfin rien à voir avec la déesse  « la statue » de la stèle C. 15 du Louvre⁽⁵⁾.

Telles sont les diverses tentatives d'explication qui ont été faites pour le nom de Triphis. A laquelle devons-nous donner la préférence ?

IV.

Le document auquel Brugsch avait emprunté le nom de la déesse , et qu'il ne citait pas, est sans doute le texte géographique qui est gravé dans la chambre inférieure d'Osiris au temple de Dendérah⁽⁶⁾. Ce texte est une prière d'Horus à son père Osiris, lequel est invoqué comme un dieu honoré dans la

⁽¹⁾ DIMITROV, *Baugeschichte des Dendertempels*, pl. L.

⁽²⁾ Voir plus haut, p. 171.
























⁽³⁾ *Dictionnaire géographique*, p. 679.

⁽⁴⁾ *Dictionnaire de mythologie égyptienne*, p. 468.

⁽⁵⁾ SERVUS, *Das Ägyptische Verbum*, II, § 91.


⁽⁶⁾ SPIEGELBERG, *op. cit.*, p. 30^a-31^a.

⁽⁷⁾ BRUGSCH et DIMITROV, *Recueil de monuments*, I. IV, pl. XXVII.

métropole de chacun des nomes égyptiens. Or, on y voit la mention d'un culte d'Osiris à Apou , ou Panopolis, et à  , autre localité du nome Panopolite⁽¹⁾. Mais surtout, et c'est là ce qui nous intéresse, on y voit la déesse    en relations avec cette même localité du nome Panopolite, écrite ici                 

Or, depuis Brugsch, les fouilles opérées dans la nécropole gréco-romaine d'Akhmim ont amené la découverte de stèles funéraires en nombre considérable. Ces stèles sont généralement rédigées suivant un type très complet : le personnage défunt y fait invocation non seulement à toutes les divinités de son nome, mais, on peut le dire, à tous les dieux principaux de la religion égyptienne. Or, à côté de Min, d'Osiris, d'Horus, etc., on lit sur plusieurs de ces stèles le nom de cette déesse Aprit-Isis, que Brugsch avait découverte à Dendérah.

I. Sur la stèle publiée par M. Bouriant aux pages 372 et seq. du tome I des *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire* (= Musée du Caire, n° 2214), nous avons, comme divinités invoquées :

1° 

2^e Puis le dieu Sokaris;

3^e Ensuite, Isis la grande, la mère divine qui réside à Panopolis.

III. Sur la stèle publiée par M. Budge, dans les *Proceedings* de la Société biblique, tome IX, p. 358 et seq., sont cités Sokar-Osiris, Horkhuti, Atoum, Min, Horus, « Isis la grande, la mère divine dans Apou », puis :

𓆎𓅓𓏏𓏏𓆎𓅓𓏏𓏏 - Apri-Isis, la souveraine de Panopolis.

IV. La stèle publiée par M. Pellegrini, au tome XX du *Recueil de travaux*, page 91, n^o 23, mentionne Osiris, Ptah-Sokaris, Isis, Nephthys, Min-Râ, puis 𓆎𓅓𓏏𓏏𓆎𓅓𓏏𓏏, ce qui est certainement une faute ou une mauvaise lecture pour 𓆎𓅓.

V. La stèle publiée par Bouriant, au tome VII du *Recueil de travaux*, page 122, n^o 7 (= Musée du Caire, n^o 22074), cite Min-Râ, Isis, Nephthys la sœur divine et 𓆎𓅓𓏏𓏏𓆎𓅓𓏏𓏏, ce qui doit être rétabli 𓆎𓅓.

VI. Sur la stèle publiée par Bouriant, au tome VIII du *Recueil*, page 163, n^o 38, on voit mentionnés Osiris, Sokar-Osiris, Isis, Nephthys, et 𓆎𓅓𓏏𓏏𓆎𓅓𓏏𓏏.

VII. La stèle publiée par Bouriant, au tome XIII du *Recueil*, page 48, mentionne deux fois cette déesse : une fois sous la forme 𓆎𓅓𓏏𓏏𓆎𓅓𓏏𓏏, une autre fois avec l'épithète généralement accordée à Isis : 𓆎𓅓𓏏𓏏𓆎𓅓𓏏𓏏𓆎𓅓𓏏𓏏 « la grande Apri-Isis, la mère divine qui réside à Panopolis ». Suit la mention d'Isis avec les mêmes épithètes : 𓆎𓅓𓏏𓏏𓆎𓅓𓏏𓏏.

VIII. La stèle publiée au tome VIII du *Recueil*, page 161, n^o 34, est au nom d'un certain Nes-Min, fils de Hor et de la dame 𓆎𓅓𓏏𓏏𓆎𓅓𓏏𓏏, chanteuse de Sokaris à Panopolis. Le nom de notre déesse fait ici, comme il arrive souvent pour les noms de divinités, partie d'un nom propre, et cela tend à montrer que cette déesse Apri-Isis devait jouer à Panopolis un rôle assez considérable, puisque son nom pouvait servir à former des noms propres théophores.

IX. Triphis est mentionné encore, nous l'avons vu, sous la forme 𓆎𓅓𓏏𓏏, dans Baudouin, *Recueil de monuments*, pl. ACVI, l. 14.

X. La stèle du Musée du Caire, n° 22007 donne, comme dieux invoqués par le défunt, Min-Ba, 𓂏𓂏𓂏𓂏 (œ) 𓂏𓂏 , puis Horus et Isis (Amen nky kamaa, *Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire : Stèles hiéroglyphiques d'époque ptolémaïque et romaine*, p. 8).

XI. La stèle n° 22017 de la même collection montre le défunt en adoration devant Min, Horus, 𓂏𓂏 , Osiris, Isis et Nephthys (*ibid.*, p. 18).

XII. La stèle n° 22045 montre le défunt en adoration devant Osiris, Nephthys, Isis, 𓂏𓂏 et Horus (*ibid.*, p. 41).

XIII. La stèle n° 22053 est adressée aux divinités Osiris, Sokaris, Harmakhis, Atonm, Min, Horus, Isis et 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏 (*ibid.*, p. 50).

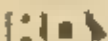
XIV. La stèle n° 22070 mentionne Osiris, Sokaris, Min, Harmakhis, Isis, Horus et 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏 (*ibid.*, p. 65).



XV. La stèle n° 22095 cite Osiris, Min, Sokaris, Isis, Nephthys et 𓂏𓂏𓂏𓂏 , variante 𓂏𓂏𓂏𓂏 (*ibid.*, p. 85).

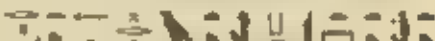
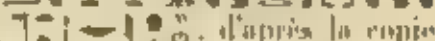
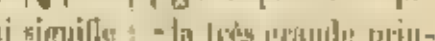
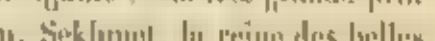
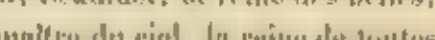
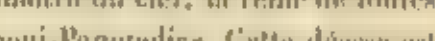

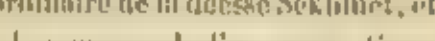
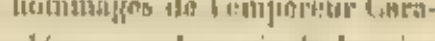
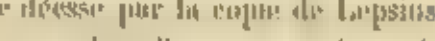

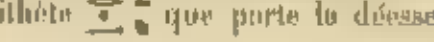
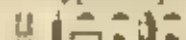


XVI. La stèle n° 22124 est adressée à Osiris, Sokaris, Harmakhis, Min-Ba, Horus, Isis, 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏 , et Anubis (*ibid.*, p. 108).

XVII. La stèle n° 22139 mentionne Osiris, Ptah-Sokar-Osiris, Isis, Nephthys, Harmakhis, Anubis, Horus et 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏 (*ibid.*, p. 121).

Tels sont les exemples que nous avons pu recueillir de la mention de cette déesse; il est probable qu'il en existe davantage, et que l'usage d'invoquer cette déesse sur les stèles funéraires a été très répandu à la basse époque de l'histoire d'Égypte. En tout cas, il n'est pas sans intérêt de noter que toutes les stèles que nous venons de citer proviennent d'Akmin-Panopolis, et que nulle part ailleurs nous ne trouvons la mention de la déesse Apérit-Isis dans les invocations funéraires, si complètes soient-elles. C'était donc là une déesse à caractère local nettement défini, et ce détail correspond exactement à ce que nous savons par les sources grecques de la déesse Triphis, qui semble avoir été l'héritière d'Apérit-Isis aux époques ptolémaïque et romaine.

Quand bien même donc nous n'aurions que ces indications, elles seraient suffisantes pour nous donner le droit d'affirmer que la déesse Aprit-Isis, dite , jouait à Panopolis et dans toute la région un rôle de premier ordre, justifiant à merveille l'épithète *Seá meydán* qui est attribuée à Triphis. Mais il y a plus.

Sur la première des stèles que nous avons citées⁽¹⁾, le défunt, nommé  est représenté en adoration devant le dieu Min et d'autres divinités; or ces divinités sont Horus et . N'avons-nous pas là les trois éléments de la triade divine de Panopolis : Min, Aprit-Isis, et le dieu fils Horus, le même qui est souvent représenté sous la forme de Horus l'enfant ou Harpocrate.

Sur la seconde stèle⁽²⁾, la même déesse Aprit-Isis est représentée debout, immédiatement derrière Min, et elle retient de la main gauche l'extrémité du fouet qui passe par-dessus l'épaule du dieu. Ce détail semble indiquer, comme le remarque Bouriant, qu'elle est en rapport plus intime avec Min qu'avec tous les autres dieux de Panopolis, et invite à penser qu'elle étoit l'épouse même du dieu, remplissant ainsi auprès de lui les mêmes fonctions par exemple que Maat auprès d'Amon⁽³⁾. Ce caractère de compagne du dieu Min est mis en lumière par un texte d'Esneh, où la déesse est dite :            . d'après la copie de Lepsius⁽⁴⁾, reproduite par Brugsch⁽⁵⁾, ce qui signifie : « la très grande princesse, l'Horus-femelle, Kara-ít (?) est son nom, Sekhmet, la reine des belles, Tchnout, l'enfant de Ra-femelle, l'œil de Ra maître du ciel, la reine de toutes les divinités, la grande déesse, maîtresse d'Aponi-Panopolis ». Cette déesse est représentée avec une tête de lionne, attribut ordinaire de la déesse Sekhmet, et aux côtés d'Amon théophallique, recevant les hommages de l'empereur Caracalla. Le nom de  attribué à cette déesse par la copie de Lepsius étant absolument inconnu par ailleurs, nous croyons bon d'en proposer la rectification en . Aprit-Isis. L'épithète  que porte la déesse

⁽¹⁾ Voir BOURIANT, *Mémoires de la Mission française du Caire*, I, p. 374, et ANWAT ARI KAMAT, *op. cit.*, p. 98-99.


⁽²⁾ BOURIANT, *Mémoires français du Caire*, I, p. 373.

⁽³⁾ BOURIANT, *Mémoires français du Caire*, I,

p. 373 et ANWAT ARI KAMAT, *op. cit.*, p. 98-99.

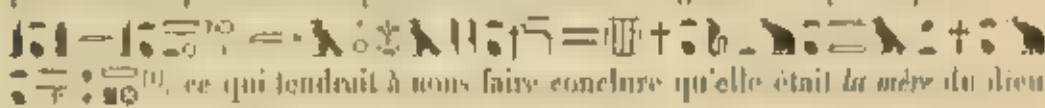
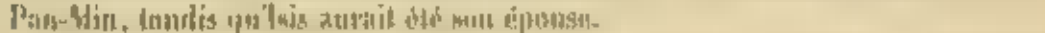
⁽⁴⁾ *Mémoires de la Mission française du Caire*, I, p. 378.

⁽⁵⁾ LEPSIUS, *Denkmäler*, texte, t. IV, p. 23.


⁽⁶⁾ BARUCHE, *Dictionnaire géograph.*, p. 1079, (supplément à l'article  Panopolis).

dans le texte ci-dessus d'Esneh, précédé de l'article féminin, aurait donné naissance au nom grec *Triphis*, tandis que le véritable nom de la déesse *Aprit-Isis* aurait complètement disparu au profit de ce simple surnom « la noble ». Nous nous étions demandé au instant si *Triphis* ou *Trixis* ne pourrait être dérivé de *Aprit-Isis*; mais une pareille hypothèse ne résiste pas à un examen minutieux. Force nous est d'admettre que le nom égyptien de la déesse n'a laissé aucune trace, soit en grec, soit en copte.

Enfin, la liste des divinités féminines adonnées à côté des dieux-protecteurs de chaque nome, qui est donnée à Dendérah, nous confirme dans cette idée que, à l'époque gréco-romaine, la compagne du dieu Min dans le nome Panopolite était *Aprit-Isis*. Elle porte dans ce texte la légende complète que voici :

  ce qui tendrait à nous faire conclure qu'elle était la mère du dieu Pan-Min, tandis qu'Isis aurait été son épouse.

Quoi qu'il en soit, trois points essentiels sont à retenir au sujet de cette déesse :

1° Elle ne se confondait pas avec Isis, puisque sur la plupart des stèles où nous l'avons rencontrée, Isis était citée indépendamment d'elle. Du reste, on l'a vu, son nom véritable et primitif semble avoir été  « *Aprit* », et ce n'est que par la suite qu'elle a été considérée comme une forme spéciale d'Isis : elle a subi une fusion analogue à celle d'Ammon avec Râ, et sous le nom d'*Aprit-Isis*, elle devint à Isis, ce que Ammon-Râ était devenu à Ammon.

2° Comme caractère spécial le plus constant chez cette déesse, il faut noter la coiffure formée du disque solaire et des deux cornes de vache. Nous avons vu qu'elle est ainsi coiffée à Dendérah, ainsi que sur les deux premières stèles panopolitaines que nous avons citées. Or cette coiffure est celle de la déesse Hathor. Wilkinson, d'autre part, avait remarqué que cette déesse était brontocéphale, ce qui ferait plutôt songer à la déesse Sekhmet; mais les exemples d'Hathor brontocéphale ne sont pas rares, et la remarque de Wilkinson, loin d'être un obstacle à l'identification d'*Aprit-Isis* avec Hathor, ne peut que lui donner plus de poids. *Aprit-Isis* serait donc une forme locale de l'Hathor ou

⁽¹⁾ DUNOIS, *Sur la Géographie des Mon. Égyptiens*, *Tafel III*, *NOMOS IX (Panopolite)*.

Vénus égyptienne, et il est à remarquer que la présence de cette Vénus est tout indiquée dans le panthéon du nome Panopolite, comme compagne du dieu Min ithyphallique qui symbolise, lui, la génération universelle. Apérit-Isis, considérée comme une forme spéciale de la divinité égyptienne de l'amour, complète à merveille ce que nous savions déjà de la conception générale dont le dieu Min est l'expression.

3^e. Cette déesse Apérit-Isis ne nous est connue que par des monuments de basse époque, saine et gréco-romaine. Elle n'est jamais signalée dans les textes des sarcophages du Moyen empire qui ont été trouvés à Akhmim⁽¹⁾. Les rares documents du Nouvel empire provenant de cette région n'en font pas davantage mention.

Il est regrettable que cette déesse panopolitaine ne nous soit connue que par des monuments aussi tardifs et que nous ne puissions avoir à son sujet les renseignements historiques précieux que nous avons sur Min. Son culte a-t-il pris naissance à Panopolis ou à Coptos, comme celui de Min, ou venait-il au contraire d'une autre localité ? A-t-elle eu, dès l'origine, ce caractère de déesse de l'amour, ou au contraire n'est-elle, sous cet aspect, qu'une forme dérivée de quelque autre divinité ? Toutes questions auxquelles on ne saurait répondre pour l'instant, faute de documents assez anciens. En tout cas, notre opinion est, jusqu'à preuve du contraire, que cette déesse n'est qu'une apparition tardive dans le panthéon égyptien de la région panopolitaine⁽²⁾, où elle a commencé par figurer aux côtés d'Isis, puis s'est identifiée avec elle, pour enfin la supplanter entièrement. Les documents d'Akhmim originaires de l'époque gréco-romaine ne mentionnent plus Isis, mais seulement Pan et Triphis, les dieux très grands.

Le Caire, mai 1904.

H. GAUTHIER.

⁽¹⁾ P. LACAZE, *Sarcophages antérieurs au Nouvel empire*, p. 1-40. — ⁽²⁾ Cependant le nom ancien de la ville d'Akhmim-Grescodileopolis laisse quelque doute sur cette question.

NOTE

SUR UN MANUSCRIT DU FONDS TURC

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PAR

M. GEORGES SALMON.

Tous divers auteurs qui ont écrit sur l'histoire d'Égypte, tant en arabe qu'en turc, n'ont fait que copier Mukrizi, Abou-Mahbasin ou As-Soyoufi, qui eux-mêmes ont tiré leurs renseignements d'ouvrages plus anciens, tels que le *Kitab Fouath el-Misc*, d'Ibn 'Abd al Hakam ou les écrits perdus d'Ibn Waqfehah et d'Al-Kimil. Cependant les œuvres de ces historiens de troisième main nous sont encore précieuses, puisqu'elles nous donnent des extraits d'ouvrages disparus ou nous permettent de vérifier certains passages d'œuvres dont nous n'avons qu'un petit nombre de manuscrits. C'est pourquoi nous croyons utile de signaler une intéressante compilation inédite, en langue turque, qui porte le n° 173 du supplément turc de la Bibliothèque Nationale de Paris ⁽¹⁾.

C'est un volume de 159 feuillets in-8°, en belle écriture arabe, très régulière, avec encadrement rouge et or. Cette copie date de 1153 de l'hégire (1740 J.-C.). Elle ne porte pas de titre, mais l'auteur se nomme Mouhammad ibn Abd Allah ibn Mouhammad al-Bagdadi. Nous ne savons rien sur lui, si ce n'est qu'il a dédié son travail, dit-il, au Grand Vizir 'Abd ar-Rahman Pacha, qui avait été gouverneur d'Égypte sous Mouhammad IV (1651-1652).

Ce livre traite de l'Égypte, de ses merveilles et des princes qui l'ont gouvernée. L'auteur semble avoir suivi surtout le *Kitab Hiss el-Hakira* d'As-Soyoufi;

⁽¹⁾ Cf. REZARD, *Catalogue du supplément turc*, p. 52.

il l'a continué jusqu'à son époque. Mais il a aussi mis à contribution Makrizi et Abou l-Mahdian ibn al-Tagrîbarî, sans les nommer. On y trouve de nombreuses citations d'Ibn 'Abd al-Hakam et d'Abou 'Omar Mouhammad ibn Yûnus al-Kindî.

Mahmoud al-Bagdâdî parle d'abord des prophètes qui sont venus en Égypte, مصره داخل اولي انبياء عظام, fol. 18 v^o; puis il donne un exposé des *Merveilles de l'Égypte*, مصره عجائب, fol. 20 v^o. On sait quelle était la signification donnée à ce mot de merveilles, عجائب, par les Arabes⁽¹⁾. Les deux chapitres suivants, sur les pyramides d'Égypte et sur la fondation d'Alexandrie⁽²⁾, résument les légendes qui sont déjà consignées dans Makrizi et dans Sayyûtî.

L'auteur raconte ensuite l'arrivée d'Amrû ibn al-'As en Égypte et à Alexandrie à l'époque d'ignorance, زمان جا عمرو بن العاص هليته مصر واسكندرية به دخولي, fol. 28 r^o. Il donne le texte de la lettre du Prophète au Muqaukis et la réponse de ce dernier. Dans le chapitre sur la Conquête d'Égypte sous le Khalifat d'Omar ibn al-Khattâb et dans celui sur la conquête du Fayyûm, il puise largement dans Ibn 'Abd al-Hakam.

Mahmoud al-Bagdâdî donne ensuite la liste des compagnons du Prophète qui entrèrent les premiers en Égypte (fol. 43 v^o), suivie de la liste des femmes saintes, des *Tâbi'*, تابعي, des traditionnistes, des *fuqah* hanéfites, des *fuqah* malékites, des imâm, des hommes pieux, des ascètes⁽³⁾ et des grammairiens.

Puis il donne successivement la liste des émirs qui gouvernèrent l'Égypte au début de la conquête musulmane (81 v^o), celle des Khalifes 'Omayyades (89 v^o), celles des Sultans Ayyoubites (92 r^o), des Khalifes 'Abbâsides d'Égypte (98 r^o), des Sultans mamelouks (103 v^o) et des Gouverneurs turcs (108 v^o).

Au folio 104 r^o, commence un exposé de l'Administration militaire où sont énumérés les différents grades de la hiérarchie et les charges honorifiques de la cour d'Égypte : le *Dawûddr*, le *Hâdjib*, le *Djâddr*, le *Dabûddr*, le *Valib al-Djatch*, le *Katib as-Sirr*, le *Nâdhir al-Djatch*, le *Nâdhir al-Khizma*, le *Nâdhir Baït al-Mâl*, le *Nâdhir al-Isfabaldî*, le *Djumdâr*, etc.

⁽¹⁾ Cf. la préface de l'abrégé des *Merveilles de M. Carré de Vaux*, p. vi.

⁽²⁾ مصره اولي انبياء عظام, fol. 23 r^o; اسكندرية ذك سب بناسي, fol. 25 r^o.

⁽³⁾ On y trouve entre autres des notices intéressantes sur Othû an-Noûn, 'Omar ibn al-'Ârif et Al-Balawî.

Le chapitre suivant est le plus intéressant. Il donne une liste des mosquées et collèges du Caire, مصر وقاهرة واقع أولي جوامع ومدارس بياندهدر, fol. 125 r°. On y trouve une note sur chacune des mosquées suivantes : Amrôd, Ahmad ibn Toulouk, Azhar, Al-Hâkim, Râchida, Mikîâs, Akmar, Al-Akhar, As-Sâlih, Aïll-Dhâhir, sur les collèges As-Sâlihyya, Kâmilyya, Nâsiryya, Baïbarsyya, Sultan Hasan, Barkôdhyya, Monayyadyya, sur le Bimaristân de Kulâou, les Khânkhâh, Sâfil as-Sou'adâ, Kausoun, Chaïkhodya et sur le Ribât al-Athâr, (رباط الآثار).

Au folio 144 recto, l'auteur donne l'itinéraire des pèlerins de Mîsr à La Mecque, en indiquant le nombre de jours de marche pour chaque étape, مصر دن مکه مکرمه به وار بحد طریق مسلوک بیاندهدر. Enfin il termine son livre en citant certaines particularités et étrangetés que racontent les anciens auteurs sur le Nil, ses différentes transformations, les animaux étranges que l'on y trouve et quelques autres curiosités d'Égypte. Ces pages sont visiblement une compilation de Soxoufi et de Makrizi.

Le style de Mahmoud al-Bagdâdî est simple et concis; malgré l'abondance des matières traitées en si peu de pages, chacune d'elles reçoit un développement suffisant pour intéresser le lecteur. Si cet ouvrage offre peu de vues originales, il est cependant utile à consulter pour les citations d'ouvrages plus anciens que l'on y trouve disséminées.

G. SALMON.

UN PAPYRUS GREC

PÉTITION DES FERMIERS DE SOKNOPAIION NÉSOS AU STRATÈGE

PAR

M. LÉON BARRY.

Ce document fait partie des collections de M. A. Gattaoui, du Caire, qui nous l'a très aimablement confié, et à qui je dois, tout d'abord, offrir mes remerciements. Notre directeur, M. Chassinat, a bien voulu me charger de le publier.

M. J. Nicole a donné, en 1894⁽¹⁾, sous le titre : *Requête adressée à un centurion par des fermiers égyptiens*, la transcription et le commentaire d'un papyrus de Soknopaiion Nésos, déposé actuellement au Musée de Genève⁽²⁾. Il existait une autre requête, conçue, il est vrai, en des termes différents, mais, motivée par les mêmes faits, et adressée par les mêmes fermiers, la même année, le même mois, peut-être le même jour, au *stratège* de leur district. Cette seconde pétition, plus soignée, mieux présentée, mieux écrite, est celle que je publie aujourd'hui. Il n'y a rien là qui doive surprendre. Les papyrus qui, depuis une quinzaine d'années, nous sont venus du bourg actuel de Dimè⁽³⁾, sont si nombreux, si précis, si bien datés, qu'on pourrait presque écrire une histoire au jour le jour des habitants de Soknopaiion Nésos, sous la domination romaine⁽⁴⁾.

Le papyrus, dont il s'agit ici, a 0 m. 335 mill. de largeur et 0 m. 215 mill. de hauteur. Il comprend, en tout, vingt-quatre lignes, dont dix-sept pour l'adresse, le nom des intéressés et la pétition proprement dite, en cursive droite et régulière; cinq, pour les signalements, en cursive penchée; deux, pour la date, en

⁽¹⁾ *Revue archéologique*, 1894, II, p. 33.

⁽²⁾ J. Nicole, *Les papyrus de Genève*, n° 16.

⁽³⁾ Les premières feuilles datent de 1887. Cf. GAZDAR et HOLT, *Papyri Tebtunis*, introd., n. p. 20.

⁽⁴⁾ Cf. l'étude de G. Wesely : *Karavia und Soknopaiion Nesos, Studien zur Geschichte antiker Kultur und Personnenverhältnisse*, Denkschriften d. Wiener Akad. Phil.-hist. Klasse 47 (1904), n° IV.

ursive hâtive et irrégulière. Complet dans tous les sens, il est, à part quelques déchirures, quelques lettres à demi effacées, en excellent état. Les mêmes habitudes, les mêmes manies dans le détail des lettres et des liaisons se reconnaissent dans les vingt-deux premières lignes. Seules, les deux dernières, presque illisibles, témoignent d'une main différente. Elles ont dû être griffonnées par le scribe du stratège qui a daté et classé la requête.

La paléographie est celle des documents non littéraires de la fin du II^e siècle⁽¹⁾. Je note seulement : les formes également employées de l'ε : **ε** et **α**. Exemple : **ἑρίως** — **ἑρίως** — **πο** | **ἔτα** — **ποιεῖται**; du κ : **Κ** et **κ**. Ex. : **καί** qui s'écrit **κκ** aussi bien que **Καί**; enfin, dans les lignes finales, les formes bizarres de l'α : **Α**, du β : **β**, du σ : **ς**; par exemple : **Σεβαστέω** s'écrit

μμμτ.

On ne rencontre aucune espèce de ponctuation et tous les mots sont liés. Une petite interruption de l'écriture signale seulement le commencement d'une nouvelle phrase. Un trait oblique /, à la fin d'une ligne, signifie que le mot est rompu et fait suite à la ligne suivante.

Le texte, à part quelques iotacismes, une ou deux inattention légère est très correct.

En voici la transcription⁽²⁾ :

1. Διουυντία στρ(ατηγῆ) Ἄρσ(ινούτου) Ἡρακλ(ειδου) μερίδ[ος]⁽³⁾
2. παρὰ ἑρίως Στοισίττεω προσβυτέρου καὶ Παθύτης [Π]αθύ[τ]ος μη-
τρὸς Τετα[θ]ίος⁽⁴⁾ ἀρχιερέου καὶ ἑρίως[ε] [Πα]κύττεω καὶ Ἀπύχττεω ἑρίως
καὶ ἑσούττεω Παθύττεω
3. καὶ Δημάττεω Δημάττεω καὶ Ὑρτενούττεω ἑρίως[ε] καὶ Πα[ε]πούχου
Σώτου καὶ ἑρου μητρὸς Παυσάττεω καὶ Σωτηρίχου ἀπάτορος μητρὸς ἑερμού-
ττεω καὶ Παττεω⁽⁵⁾ Παθύ-

⁽¹⁾ Kenon, *Palaeography of Greek Papyri*, p. 40.

⁽²⁾ () = addition, abréviation régulière, [] = restitution d'une lacune; { } lettres à supprimer, [] = restitution douteuse. Les points sont mis à la place des lettres que je renvoie à des notes.

⁽³⁾ Pap. σ' ἑρ **ς** ⁺ **α** ⁺ **ρ** **α** **α**.

⁽⁴⁾ La lecture Τετα[θ]ίος est très probable. Je n'ai trouvé ce nom dans aucun des recueils que j'ai consultés ni dans *Boissacianus*, *Aegypt. and Greek. Hieroglyphs*. Τετ-παττ serait plus admissible.

⁽⁵⁾ Πατ, sans incertitude. Lecture certaine, confirmée par la ligne 40.

4. σεις καὶ Πατήρ Σαταφούτος καὶ Παβούτος Παβούτος καὶ Καννείτος Πατήρ καὶ Σάιτα(τος) Παβούτος καὶ Παχίτος Σαταφούτος καὶ Παχύσεως ψευή-
σις καὶ Ἀπύχσεως Ἀπύχ-

5. σεως καὶ Ἀβούτος Σαταφούτος καὶ Π[αχύ]σεως Ἑριέως κ[αὶ] Πούσαιτος
Μ.λα... καὶ Παχύσεως Ματαίτος¹¹⁾ καὶ Παχύσεως Ἀπύχσεως καὶ Μάλατος
Παχύσεως καὶ Λει-

6. ετος Καν[η]ίτος καὶ Ἀπύχσεως Σαραπίωνος τῶν π[ε]ν¹²⁾ καὶ τ[ω]ν λοιπῶν
δημοσίων γεωργῶν κώμης Σοκινάπαιου νήσου. (Οἱ κύριοι ἡμῶν θ[ε]λυτατοὶ καὶ
αἱτ[η]τοὶ τῆτοι

7. αὐτοκράτορες Σεουήρος καὶ Ἀιτωναίης ἀνατείλιντες [ἐ]ν τα[υ]τῶν Λί-
γυπ[η] μεθ' ἧν πλεί[τ]ων ἀγαθῶν ἐδωρήσαντο ἠθέλησαν καὶ τοὺς ἐν ἄλλοδαπῇ
διατρίβοντας πᾶν-

8. τας κατιέναι εἰς τὴν ἰδίαν οἰκίαν ἐκ' κήφαντες τὰ εἶα [καὶ] ἔν[ο]μα καὶ¹³⁾
κατ(ά) τὰς ἱεράς αὐτῶν ἐ[γ]κελεύ[σεις]¹⁴⁾ κατισήλωμεν. ἔχομένων οὖν ἡμῶν
[τῇ] κατεργασίᾳ

9. τῇ ἀποκαλυφθείσῃ αἰγιαλῆτι γῇ ἑκαστον¹⁵⁾ καθό' δύναμις. Ὅρσους τις
ἀνὴρ βιάιος καὶ αὐθάδης τυ[γχα]ν[ον] ἐπῆλθεν ἡμῖν τὴν ἀδελφοῖς αὐτοῦ τέτρασι
κ[ω]λύων τὴν κα-

10. τεργασίαν καὶ κατασποράν ποιῆσθαι καὶ ἐκφοβῶν ἡμᾶς ἐν' [ἐκ το]ύ-
[το]ν κατὰ τό πρότερον εἰς τ[ὴν] ἄλλο[δ]απὴν φύγωμεν καὶ μόνον ἀντιποιή-
σονται¹⁶⁾ [τ]ῆς γῆς· δηλοῦ-

11. μεν δέ σοι κύριε τὴν τούτων βίαν. Οὔτε γάρ συνείσδοροι γ[ε]νηνται
τῶν κατὰ μῆνα γε[νο]μένων ἐν τῇ κώμῃ ἐπιμερισμῶν τε καὶ ἐπιβολῶν σ[ι]τ-
ικῶν τε καὶ ἄρ-

12. γυρικῶν τελ[ε]σμ[ά]των· ἀλλὰ καὶ οὐσία ἐστὶν ὑπὲρ ἧς κατ(ά) τὰς διαγρ-
[φὰς] [...ν] μόνον ἡμεῖς δραχμὰς δισχειλίας τετρακοσίας καὶ μόνων τούτων
τὰ τετράποδα πλεῖ-

¹¹⁾ Ματαίτος, sans inscription: Lecture très pro-
bable.

¹²⁾ Par. 200. **Ω** qui paraît avoir été
so lire κα. Il y aurait alors encore d'un nom. Re-
marquons que dans la liste des également les Ma-
sis Ἀπύχσεως est aussi.

¹³⁾ L'aj. αττε.

¹⁴⁾ ἐκκελεύσεις.

¹⁵⁾ ἑκαστον (sic): ἑκαστου semblait plus cor-
rect.

¹⁶⁾ ἀντιποιήσονται est-ce une inscription pour
ἀντιποιήσονται ou bien la phrase est-elle indé-
pendante de la? De ce que ἐπῆλθεν est o l'autisme
j'inscris plutôt vers la première hypothèse.

13. *στα δὲ τὰς ἡμέραις ποιεῖται. καὶ οὐδέποτε ἐλτο[υ]ρ[γ]ῆσ[αν] ἐπι-
φοδοῦντες τοὺς καταχρόνους καιρογγραμμάτους. (ὅθεν κατὰ τὸ ἀναγκαῖον τὴν
ἐπὶ) τε καταβυ-*

14. *γὴν ποιούμεθα καὶ ἀξιοῦμεν. εἰς σου τῇ τύχῃ δόξῃ κελεῖσθαι ἀχθῆναι
αὐτο[υ]ς ἐπὶ σ[ο]υ καὶ διακοῦσαι ἡμῶν πρὸς αὐτὸν πρὸς τὸ ἐκ τῆς σῆς βοηθείας
ἐκδικηθέντες⁽¹⁾ δυνη-*

15. *Ὁ[υ]ναι] μὲν τῇ γῇ πυχλάζειν καὶ ταῖς ἐπιθα[λ]λούσαις ἡμε[ῖ]ν|
προσκαρτερεῖν τὸν δὲ ὅρστος καὶ τοὺς ἀδελφ[ο]ὺς συνεισφέρειν εἶναι τοῖς δημο-
σίοις τελέσματος καὶ*

16. *λιτ[ο]μυγεῖν τ[ὰς] ἀρμοζούσας τούτοις λειτουργίας καὶ ἐχ[ε]σθαι|
|ἐξ| ἰσου
|ἡ| μᾶς πάντα τῆς σποράς τῆς ἀποκαλυφ[θ]είσης γῆς ἢ ὅμειν ἐν τῇ ἰδίᾳ συμ-
μενοῖτες τῇ τύχῃ σου*

17. *εὐχαριστεῖν.*

Διευτύχει

18. *Ἐριεύς [ὡ]ρ[ε] (ἐτῶν) κη οὐλ[ὴ] καρπῷ δεξιῷ⁽²⁾. Παβούς ὡς (ἐτῶν) λε οὐλ[ὴ]
ἀντικ[ινημῖα] δεξιῷ. Ἐριεύς ὡς (ἐτῶν) ἐξ οὐλ[ὴ] ὑπὸ γ[α]ρ ὄντι δεξιῶν. Ἀπύγχις ὡς (ἐτῶν)
μβ οὐλ[ὴ] μετώ[π]ω ἐξ ἀριστέρῳ. Ἐσοῦρας ὡς (ἐτῶν) μ οὐλ[ὴ] βιν[ι] (ἐξ) μέσῃ.*


19. *Δημᾶς ὡς (ἐτῶν) λη οὐλ[ὴ] καρ[π]ῷ ἀριστέρῳ. Ὀρσενούφης ὡς (ἐτῶν) λ
οὐλ[ὴ] ὀφρὺ ἐξ ἀριστ[έρ]ου. Π[ε]τ[ε]ρ[ε]χ[ε]ς ὡς (ἐτῶν) λ οὐλ[ὴ] μετώ[π]ω ἐκ
δεξιῶν. Ὡρος ὡς (ἐτῶν) ε ἄσσημος. Σωτήριχος ὡς (ἐτῶν) πη οὐλ[ὴ] γαστ[ρ]α-
(κινημῖα) δεξιῷ.*

20. *Πκᾶς ὡς (ἐτῶν) μυ οὐλ[ὴ] μετώ[π]ω ἐκ δεξιῶν. Πατῆς ὡς (ἐτῶν) μβ
οὐλ[ὴ] ἀντικ[ινημῖα] δεξιῷ. Παβούς ὡς (ἐτῶν) ξδ οὐλ[ὴ] μετώ[π]ω ἐξ ἀριστ[έρ]ου.
Καννίης ὡς (ἐτῶν) κ οὐλ[ὴ] μετώ[π]ω (ἐξ) ἀριστ[έρ]ου. Σάτας ὡς (ἐτῶν) κη
οὐλ[ὴ] ὀφρὺ ἐξ*

21. *δεξιῷ. Παεῖς ὡς (ἐτῶν) ν οὐλ[ὴ] ἀκτύλῳ χαιρὸς ἀριστέρ[ου] (ᾧ). Παχύσις
ὡς (ἐτῶν) κε [ἄσσημος]. Ἀπύγχις ὡς (ἐτῶν) νη οὐλ[ὴ] βήματι ποδὸς δεξιῶν.
Ἄβους ὡς (ἐτῶν) μ οὐλ[ὴ] ἀντικ[ινημῖα] ἀριστ[έρ]ου. Παχύσις*

22. *ὡς (ἐτῶν) λε οὐλ[ὴ] ἀντικ[ινημῖα] ἀριστ[έρ]ου. Πουσις ὡς (ἐτῶν) ν οὐλ[ὴ]
ἀντικ[ινημῖα] Πακύ[σις] ὡς (ἐτῶν) με οὐλ[ὴ] ἀστ[ρα]γάλῳ ποδὸς ἀριστέρου.
Μέλας ὡς (ἐτῶν) κη οὐλ[ὴ] ἀντικ[ινημῖα] ἀριστ[έρ]ου. Ἀπύγχις ὡς (ἐτῶν) κε
οὐλ[ὴ] ἀντικ[ινημῖα] δεξιῷ*

⁽¹⁾ ἐκδικηθέντες (οἱ) (οἱ) ἐκδικηθέντες. — ⁽²⁾ Παρ. ἔριενος *εξ* *λη* *αὐ* καρπῷ δεξιῷ Παβούς
ὡς *υκ* *ου*, etc.

23.  Λουκίου Σεπτιμίου Σεουήρου Εὐσεβοῦς] Ηερτινα-
κος καὶ Μάρκου Δύρηλίου Αἰτω(ρείου) Εὐσεβοῦς Σεβαστῶν καὶ Πονέλιου
24. Σεπτιμίου Γέτα Καίσαρος Σεβαστοῦ. Φα[ωξί] . . .

TRADUCTION.

A Dionysius, stratège du nome Arsinoïte, district Héraclide.

« De la part d'Ériens, fils de Stotoétis, *presbýtre*; de Pabous, fils de Pabous et de Tetathis, *archépiscôpe*; d'Érious . . . etc. — (Suivent les noms des vingt-six fermiers) — de la part de ces vingt-six et des autres fermiers du domaine public, du bourg de Soknopion Nêsos.

« Nos maîtres divins et invincibles, les monarques Sévère et Antonin, quand ils sont apparus dans leur Égypte, outre les biens très nombreux qu'ils nous ont octroyés, voulurent encore que tous ceux qui vivaient hors de chez eux rentrassent dans leur propriété privée, et empêchèrent court aux violences et aux injustices. Suivant leurs augustes prescriptions, nous sommes revenus. Or, comme nous étions à cultiver la terre qui était à découvert⁽¹⁾ sur les bords du lac, chacun selon son possible, un certain Orseus, homme violent et présomptueux, est arrivé, un jour, sur nous, avec ses quatre frères. Il nous empêche de faire la culture et les semailles; il nous effraie, pour que nous nous enfuyions, hors de chez nous, comme auparavant, et qu'à eux seuls ils s'accroissent la terre. Mais, nous te signalons, maître, la violence de ces gens. Ils ne contribuent pas aux impôts qui sont levés, chaque mois, dans le village : impôts personnels ou extraordinaires, en blé ou en argent. En outre, leur fortune est plus élevée que ne l'indiquent les registres; tandis que nous gagnons deux mille quatre cents drachmes, leurs bestiaux, très nombreux, leur rapportent environ cinquante mines. Et jamais, ils ne se sont acquittés des services publics; ils terrorisent les agents du scribe du village. C'est pourquoi, nous sommes forcés d'avoir recours à toi, et nous demandons, si bon te semble, que tu les

⁽¹⁾ *καταλυφθόσας*, la terre que les eaux de l'inondation venaient de laisser à découvert. On la retournait légèrement avant de l'ensemencer.

fasses amener devant toi et que tu recules tous nos griefs contre eux, afin que, ayant, par ton secours, obtenu justice, nous puissions, nous, donner notre temps à la terre et aux charges qui nous incombent, que cet Orsens et ses frères contribuent aux impôts publics, s'acquittent des services qui leur sont appropriés et que nous ayons tous une part égale à l'ensemencement de la terre qui est à découvert : ainsi, demeurant dans notre propriété, nous serons reconnaissants à ta Fortune. — Sois toujours heureux. »

Ennius, environ vingt-huit ans, cicatrice au poignet droit. Pannus, environ trente-cinq ans, cicatrice à la jambe droite. Eaiens, environ soixante-deux ans, cicatrice sous le genou droit. Arvatis, environ quarante-deux ans, cicatrice au front, du côté gauche. Esauus, environ quarante ans, cicatrice au milieu du nez. Daxus, environ trente-huit ans, cicatrice au poignet gauche. Onasoporus, environ trente ans, cicatrice aux sourcils, du côté gauche. Petasoucius, environ trente ans, cicatrice au front, du côté droit. Hôkos, environ soixante ans, pas de signe. Sotacutus, environ quatre-vingt-trois ans (?) cicatrice au mollet droit. Pulus, environ quarante-trois ans, cicatrice au front, du côté droit. Pavus, environ quarante-deux ans, cicatrice au mollet droit. Pannus, environ soixante-quatre ans, cicatrice au front du côté gauche. Sôrus, environ vingt-huit ans, cicatrice aux sourcils du côté droit. Paus, environ quarante ans, cicatrice à un doigt de la main gauche. Pactus, environ vingt-cinq ans, pas de signe. Arvatis, environ cinquante-huit ans, cicatrice au coup du pied droit. Amus, environ quarante ans, cicatrice au mollet gauche. Pannus, environ cinquante ans, cicatrice au mollet. Pannus, environ quarante-cinq ans, cicatrice à la cheville du pied gauche. Vetus, environ vingt-huit ans, cicatrice au mollet gauche. Arvatis, environ vingt-cinq ans, cicatrice au mollet droit.

La seizième année de L. Septimius Severus Pius Pertinax Augustus, et de M. Aurelius Antoninus Pius Augustus, et de P. Septimius Getus Caesar Augustus.

M. J. Nicole trouvera bon, je pense, afin que l'on puisse immédiatement rapprocher les deux requêtes, que je reproduise ici le texte qu'il a publié.

PREMIÈRE COLONNE.

Ιουλιον Ιουλιανην (εκατοντα) ρχ(ωι)

1. τ[αρα] ε[ριε]υ[τος] σ[το]σητας λαξου⁽¹⁾ και παδουκατος παδουτος και εριζων πακωτας

⁽¹⁾ Entre σ[το]σητας et λαξου il est possible que le copiste ait omis un nous propre précédé de και. (Voie de Nicole.)

α. κα[ι] απυ[ρ]χεως υριωνος και εσουρευς παουιτης και δημα δημα και ορτειουθεν

β. ω[ς] και πιετσνηχου σωτου και ωρου [απατορος] μητρος Σαισα-
τος και σωτηριχου απατορος μητρος

γ. Σα[ησ]εως και τεικα πακυσεως και πατητος σταταδουτος και παδουτος
παδουτος και κεινη-

δ. το[ς] απ[ι]τες και σωττου παδουτος και παιτος σταταδουτος και πακυσ-
εως ψεινηγίτος

ε. κα[ι] απ[υ]ρχεως απυρχεως και αδουτος σταταδουτος και πακυσεως εριεως
και προυσι-

ς. μα πα[ι] τ[ος] και πακυσεως απυρχεως και σταταδουτος πακυσεως και
αιτος και-

η. τη[τος] και μελανος αρηιτος παιταιν απο καιμης σοκινηταιν υητου της
ηρα-

ι. κλειδου μεριδες [δ]εινται τω πρωτφερομεν κυριε χρηζουσιν της της ενδι-

ι ι. [κίας] ητις εχει τω τροποι τουτον εστιν παρ ημιν ουγιαλος αναγραφομε-

ι ι. [νος] εις την ημετεραν κωμην ον (κίε ροιη δν) εν πλειυσίαις αρουραις
και υπτειν η τωι-

ι ι. α[υ]τη η αποκαλυ[πτη] μισθουται⁽¹⁾ και σπειρεται κατα την συνηθεια [υ]
[ε]κφορι-

ι β. ο[υ] κατ αρουραιν και τουτο μετρεται τω ιερωτατω ταμειω και δια αυτο

ι γ. τ[ο]υτο μερος παντα τα υποστέλλονται τη κωμη παμπυλλα οντα απο-

ι δ. δ[ι]δοται ενεκ[α] του μη εχιν (ειε ροιη εχειν) την καιμην μητε ιδί[ω]τικην

ι ε. μητε βασίλ[ικην] μηδα αλλην ειδεαν αλλα υπερ τ[ου] παντας

ι ς. δ[υ]νηθηναι ε[ν] τ[η] ιδία συμμενιν (ειε ροιη συμμενιν) μαλιστα του
λαμπροτατου

DEUXIÈME COLONNE.

1. ηγεμονιος σουδατιανω (ειε) ακυλα κελευσαντος παμ-

2. τας τους απο ξενης οντας κατετελθειν (ειε ροιη κατετελθειν) εις την ιδίαν

(1) Cette phrase que M. Nicols a « bien éclaircie »
et complétée, compléto heureusement le papyrus
Cattaneo. Nous savons qu'elle nous les droits des
fermiers sur le terrain en litige. Il en ont foné

ou avoir chacun et le fermier en nature qu'il
versent au trésor du koutz devient un fond de
réserve pour les dépenses publiques.

3. εχρημένους τὰς σπονηθῶν ἐργῶν ἐπαυ[ο]ν ὀρσ[ε]ν[ο]φί[ου] Ζεῖς
 4. σίσσηται καὶ τοῖς (εἰς) τούτου ἀδελφοὶ οὐτις τὸν ἀριθμὸν
 5. πάντες ἐπηλθὰν ἡμῖν κωλυόντες τοῦ μὴ παρῆναι τῇ
 6. τοιαυτῇ γῆν ἀναγκαιῶς ἐπιδίδομεν ἀξιούντες
 7. εἰς σὲ δόξῃ κελύσαι αὐτοὺς ἀχθῆναι ἐπὶ σε λόγον
 8. ἀποδῶσιντες περὶ τούτου Διευτρε
- Λιζὸν Ζαῶθι ἰδ'.

TRADUCTION.

Α JULES JULIUS, centurion.

« De la part d'Ériens fils de Stotoetis, fils de Laxus(1); de Palouras, fils de Pabus; d'Ériée, fils de Pacysis; d'Apynchis, fils d'Horion; d'Ésuris, fils de Pavitès; de Demas, fils de Demas; d'Orsenouphis, fils de X; de Petesuchos, fils de Sotos; de Horos (fils naturel) de Thésas sa mère; de Tycas, fils de Pacysis; de Patès, fils de Satabus; de Pabus, fils de Palas; de Cannis, fils d'Apis; de Sostas, fils de Pabus; de Pais, fils de Satabus; de Pacysis, fils de Psennésis; d'Apynkis, fils d'Apynkis; d'Alous, fils de Satabus; de Pacysis, fils d'Ériée; de Poussinas, fils de Pais; de Pacysis, fils d'Apynkis; de Satabus, fils de Pacysis; d'As, fils de Cannis; de Melas, fils d'Aréys, tous du bourg de Soknopeonèse, région d'Héraclide.

« Nous te présentons, Seigneur, une requête qui fait appel à ton équité et qui est ainsi conçue : Il y a chez nous, au bord du fleuve, un terrain porté au cadastre de notre bourg et contenant un très grand nombre d'aroures. Quand les eaux le laissent à découvert, on l'affirme et on l'ensemence, par lots d'un aroure chacun, suivant la coutume, contre une dîme en nature, que l'on prélève pour le compte du trésor très sacré. C'est avec cette redevance, que l'on solde les frais très considérables qui sont à la charge du bourg afin que nulle créance impériale, privée ou autre, ne pèse sur le bourg et que ses ressortissants puissent tous y rester à demeure, d'autant que le très illustre préfet Subatimus Aquila, a ordonné que tous les individus qui n'habitent pas leur lieu d'origine aient à y retourner pour s'y livrer à leurs travaux ordinaires. Puis donc que les cinq fils de Stotoetis, Orsenouphis, et ses frères, sont venus nous empêcher

d'ensemencer ledit terrain, nous nous voyons forcés de t'adresser cette requête, en te demandant de bien vouloir ordonner qu'ils soient amenés devant toi pour rendre compte de leur conduite. — Sois heureux.

An 16, le 14 Phaophi⁽²⁾.

En comparant les deux requêtes, on est d'abord frappé par leurs analogies. De part et d'autre, ce sont vingt-cinq ou vingt-six fermiers de Sektropôos Nêsos⁽³⁾. Vingt d'entre eux ont des noms identiques; les noms des cinq autres ont tant de ressemblances, qu'on peut croire à une confusion. Ils se plaignent, ici et là, de la même violence. Un agresseur et ses quatre frères ont voulu les empêcher de faire les semailles et s'approprier leurs champs. Ils demandent, ici au stratège, là au centurion, de traduire les coupables devant eux. Enfin, les pétitions sont datées de la même année et du même mois. Une déchirure a fait disparaître le quantième du mois, dans le papyrus C; mais un intervalle de quelques jours peut aisément s'expliquer. Il semble bien que ce soient là deux requêtes de teneurs équivalentes, adressées, l'une à l'autorité militaire, l'autre à l'autorité civile, soit dans l'espoir d'obtenir plus sûrement justice, soit parce que l'une de ces autorités avait décliné sa compétence ou tardé d'agir.

On pourra soulever quelques difficultés. La plus grave n'est pas la différence de noms entre cinq des pétitionnaires. Car, outre que Επιστροφος Αποστοντεωρ peut bien être Επιστροφος Αποστοντεωρ que πασούτος πασούτος et τακα πακυσσας ressemblent fort à πασούτος πασούτος et à ακατος πακυσσας, qui Σωστίου πασούτος n'est pas si éloigné de Σωτates Πασούτος⁽⁴⁾, il serait fort naturel que quelques-uns des autres fermiers τῶν λοιπῶν γεωργῶν qui ne s'étaient

⁽²⁾ Outre un nota du préfet Aquila dont parle Eusèbe (H. E., VI, 3, 5) et qui est mentionné sur la stèle de Syène conservée au Louvre (cf. Lucas, *Di un' epigr. lat.*, Milan, 1896. Latrונס. *Inscriptions d'Égypte*, I, p. 446. C. I. L., III, n° 75). M. Nicole n'a pas daigné à donner la date exacte de ce document : 14 octobre 307 et en même temps le nom de Sébastien dont Labus et Letroune avaient fait : seb Atiana.

⁽³⁾ Vingt-cinq dans le papyrus Nicole et dans le deuxième liste du papyrus Callaoui, vingt-six

dans la première liste du papyrus Callaoui.

⁽⁴⁾ Autres différences. Le nom de Σαρπείζων ἐπιστροφος est dans N. Αρσφίξ et dans C. Αρσφίξ; lig. 5 : pap. N. Αρσφίξ; επτος. pap. C. Αρσφίξ; επτος. lig. 5 : pap. N. Αρσφίξ; επτος; pap. C. Αρσφίξ; επτος. lig. 5 et 6 : Αρσφίξ; επτος. Μελανος Αρσφίξ; επτος et Αρσφίξ; επτος. Αρσφίξ; επτος ne se retrouvent pas dans pap. N. Ces noms sont remplacés par πασούτος πακυσσας et par μελανος επτος.

pas nommés dans l'une des deux pétitions se soient mis en avant dans la seconde. Ces quelques substitutions ne suffiraient pas à infirmer la similitude des vingt autres noms. En vérité, la seule difficulté sérieuse est que l'individu d'où vient la vexation n'est pas nommé d'une manière identique dans l'une et l'autre pièce. Dans le papyrus de Genève, M. Nicole a lu $\text{Ὀρσ[ε]ρ[ε]ου[ς] ἡστο-}$
 $\text{ητέας καὶ τοι (sic) τούτου ἀδελφοὶ οὔτε τοῦ ἀριθμοῦ πάντε.}$ Dans le papyrus Gallaoni on lit sans aucune hésitation $\text{Ὀρσευς τις ἀνὴρ βίαιος, etc., τὸν ἀδελφοῖς}$
 αὐτοῦ τέτρασι. On pourrait être tenté de modifier la restitution de M. Nicole et de proposer $\text{Ὀρσ[ε]ρ[ε]ρ[ε]ς τις}$ pour $\text{Ὀρσ[ε]ρ[ε]ρ[ε]ου[ς]}$. Je préfère me fier à son autorité et croire, ce que je tâcherai, plus loin, de rendre vraisemblable, que la pétition au stratège a précédé la requête au centurion, qu'elle a été envoyée immédiatement après l'acte de violence, à un moment où l'on ne connaissait pas la parenté de l'agresseur et où l'on n'avait entendu son nom que vaguement : $\text{Ὀρσευς τις}^{(1)}$. Ce qu'il me semble impossible de soutenir, c'est qu'il y ait eu, à quelques jours d'intervalle, au même endroit ($\text{αἰγιαλός, αἰγιατός}$) deux agresseurs, dont les noms se ressemblent si fort, qui aient, tous les deux, quatre frères et qui aient provoqué chacun une requête à une autorité différente.

Pour un même fait, on a donc invoqué, parallèlement, l'autorité du stratège et celle du centurion. Les deux requêtes ont-elles été rédigées par le même scribe? On ne saurait le nier ou l'admettre sans avoir comparé les écritures dans les deux papyrus⁽²⁾. En tout cas, la façon dont la plainte est présentée, diffère sensiblement d'une pièce à l'autre. Dans l'une, celle qui est adressée au stratège, il n'est question que de l'acte de violence, de ses circonstances aggravantes, et des mesures que la partie lésée est en droit d'attendre — le tout soigneusement écrit, presque sans une incorrection, en périodes un peu solennelles, qui ne manquent pas, par instants, de sobriété ni de vigueur. Dans l'autre, il n'est parlé de l'agression qu'à la dernière phrase et comme d'un fait déjà connu, que l'on se contente de rappeler. De longs préambules y conduisent, qui établissent tous les avantages que le bonrp retire de ses champs commu-

⁽¹⁾ On parait les conclusions de nom peuvent se rencontrer jusque dans le même papyrus. Dans Gallaoni, et dans, *Fagels Tota*, XI, 6, 38, τοῦ Στρουα et Στρεταίου désignant le même individu. Cf. *Or. Pap.*, 222, 1, 36.

⁽²⁾ Le papyrus V a deux colonnes. Le papyrus G. n'en a qu'une qui couvre tout le papyrus. M. Nicole parle d'une «ornate évolution vers la droite, large et régulière». Ce serait assez les caractères de l'écriture du papyrus G.

nam. La forme est sèche, peu soignée — les incorrections sont plus nombreuses. M. Nicole, en étudiant la pétition au centurion, n'a pas songé qu'on ait pu s'adresser en même temps au stratège. Il voit, dans ce recours unique à l'autorité militaire, un témoignage de plus sur la faiblesse de l'administration civile qui date de cette époque et va s'accroissant de règne en règne. « Les troubles, dit-il, qui avaient agité si souvent l'Égypte aux temps des Antonins... accoutumèrent les habitants de la province à compter de moins en moins sur l'intervention des magistrats non armés de l'épée ».

Le document publié aujourd'hui semble infirmer cette opinion. Il montre qu'on ras de sévices on s'adresse encore à l'autorité civile, et qu'on lui demande, comme au chef militaire⁽¹⁾, l'assignation immédiate de l'offenseur : *ἀξιοῦμεν... καλεῦσαι ἀχθῆναι αὐτόν ἐπὶ σοῦ*. Toutefois, il ne suffit pas à prouver qu'on eût eu elle la même confiance qu'en l'autorité militaire, ni surtout qu'on eût avec elle des rapports aussi suivis. Rien au contraire, la façon dont la requête au centurion est rédigée⁽²⁾, semble témoigner des rapports plus fréquents; on voit tout au moins, qu'il a déjà été informé de l'affaire, s'il n'a pas encore pris les mesures nécessaires.

Voici, vraisemblablement, comment les choses ont pu se passer. L'agression a dû se produire dès les premiers jours de Phaophi — sitôt après que les fermiers ont eu pris possession de leur lot d'où les eaux de l'inondation s'étaient retirées. Il y a eu, nécessairement, des querelles, des troubles, et le centurion en a été informé. Puis, les fermiers, forts de leurs droits, se sont réunis chez le scribe du village⁽³⁾. Ils ont délibéré. La question était délicate. S'il ne se fut agi que d'un vulgaire brigandage, le centurion et ses troupes, auxquels on s'adressait si souvent, auraient suffi à le réprimer, mais, si on ne savait pas bien exactement le nom des agresseurs on savait qu'ils étaient riches, plus riches à eux cinq que tous les pétitionnaires réunis, que leurs bestiaux seuls étaient pour eux une source d'énormes revenus. Ils étaient puissants et assez redoutés des

⁽¹⁾ Souvent, en effet, on ne demandait au stratège que de recevoir la plainte et de la classer (*ἡ καταγραφὴ ἀξιοῦμεν παρὰ σοῦ μένειν*, B. G. II, 1, 35, 45, 46, 71, 167).

⁽²⁾ On donne au centurion comme au stratège le même titre honorifique *κέραι*, mais on n'emploie avec lui ni périphrase ni précautions oratoires.

Enfin la forme de la phrase *καὶ οὐκ ἀποστροφῆς* etc., paraît bien indiquer que l'agression est déjà connue du centurion.

⁽³⁾ Nous savons que le *κοινογραμματοῦς* était chargé de recueillir les plaintes et de les transmettre à qui de droit.

fonctionnaires inférieurs, pour échapper aux impôts et aux services publics. On ne pouvait pas condamner de tels gens, sans procédure. Il fallait les interroger et régler leur situation administrative. C'était l'affaire du stratège. D'où la pétition collective à Dionysios où l'affaire est exposée, tout au long, avec d'amples et respectueuses formules. On attendit quelques jours. Mais on dut s'apercevoir bien vite qu'il y avait de forts inconvénients à attendre. On se dit que le centurion pourrait peut-être faire une instruction préalable et même efficace — qui sait même si le stratège n'avait pas déjà renvoyé les plaignants à sa juridiction? On s'adressa à lui; il connaissait l'affaire; on lui en rappela, avant tout l'intérêt économique et politique.

On a pu voir les rapports entre les deux requêtes. Il nous reste à examiner plus spécialement la requête au stratège.

Rien à dire sur la date. Le mois, l'année et le nom des empereurs sont indiqués. Le quinzième du mois a été emporté par une déchirure du papyrus. On lit Phaophi . . . de l'an 16 de Septime Sévère c'est-à-dire, septembre-octobre 207¹⁾ et, si ce qui est dit plus haut est exact, entre le 1^{er} et le 10 octobre.

Ligne 1. Le stratège²⁾ Dionysios nous est connu. Il fut stratège du district Héraclide³⁾ entre 206 et 209. Les papyrus du Musée de Berlin, *B. G. U.*, 652 ann. p. c. 10 novembre 207, *B. G. U.*, 392, 639, 653, ann. p. c. 207-208 sont des listes annuelles de contribuables (*διασολή διπραξέων τῶν διαγεγραμμένων ἐπὶ τῇ δημοσίᾳ τράπεζᾳ . . . κατ' εἰδὴς τῶν διαγεγραμμένων ἡμῶν ἐς ἀριθμῶσιν μὲνός φανερόθ τοῦ ἐνεστώτος*) à lui adressées par les *πράκτορες ἀργυρίαι* du village.

Lignes 2 et seq. Nous retrouvons, naturellement, presque tous les noms des pétitionnaires dans ces listes d'impôts⁴⁾. Ils sont inscrits, avec, en face de leur

¹⁾ L'année qui commence le 29 août (1^{er} Théot) 192 est comptée, dans les documents, comme la deuxième année de Septime-Sévère. Cf. WILKIN, *Griech.-Ost.*, p. 802.

²⁾ Sur la fonction du stratège, Cf. MARS, *Hist. of Egypt. and Rom. Rule.*, p. 5. WILKIN, *Hierakle*, XXVII, p. 287 ff.

³⁾ Pour l'indivision du nome Arsinoite (Fayoum) en trois districts. Cf. BARNETT-HEAT, *Egypt. T.*, Introduction, 1 et la carte à la fin du volume.

⁴⁾ Οὐδὲνς Πάριτος, *B. G. U.*, 670, 16. Εἰρηὺς Πάριτος, 670, IV, 11. Ἀκούχια Ἀρσινόης, 392, 26 27. Δωμὲς Δημέτος, 670, 61. Ὀρσινούβης 2 et Εἰρηὺς, 639, II, 14, 28. Πατισινούβης

mon, le nombre de drachmes qu'ils payaient, chaque mois, pour leur quote personnelle. Le chiffre le plus commun est 2 1/2 : 13 drachmes; il va jusqu'à 16. D'autres listes, de la même provenance et de la même date⁽¹⁾, ne portent pas de chiffres en regard des noms. Ce devait être de simples feuilles de recensement. Sur ces vingt-six pétitionnaires, deux occupent des fonctions publiques dans leur village. L'un est *presbyste*, l'autre *archéphode*. Ces fonctions étaient au sens propre du mot des charges. Elles paraissent avoir été gratuites et n'entraînaient pas même l'exemption d'impôts⁽²⁾. Elles étaient supportées, à tour de rôle, par les habitants du bourg. Les devoirs de l'*archéphode* semblent concerner le maintien de l'ordre⁽³⁾. Ils étaient un ou deux, dans chaque village, et subordonnés à l'*airemarche* du nome. Les devoirs du *presbyste* sont moins bien définies⁽⁴⁾. Ce ne sont pas nécessairement des « anciens », puisque Eriens a 28 ans. Ils devaient exercer une surveillance générale sur le village. A la fois maires, juges de paix, préposés au cadastre, aux impôts, ils prenaient l'initiative des requêtes, des votes, des emprunts publics. L'administration romaine représentée dans le bourg par le *καμογραμματούς* les rendait, semble-t-il, responsables de tout.

Figure 6. Le reste des plaignants invoquent leur qualité de *δημόσιοι γεωργοί*. Cette expression se rencontre très fréquemment dans les papyrus. Grenfell-Hunt⁽⁵⁾ traduit *cultivators of imperial domain land*. De même Wilcken⁽⁶⁾ donne *δημόσιοι γεωργοί* comme un équivalent de *βασιλικοὶ γεωργοί*. Il est vrai que l'Égypte tout entière était encore considérée comme le domaine privé de l'Em-

κότου, 399, 38, 2 1/2. *ἀρχεπύτος* Παρότος, 639, 11, 2 1/2. *Σάπτος* Παρότος, 639, 26; 399, 43 2 1/2. *Παύς* Σαταβούτος, 639, 1, *ἀπύχης* *ἀπύχης*, 639, 11, 22; 639, 1, 16 2 1/2; 639, 11, 27 2 1/2. *Ἀβούς* Σαταβούτος, 639, 1, 37 2 1/2; 399, 16 2 1/2. *Παύτος* *ἑρμύς*, 639, 11, 5 2 1/2. *Παύτος* *ἀπύχης*, 639, 39, 639, 10.

⁽¹⁾ B. G. P., 639.

⁽²⁾ Le papyrus du British Museum, 199 porte bien en face des noms du *πρεσβύτερος* et de l'*ἀρχεφύδου* les sommes de 800 et 600 drachmes. Mais rien ne prouve que ce soit là un traitement quel, ou l'équivalent de la fonction serait considérable. Je crois bien plutôt que c'est au rapport

sur la fortune de ces fonctionnaires qui devaient apporter en garantie une certaine somme. Cf. B. G. P., 6.

⁽³⁾ B. G. P., 6, 147, 148, 301, 374, 375, 376, G. G. P. (Hunt-Hunt, *Greek Papyri*), 11, 43, 60, Pap. Hitt. M., 199. Grenfell-Hunt, *Op. Pap.*, 1, 69, 80.

⁽⁴⁾ Cf. Muret, *loc. cit.*, p. 7. Kauter, *Pap. in Brit. Mus.*, II, p. 158. Wessely, *Kauter und Sokrates Neues, Hellenisches, Hellenisches in Ägypt. Zeit. f. d. Neuklassik. Wissenschaft*, 1903, 3, p. 235.

⁽⁵⁾ Pap. Z., 1888.

⁽⁶⁾ *Griech. Ostraka*, I, I, p. 646 et suiv.; p. 701.

perceur et les pétitionnaires ne négligent pas, une ligne plus bas, de le rappeler (ἐν ἐνοσίῳ Αἰγυπτῷ). Mais, par suite de cessions ou de ventes partielles, ce titre de propriété n'était plus partout effectif. Autrefois, au I^{er} siècle, le domaine même (αἰγιαλός) dont il s'agit ici était proprement terre impériale⁽¹⁾. C'était au scribe royal du papyrus que l'on s'adressait pour en avoir la location. Maintenant, d'après ce qui est dit dans le papyrus de Nicole, il appartient au bourg; le revenu en est versé dans la caisse de la commune et lui permet de ne faire aucun emprunt sur les fonds de l'empire. C'est pourquoi, je crois être plus exact en conservant à δημοσίαι son sens indéterminé et en traduisant «les fermiers du domaine public».

Ligne 7. Σεουήρος καὶ Ἀρταβάνος. Septime Sévère et son fils Caracalla, associé à l'empire. Il n'est pas ici question de Géta qui sera nommé plus bas, pour dater la requête. Nous savons par Dion Cassius⁽²⁾ et par l'*Historia Augusta*⁽³⁾, que Septime Sévère vint en Égypte en 196. Caracalla, qui y vint après la mort de son père en 211, l'avait probablement accompagné à son premier voyage. — L'expression ἀνατείλαρες est une flatterie; elle se dit du lever des astres, des apparitions divines. — Μεθ' ὧν πλείστον ἀγαθῶν ἰδωρήσαντο. Nous savons⁽⁴⁾ que Sévère octroya de nombreux privilèges à Alexandrie, qu'il lui accorda, ainsi qu'à Ptoémaïs et à plusieurs autres cités égyptiennes, le droit d'avoir un conseil municipal.

Lignes 7-8. ἠθέλησαν καὶ, . . etc. L'émigration était fréquente chez les paysans égyptiens. C'était un moyen d'échapper à la disette, aux impôts, aux services publics trop lourds. À tous les points de vue, l'intérêt du pouvoir était de les ramener dans leurs champs⁽⁵⁾. Aussi les préfets d'Égypte s'y étaient-ils employés de longue date⁽⁶⁾. Il est possible que Septime Sévère s'en soit

⁽¹⁾ B. G. U., 660.

⁽²⁾ II, 17. LXXV, 24.

⁽³⁾ Severus, 17. Xaver et Maximinus et Maximinus et pyramides et labyrinthum diligenter inspicit.

⁽⁴⁾ Dion Cassius, loc. cit., et Maximinus, *Hist. rom.*, trad. par Cagnat et Toutain, XI, p. 189.

⁽⁵⁾ Cf. le commentaire de M. Nicole.

⁽⁶⁾ B. G. U., 15, 9, 11, 378. Ce dernier do-

cument est très instructif. C'est un rapport du préfet Marcus Sapphronius Lilius (154-156) à l'empereur Antonin le Pieux. Il l'informe de l'émigration et lui en donne les principales causes : tous μετὰ τῶν γυναικῶν δυσχεραίνουσιν ἐξ ἡμέρας δε λειτουργίας τιμῆς [εὐχρηστικῆς] διὰ τὸν τότε περὶ αὐτῶν νόμον. . . Il pense que tous ces gens reviendront grâce à la bonne récolte et à la sollicitude du prince.

préoccupé. En tout cas, c'était moins un avantage octroyé qu'une bonne mesure administrative et financière. Dans le papyrus de Genève, le mérite en est attribué au « très illustre préfet Subatimus » et M. Nicole fait justement remarquer que son successeur eut bientôt à revenir sur la même mesure⁽¹⁾.

Ligne 9. ἀποκαλυφθείσῃ περιλάτῃ γῇ. M. Nicole traduit *αυγιαλος*, par « le territoire qui est sur le bord du fleuve ». Σολυμπαῖον Νέσος étant situé sur les bords du lac Mœris, le Birket el Kerdû actuel⁽²⁾, qui demeurait après le retrait annuel des eaux, il semble plus exact de traduire : *sur les bords du lac*.

Ligne 11. τῶν κατὰ μῆνα γινομένων. On voit que les différents impôts étaient recueillis chaque mois⁽³⁾. Il ne semble pas qu'on ait à hésiter sur le sens des mots qui désignent ces divers impôts mensuels; *τελέσματα ἀργυρικά* sont les impôts en espèces; *τιτικά*⁽⁴⁾ les impôts en nature, l'*ἡμισια*; *ἐπιμερισμοί* sont les quotes personnelles; *ἐπίβολαι*⁽⁵⁾, les taxes extraordinaires. *Ἐπιμερισμός* employé ainsi, absolument, est assez rare. On ne le rencontre que deux fois dans *B. G. U.*, 807, 842; *ἐπιμερίζειν*, 381. Dans *Γκεανηλ-Πουτ*, *Εὐχὴν Τόπων*, I, III, 5; IV, 5; il est suivi de *ἀπόρων*. Ce serait en ce cas, d'après l'opinion de Wilcken⁽⁶⁾, un impôt en faveur des indigents, une sorte de taxe des pauvres, analogue à celle qu'on levait à Athènes⁽⁷⁾. Ici, employé d'une manière indépendante, et opposé à *ἐπίβολή*⁽⁸⁾, il semble bien que le mot désigne l'ensemble des taxes payées régulièrement par chacun.

Ligne 12. αἱ διαγραφαί, désignent les listes où étaient inscrits les habitants du village avec l'évaluation de leur fortune et qui servaient à la répartition des impôts. Cf. *B. G. U.*, 654, 390. Ἀλλὰ καὶ οὐσίς. . . Les pétitionnaires accusent Orsens et ses frères, non seulement de ne pas s'acquitter des impôts, mais encore d'avoir pris leurs mesures pour n'en payer, le cas échéant, que le moins possible. Sur les registres publics, ils ont fait évaluer leur fortune, bien au-dessous de ce qu'ils possèdent réellement — . . . Μόνοι ἡμεῖς καὶ μόνων

⁽¹⁾ *B. G. U.*, 159, 5, 7.

⁽²⁾ Cf. pour le schéma des dispositions sur le lac Mœris et la bibliographie, *Cassanbat*, *Genève encyclopédique*, art. *Mœris*.

⁽³⁾ Cf. *B. G. U.*, 390, 639, 653.

⁽⁴⁾ *Μισια*, loc. cit., p. 118, 189.

Βυβλίον, t. III.

⁽⁵⁾ *B. G. U.*, 515, 7, τα ὑπὲρ λογίας ἐπιβολήματα.

⁽⁶⁾ *Griech. Lex.*, p. 161.

⁽⁷⁾ *Antiquité*, 'Αθήν., σελ. 1, 29, 1.

⁽⁸⁾ Voyez une opposition *παλιν* dans *B. G. U.*, 807, 9, 15.

τοῦτων. Le sens général de cette phrase n'est pas douteux; les fermiers opposent leur petite fortune aux biens énormes de leurs agresseurs. — Après διαγρ[άφας], se trouve une lacune que j'hésite à remplir. On pourrait proposer ἐσθιν, pour terminer la proposition qui précède, ou ὅλον, pour commencer celle qui suit et faire contraste à τὰ τετράποδα; « nous gagnons en tout ». Les deux μέναι... μένων opposés ne semblent, ici, que tenir la place des particules μέν et δέ. Ποιεῖται, se rapportant à la fois à ἡμεῖς et à τετράποδα, ne peut être qu'un moyen; il signifie donc vaguement « faire pour soi »; je crois, par suite, pouvoir traduire dans un cas : « gagner », dans l'autre : « rapporter ». Il s'agit, sans doute, de revenus mensuels. On ne pourrait pas exiger 13 drachmes d'impôt par mois de gens qui gagneraient à peine 100 drachmes par an.

Ligne 13. On ne voit pas nettement ce que sont ces καταχρόνους τοῦ κοινο-
γραμματέως. Je n'ai retrouvé l'expression nulle part. Il semble qu'ἐπιβοεοῦντες
ne puisse régir qu'un accusatif de personne. Ou bien κατέχρονοι, non composé,
est un terme générique qui désigne les agents du scribe; ou bien, il faut après
κατά χρόνους sous-entendre un mot, ἀγγέλους par exemple. Dans les deux cas,
le sens reste le même. Nous voyons, d'après les documents, quelle autorité
avait le scribe du village. C'était un contrôleur, un rapporteur en matière d'im-
pôts et d'administration ⁽¹⁾. Il désignait aux autorités les personnes capables,
par leur âge et leur fortune, d'exercer dans le village une fonction publique ⁽²⁾.
Il est donc naturel qu'il se serve d'agents pour assurer son contrôle. Ces agents
devaient être d'assez pauvres personnages, et la riche et arrogant Oseus avait
beau jeu de les écarter par des menaces.

Ligne 13 à la fin. Cette grande période est un peu enchevêtrée. Néanmoins,
le sens reste très clair. On remarquera que ces paysans ne demandent pas que
leurs vexateurs soient punis, mais seulement qu'ils payent, comme eux, les
impôts et qu'ils subissent à leur tour les charges publiques. Ils pourront alors
prendre équitablement possession de leur part de terrain.

Avril 1904.

L. BARRON.

⁽¹⁾ R. G. U., 53, 59, 95, 97, 524, 537, 577 G. G. P., 1, 16 P. Gen. 5. — * D. G. U., 6, 18, 91, 194, 235.

NOTES

SUR DEUX DOCUMENTS COPTES

PAR

M. ALBERT DEJERRE.

Je dois à l'obligeance de M. Dattari, le numismate si connu de Caire, communication de ces deux textes coptes.

I.

L'un est gravé sur une pierre calcaire, en forme de rectangle très allongé, qui mesure 0 m. 65 cent. de long sur 0 m. 32 cent. de large.

Elle avait déjà reçu précédemment une inscription, dont on distingue à peine quelques mots dans la partie supérieure : $\pi\epsilon\iota\upsilon\sigma\sigma\alpha\iota$ $\alpha\mu$ \rightarrow $\alpha\upsilon\tau\eta$ \rightarrow $\tau\epsilon$ \rightarrow $\alpha\chi\eta\tau\omicron\upsilon$ $\pi\epsilon\iota\upsilon\sigma$ $\alpha\mu$ \rightarrow $\pi\alpha\omega\mu$ \rightarrow , ce qui indique qu'elle a été coupée là pour son nouvel emploi, identique, d'ailleurs, au premier, ces mots étant une partie et une suite d'épithète.

Vers le milieu apparaissent aussi quelques lettres éparses, mais dont il n'y a absolument rien à tirer.

Tous ces caractères avaient été tracés au pinceau, en rouge, d'une largeur d'environ 0 m. 05 cent., puis légèrement gravés en creux, dans leur milieu, avec la pointe assez fine d'un ciseau quelconque. Ils ont été effacés par un ravalement de la surface de la pierre, pas assez cependant pour qu'il n'en restât des indices comme ceux que nous venons de relever et qui, à certains endroits, ont dû gêner le graveur de la nouvelle inscription que voici :

ω λ

1. \dagger $\pi\iota\omega\tau$ $\pi\alpha\upsilon\sigma\tau\alpha$ $\pi\alpha\upsilon\sigma\tau\alpha$ $\epsilon\tau\omicron\upsilon\lambda\lambda\epsilon$ $\pi\epsilon\iota\mu\epsilon\tau$ $\pi\epsilon\iota\omega\tau$
 $\alpha\lambda\phi\omicron\upsilon\epsilon\lambda\mu\eta\omega\eta$ $\alpha\chi\eta\mu\epsilon\epsilon\upsilon\epsilon$ $\mu\upsilon\epsilon\epsilon\eta\eta\upsilon$ $\tau\eta\tau\omicron\upsilon$ $\epsilon\lambda$

Τ ΑΥΗΚΟΤΕ ΖΑΜΗΗ ΠΕΝΣΟΗ ΦΟΙΒΑΜΜΩΗ ΠΕΠΡΟ
 ΦΗΤΗΣ ΠΡΗ ΤΟΥΣΩ ΑΥΗΤΩΗ ΜΗΟΗ ΝΕΟΥ ΚΕΒΕ ΜΗΑ
 5. ΟΠΣ ΖΑΜΗΗ ΠΕΝΣΟΗ ΜΗΑ ΠΕΥΣΟΗ ΑΥΗΤΩΗ ΜΗ
 ΜΟΗ ΝΕΟΥ ΤΕΒΕΝ ΠΑΡΗΟΥΤΕ ΖΑΜΗΗ ΠΕΦΟΙΒΑΜΜΩΗ
 ΠΕΥΣΟΗ ΠΩΒΗΠΗ ΝΟΥΤΕ ΑΥΗΤΩΗ ΜΗΟΗ ΝΕΟΥ ΤΕΓΕΝ
 ΧΟΛΑΙΚ ΖΑΜΗΗ ΠΕΝΣΟΗ ΚΟΥΣΑΜΜΗΣ ΠΕΥΣΟΗ ΑΥΗ
 ΤΩΗ ΜΗΟΗ ΜΗ ΑΥΗΤΩΗ ΜΟΒ ΝΕΟΥ Α ΜΗΑΟΥΒΕ ΟΘ
 10. Η ΠΑΠΑ ΦΟΙΒΑΜΜΩΗ ΠΧΗΒΕ ΑΥΗΤΩΗ ΜΗΟΗ ΜΗ
 ΠΑΠΑ ΜΗΑ ΠΕΥΣΟΗ ΑΥΗΤΩ
 ΤΕ ΠΑΣΟΗ ΠΠΑΣΑΤΡΕ ΠΡΗ ΤΟΥΣΩ
 ΜΗΟΗ ΜΗ
 ΠΕΝΣΟΗ ΦΙΒ ΠΕΥΣΟΗ ΑΥΗΤΩΗ ΜΗΟΗ ΝΕΟΥ ΚΑ ΠΤΩΒΕ ΟΘ
 15. ΠΕΝΣΟΗ ΠΠΑΠΑ ΠΩΒΕΦ ΑΥΗΤΩΗ ΜΗΟΗ
 ΠΑΧΚΕ ΠΠΑΩΘΗΣ ΟΘ

« Le Père, le Fils, l'Esprit Saint. Notre aimé père apa Phébaumon. Souvenez-
 vous de tous les frères qui dorment ici : Notre frère Phébaumon, le prophète,
 l'homme de Touho, s'est reposé le 26 de Paophi. Amen. Notre frère Ména,
 son frère, s'est reposé le 19 de Pharmouti. Amen. Phébaumon, leur frère,
 le serviteur de Dieu, s'est reposé le 13 de Choïak. Amen. Notre frère Jean,
 leur frère, s'est reposé la... s'est reposé le 1^{er} de Pachons. Amen. Le Papa
 Phébaumon, le paralytique, s'est reposé le.... Papa Ména, leur frère, s'est
 reposé le 15.... Son frère, l'Apa Matré, l'homme de Touho.... la....
 Notre frère Phéb, leur frère, s'est reposé le 26 de Tybi. Amen. Notre frère,
 le Papa Joseph, s'est reposé le dernier jour de Pachons. Amen. »

Différents points sont à noter :

1. Cette inscription a été certainement gravée par plusieurs ouvriers. Cela apparaît tant par le dessin même des lettres que par la langue elle-même.

Les huit premières lignes sont formées de caractères réguliers et correctement tracés et qui semblent bien l'œuvre d'une même main jusqu'aux premiers mots de la neuvième ligne.

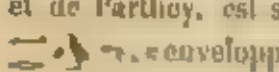
Il y a à relever : La transposition curieuse des deux lettres α et ω de la formule : Je suis l'alpha et l'oméga.

ⲛⲁⲩⲣⲉ pour ⲛⲁⲩⲣⲉ. ⲟⲩ au lieu de ⲟⲩ est assez fréquent ⁽¹⁾.
ⲛⲁⲩⲣⲉⲙⲁⲓ pour ⲛⲁⲩⲣⲉⲙⲁⲓ, ce n'est inexplicable, sinon par une faute ou un lapsus.

A la neuvième ligne ⲛⲁ date est omise. Puis la formule tout entière reprise en un mauvais dialecte et nous avons :

ⲁⲩⲛⲧⲟⲩ pour ⲁⲩⲛⲧⲟⲩ ⁽²⁾.
ⲙⲟⲩ pour ⲙⲛⲟⲩ ⁽³⁾.
ⲛⲁⲩⲣⲉⲙⲁⲓ pour ⲛⲁⲩⲣⲉⲙⲁⲓ.
ⲟⲩ sans le trait - de liaison.

Je supposerais donc volontiers que la pierre avait été préparée d'avance jusque là; on attendait le décès des moines dont le nom est donné pour ajouter la date. Ici, un autre ouvrier aurait continué plus tard, ce qui explique cette répétition; quelques noms ont été gravés, mais d'une façon irrégulière et incorrecte, les lignes ne sont plus droites, les fautes sont nombreuses; un nom avec la formule adopté, oublié sans doute par inadvertance ou négligence, a été intercalé entre les lignes 10 et 11, ⲛⲁⲩⲁ ⲙⲟⲩⲁ ⲛⲁⲩⲣⲉⲙⲁⲓ ⲁⲩⲛⲧⲟ avec la date omise, de même ligne 12; la ligne 13 est incomplète, le nom du mois étant passé, et ⲛⲁ qui doit donner la date pour ⲛⲁ. Ce n'est pas évidemment ⲛⲁ abréviation de ⲛⲁⲩⲣⲉⲙⲁⲓ qu'il faut voir ici, cela n'aurait aucun sens. La phrase demande nécessairement le quantième du mois.

Ce qui suit retombe dans le style correct du commencement, aussi bien pour la régularité extérieure que pour la question philologique. J'attribuerais toute cette fin encore à un autre graveur. Il n'y a à signaler que ⲁⲩⲁⲕ à la dernière ligne, équivalent dialectal de ⲁⲩⲟⲩ « fin, terme, extrémité ». Ce mot, qui ne se trouve ni dans le dictionnaire de Peyron ni dans les lexiques de Tottoli et de Parthey, est signalé par Stern ⁽⁴⁾. Il dérive de l'héroglyphique  « envelopper, entourer, achever », d'où le copte ⲁⲩⲁⲕ, ⲁⲩⲁⲕ « cercle,

⁽¹⁾ BÉLÉZOT, *Les prières pour les morts*, dans la *Revue égyptologique*, t. IV, p. 9, n° 14, même changement de lettres dans ce mot.

⁽²⁾ M. Lefebvre a signalé des exemples de la même unitative, cf. *Inscriptions chrétiennes du Musée du Caire*, dans le *Bulletin de l'Institut fran-*

çais d'archéologie orientale, t. III, p. 31, n° 40.

⁽³⁾ Voir BÉLÉZOT, *loc. cit.*, p. 6, n° 9, l. 7, ⲙⲛⲟⲩ pour ⲙⲛⲟⲩ : p. 7, n° 10, l. 16, ⲙⲟⲩ « LETHYRIS », *loc. cit.*, l. 2, 3, ⲟⲩⲛⲟⲩ pour ⲙⲛⲟⲩ.

⁽⁴⁾ *Koptische Grammatik*, ch. III, n° 33.

arr, extrémité», et $\alpha\alpha\kappa\eta$ ce qui achève, ce qui complète le cercle, c'est-à-dire le dernier», orthographié ici $\alpha\alpha\kappa\epsilon$.

II. Les noms de cette épilaphe sont connus, on les trouve un peu partout dans les écrits coptes et surtout dans les inscriptions de ce genre⁽¹⁾.

Remarquons seulement le nom de Phébanmon orthographié à la grecque, c'est-à-dire avec deux κ , et non à l'égyptienne, ce qui est le cas le plus fréquent. Puis $\sigma\eta\lambda\alpha\tau\tau\epsilon\sigma$.

Ce mot $\alpha\tau\tau\epsilon\sigma$ signifie «jumeau», c'est pourquoi on aurait pu supposer la lecture : son frère, son jumeau, l'homme de Toulho, en admettant le redoublement de α , de l'article, ce qu'il faudrait encore expliquer, à moins de le mettre, sans plus de façon, au rang des incorrections qui se succèdent en cet endroit, ou même simplement, son jumeau, et voir dans $\sigma\eta\lambda\alpha\tau\tau\epsilon\sigma$ une altération de $\sigma\eta\lambda\alpha\tau\epsilon\sigma$ et par conséquent rattacher ce mot à la date précédente qui commence sans nom de mois, mais cette altération serait, elle aussi, difficilement explicable.

Reste donc la dernière hypothèse : regarder $\alpha\tau\tau\epsilon\sigma$ comme un nom propre, et c'est la plus plausible.

Nous avons tout d'abord $\sigma\eta\lambda$, contraction pour $\sigma\eta\lambda\alpha$; ce titre vient après lui un nom propre. Puis la formule $\sigma\eta\lambda \tau\omicron\upsilon\lambda\theta\omega$ «l'homme de Toulho», l'homme de telle localité qui est toujours annexé à un nom propre, nous en avons même un exemple ici, ligne 4.

Quant à $\alpha\tau\tau\epsilon\sigma$, ce nom, quoique très rare, existe, et j'en connais deux citations. L'une dans la vie de Samuel de Qualamon. Il y est question de deux frères, l'un, Hor, et l'autre, son jumeau, qui s'appelle en même temps Hatré⁽²⁾. Une seconde dans la vie des saints Maxime et Domèce, dans laquelle on parle d'un vieillard de la montagne de Pernondj portant également ce nom, mais orthographié sans τ et avec \omicron au lieu de τ c'est l' $\alpha\sigma\eta\lambda \lambda\omicron\upsilon\sigma$ ⁽³⁾. Pereira a

⁽¹⁾ BAVILLON, *Les prières pour les morts*, dans la *Rev. égypt.*, t. IV, p. 1 et seq. — LAMBERT, *Inscriptions chrétiennes du Musée du Caire*, dans la *Revue de l'Inst. français d'arch.-orient.*, t. III, p. 17 et seq. — BONNASSON, *Monuments coptes du Musée de Boulogne*, dans le *Recueil de travaux*, t. V, p. 60.

⁽²⁾ AULIENNE, *Vie de Samuel de Qualamon*, dans la *Revue de l'histoire des religions*, t. XXX, p. 41.

⁽³⁾ AULIENNE, *Histoire des monastères de la Haute-Égypte*, dans les *Annales du Musée Caennet*, t. XXV, p. 311.

Mais nous connaissons aujourd'hui le nom d'un village arabe cité dans un contrat ⁽¹⁾, la seule fois d'ailleurs où on l'ai rencontré jusqu'ici en copte. Il faisait partie du nome de Théodosiopolis, il est par conséquent proche de τοϣτω. Le contrat dit en effet : « Aurélios Phoibamon, le fils d'Apu Sion, né dans lebourg d'Ibion, et Magdolon du nome de Théodosiopolis ». C'est à lui qu'il faudrait rapporter le Habenn du nome Herinopolite, et sans doute aussi l'Ibion que l'itinéraire romain ⁽²⁾ place à 30 milles de Bahesa et à 23 milles d'Eschmounain, sur la rive occidentale du Nil. Aucun nom actuel ne correspond à ce nom disparu. Donc τοϣτω — *Taha et Médineh*, mais nullement *Habenn*.

II.

Le second texte est une lettre écrite sur papyrus en caractères cursifs bien nets. La paléographie en est assez compliquée, l'orthographe et la grammaire assez douteuses. Il est bien conservé, sauf deux déchirures qui entament le texte.

Recto.

† αἰχῆνεσαι ἡτεκμηῖται ἐτοϣαα λιραρο το(η)β⁽³⁾ λιραροτεβῆ
 ρογο ἡνοϣτε πετεροϣη χε λιμεχε (λ) πχο(εῖς) † ἐν τῶν ἡκ
 εβρα
 εἰρημονε καὶ γὰρ πεπαλαια εἰ ἡ πο(γοβ)ω οὐν ἡ ἡνοϣτε
 φασοϣ† λιροϣω βερε τααπαζε πεγρητε ἡτεκμηῖται
 β. ἐτοϣαα κατὰ οὐ ἡτακεσαι καὶ ἡνοϣτε οὐν ἡπαλαστῆ
 βαττασοκ φασα εἰσαρῆ βροκ καὶ ἡογῆδε πογοβω σκυροον
 καὶ ἡμῶν εὐτε λῶν ἀν ταγαμ σεμ παντιγραφον ἡτ
 βηεστοαν καὶ οὐχα εἰ πχοβις

Verso.

† ταας ■ πανερίτη ἰωτ ἡῖωτ ἐτοϣαα ἀνα ἡρωμασ ἡρεσϣτε
 † ριτῆ κοσταντῖνε
 ἡμῶν ἡ ελαχε

⁽¹⁾ *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Bruchstücke Kaiser*, 5^e année, p. 18.

⁽²⁾ *Itinerarium Antonini Augusti et Hieronymy-*

mitarum, Egyptus, édit. Parthey et Pinder, p. 71.

⁽³⁾ Les lettres entre parenthèses sont celles que j'ai suppléées dans les lacunes.

RECTO.

« J'ai reçu les écrits de la paternité sainte. Je me réjouis beaucoup; je me réjouis encore davantage, Dieu le sait, parce que j'ai désiré que le Seigneur te donne le repos de la maladie. C'est ma prière pendant tout ce temps, que Dieu te prodigue ses soins jusqu'aux premiers jours du mois pour venir vers le sud, afin que j'embrasse les pieds de la paternité sainte, selon ce que tu es écrit. Dieu est miséricordieux pour moi. Il t'a guéri complètement; il te gardait tout ce temps pour moi. Tu es mon lieu de repos. Aie la bonté de répondre à ma lettre.

Salut à mon Maître. »

Verso.

« J'ai remis (ma lettre) au bien-aimé Père du Père Saint, Apa Promas prêtre. Je suis, de Constantin, son fils le moindre. »

Notons dans ce texte :

Ligne 1. *τὸν* pour *τὴν*. On trouve aussi *τὸν*, *τὸν*¹⁰¹ l'orthographe que nous avons ici est rare, je ne l'ai pas vue en d'autres textes.

αἰμα *τε*. La particule qui suit ici le verbe n'est pas à la place logique et grammaticale qu'elle occupe dans les textes coptes. Étant donnée la phrase, elle paraît bien avoir le sens de : « aussi encore ».

Lignes 3 et 4. *οὐκ ἠμνοῦντε ὁμοῦλα† ἀνιροῦντε* *εἰς* *με*.

Toute cette construction grammaticale est à remarquer; *οὐκ* qui ouvre une proposition ne doit pas être suivi de *u* de relation¹⁰², et je n'en ai point trouvé d'exemple ailleurs. Le verbe qui suit *ἀνιροῦντε*, étant donnée sa forme, ne peut être qu'un futur III en *ε*. Nous avons ici *αν* qui serait une orthographe dialectale, ou bien l'infinitif précédé de la préposition *ε*, ici *α*, et du verbe *ιροῦν*, forme régulière *φιλοῦν*. Dans les deux cas le sens est le même. Cependant, c'est sans doute l'infinitif qu'il faut lire ici; *οὐκ* commence bien

¹⁰¹ *Ζακ*, *cat. cod. cop.*, 75, 336, 387. — ¹⁰² Cf. *Stam*, *Koptische Grammatik*, n° 368; et *Dub*, *Boq*, 310.

Antiken, t. III.

souvent en effet les propositions infinitives. Quoiqu'il en soit notre texte est évidemment fautif.

Quant à $\epsilon\pi\sigma\theta\upsilon\gamma\omega$, ce mot se voit orthographié $\epsilon\pi\lambda\sigma\theta\upsilon\gamma\omega$ et $\epsilon\pi\lambda\lambda\sigma\theta\upsilon$ en basilmourique $\epsilon\pi\tau\omega\theta\upsilon\gamma\omega$ et $\epsilon\pi\tau\sigma\theta\upsilon\gamma\omega$ ⁽¹⁾.

Ligne 4. $\epsilon\epsilon\iota\epsilon\pi\eta\epsilon$. La forme correcte serait $\epsilon\epsilon\iota\epsilon\pi\eta\epsilon$; on la trouve sur quelques ostraca, comme dans la lettre n° 253 des *Coptic Ostraca* de M. Crum⁽²⁾: $\eta\sigma\gamma\omega\kappa\eta\epsilon\epsilon\iota\epsilon\pi\eta\epsilon\eta\lambda\lambda\epsilon$. « J'ai souvent désiré aller vers le sud », formule semblable à la nôtre.

Notre scribe a trouvé bon de négliger la préposition ϵ et d'écrire $\epsilon\epsilon\pi\eta\epsilon$. Cette omission ou suppression se voit quelquefois, mais bien rarement, par exemple $\lambda\pi\tau\alpha\gamma\alpha\eta\eta\eta\epsilon\pi\eta\epsilon$ ⁽³⁾ « aie la bonté de venir vers le sud », une semblable contraction ne peut être qu'une faute.

Ligne 5. $\sigma\tau\alpha\eta\lambda\sigma\tau\eta\kappa$, en basilmourique σ pour σ ; nous rencontrons cette forme, manuscrit *Borgia* CLXXII.

Ligne 6. $\epsilon\kappa\alpha\tau\sigma\lambda\sigma\kappa$, même changement de σ en κ , quant à $\tau\sigma\lambda\sigma\sigma$ pour $\tau\lambda\lambda\sigma\sigma$, cela n'a rien d'anormal bien que sous cette forme je n'ai pas vu d'exemple de ce mot.

Tel est le contenu de cette lettre, dans laquelle rien ne peut nous mettre sur la trace ni du destinataire ni de l'auteur.

Constantin, dont l'auteur se dit le fils, est un nom très répandu dans l'Église copte. Quant à celui de Promao, il m'est absolument inconnu. Je n'en ai trouvé trace nulle part.

Je le rapprocherais volontiers du nom d'une localité citée sur un *ostrakon*, $\rho\sigma\upsilon\mu\alpha\gamma$ ⁽⁴⁾, et sur plusieurs papyrus avec les variantes $\rho\sigma\upsilon\mu\sigma\gamma$, $\rho\sigma\mu\sigma\gamma$, $\rho\sigma\upsilon\mu\sigma\sigma\gamma$, $\rho\sigma\mu\sigma\sigma\gamma$, $\rho\lambda\mu\sigma\gamma$ ⁽⁵⁾, « l'homme de Rommoou », ou mieux « le Rommoou ». Nous savons en effet que parfois les Coptes formaient les noms patronymiques simplement par l'adjonction de l'article à une appellation de lieu. C'est ainsi que nous avons $\pi\epsilon\kappa\gamma\epsilon\iota\epsilon$, « Pakonsis », et $\tau\epsilon\kappa\gamma\epsilon\iota\epsilon$, « Takousis,

⁽¹⁾ *Manuscript Borgia*, CLXXIII; 1 *Coptic Ostr.*, vu, 32, 33; *ibid.*, 7, 9; *ibid.*, 10, 11, 12.

⁽²⁾ Crum, *Coptic Ostraca, from the collection of the Egypt Exploration fund*, n° 253 et commentaire, p. 63.

⁽³⁾ Crum, *loc. cit.*, n° 227; commentaire, p. 65.

⁽⁴⁾ Crum, *loc. cit.*, n° 138, l. 6.

⁽⁵⁾ Revue des Arts et métiers de Boulogne et du Louvre, 1876, 89, 14 *Papyrus du British Museum*, LXXXVII, 20, XC, 6, 10.

Celui de Kous, l'Éthiopien, l'Éthiopienne : παμδ, « Pambô, Celui d'Ombô⁽¹⁾ : πασημις, « Padjémis. Celui de Djimé⁽²⁾ ». Et puisque nous rencontrons le nom de Djimé, notons que c'est aux environs de cette localité que M. Crum⁽³⁾ place *Houman*. Ce qui reste encore à démontrer, car pour le moment les traces de ce village ne nous sont pas connues, et les éléments d'information nous manquent.

A. DRESEN.

⁽¹⁾ SPIEGELHOF, *Ägyptische und griechische Eigennamen*, p. 86*, n° 190 et 59. p. 27. *Bildung des Ägyptischen Eigennamen*.

⁽²⁾ SPIEGELHOF, loc. cit. 59. p. 27.

⁽³⁾ CRUM, *Coptic names*, n° 138. Now : « Il se voit évidemment une *Djime*. Je n'en ai point trouvé la raison. En tout cas, comme la montagne de Djimé est située dans la chaîne Libyque commen-

çant à Mélinet Habou et se dirigeant vers Abdel-Gournah et l'Assasif, et que le nom de Djimé faisait probablement partie du nom d'Ermout et serait peut-être, d'après Amélineau, Mélinet Habou, c'est de ce côté qu'il faudrait chercher l'emplacement de notre *Houman*. Cf. AMÉLIEU, *Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, p. 151.

NÉCROLOGIE.

L'Institut français d'archéologie orientale a été douloureusement éprouvé cette année par la perte, à quelques mois d'intervalle, de son ancien directeur, M. Urbain Bouriant, et d'un de ses pensionnaires, M. André Gauthier.

Tous ceux qui ont connu M. Bouriant dans sa jeunesse et son âge mûr ne s'attendaient pas à une fin aussi prématurée. Vigoureusement charpenté, actif, l'esprit toujours en éveil, dur à la besogne, il semblait promettre une carrière beaucoup plus longue. Mais déjà en 1895 sa santé déclinaait visiblement. Confiant dans sa robustesse, il ne voulait prendre aucun repos et riait volontiers lorsque quelque personne de son entourage, inquiète des progrès du mal qui le menait, lui parlait de se ménager. Enfin les fatigues accumulées d'une vie très rude et bien remplie eurent raison de lui. Il fut frappé d'hémiplegie en 1898, à Paris, alors qu'il venait de rentrer d'Égypte et s'apprêtait à rejoindre sa famille à Lorient.

Pendant près de cinq années, ce fut une lutte journalière contre la paralysie qui l'envahissait; il y eut des alternatives d'espoir et de cruelles déceptions; comme il fallait le prévoir, une attaque d'apoplexie foudroyante le terrassa le 19 juin 1903. Il avait à peine 54 ans.

L'égyptologue perdit en M. Bouriant un de ses adeptes les plus dévoués; l'Institut du Caire voit disparaître en lui un Directeur qui, après M. Maspero, a le plus contribué à son développement.

M. Bouriant était né le 14 avril 1849. Engagé volontaire au 4^e régiment d'infanterie de marine, il fit la campagne de 1870 et assista à la bataille de Bazeilles, où il fut fait prisonnier. Après s'être évadé, il rejoignit son corps et finit son congé à la Martinique. Rentre dans la vie civile, il s'adonna aux études orientales, et ses réelles aptitudes le firent remarquer par M. Maspero, qui l'emmena avec lui en Égypte, lorsqu'il fonda la Mission archéologique française du Caire, en 1880. M. Bouriant demeura membre de cette mission pendant trois années, de 1880 à 1883; puis il prit du service dans l'administration égyptienne. Il remplit les fonctions de Conservateur-adjoint du musée de Boulak jusqu'en 1886, époque à laquelle le Ministre de l'Instruction publique le désigna pour succéder à M. Gréhaud dans la direction de notre Institut.

Les travaux de M. Bouriant sont trop connus pour que j'en donne ici le relevé. Ils embrassent toutes les branches de notre science. Arabisant à ses heures, il a publié une traduction, malheureusement inachevée, de *la Description topographique et historique de l'Égypte*, de Makrizi, et un recueil de chansons populaires en dialecte caireute. Enfin, il fit une courte incursion dans l'hellénisme en éditant les fragments grecs du *Livre d'Énoch*.

M. André Gombert, après avoir suivi les cours de l'École centrale, d'où il sortit avec le diplôme d'ingénieur des Arts et Manufactures, s'était consacré à l'étude de l'architecture. Il passa plusieurs années auprès de M. Benonville, architecte diocésain, qui appréciait vivement son intelligence et son activité. Sur ma proposition, il fut nommé membre de l'Institut archéologique du Caire en novembre 1900. Il fut, depuis ce temps, mon collaborateur assidu. Il prit part à mes fouilles d'Abou Roush, en 1901 et 1902, et fit un relevé très exact du terrain avant et après les travaux. En 1902, je le chargeai du soin d'évacuer sur le Caire, après les avoir emballés, les objets découverts dans le kom de Baouïl. Malgré les difficultés sans nombre résultant de l'absence de routes ou du mauvais état de celles qui existaient, du poids des caisses, dont quelques-unes, qui renfermaient des chapiteaux, pesaient jusqu'à 500 kilogrammes, il se tira avec succès de cette entreprise ingrate.

En 1903, il quitta le Caire au début du mois de janvier pour explorer une partie de la nécropole de Touna. C'est durant cette mission qu'il fut victime de l'accident qui lui coûta la vie. Le 6 avril, alors que ses ouvriers étaient occupés à déblayer la base de la stèle rupestre qui marque l'une des limites du nome de Khoumiatouou, ils s'éloignèrent de son chantier et s'engagèrent dans la montagne à quelques centaines de mètres au nord de celui-ci, dans le but d'y chasser les oiseaux au revolver. Par suite d'un faux mouvement, son pied glissa, et il vint s'abattre sur la roche, d'une hauteur de 15 mètres environ. Ses hommes le relevèrent les deux genoux broyés. Après avoir reçu du médecin du *markaz* de Mellaou et du médecin en chef de l'Hôpital américain d'Assiout les soins que son état réclamait, il fut transporté à l'Hôpital français du Caire où, malgré le dévouement du docteur Brossard, il expira dans la journée du 12 avril.

É. CHASSINAT.

TABLE DES MATIÈRES.

V. LORRY. Horus-de-fautea (avec 2 planches).....	1- 24
G. SALMON. Un texte arabe inédit pour servir à l'histoire des chrétiens d'Égypte.....	25- 48
G. LAFAYE. Inscriptions chrétiennes du Musée du Caire.....	69- 95
C. PALLASCH. Notes sur quelques jarres égyptes en terre cuite (avec 2 planches).....	97-103
R. GALTIER. Notes de linguistique turque.....	105-118
C. PALLASCH. Notes de fouilles dans la nécropole d'Assiout.....	119-128
É. GRASSINAT. Étude sur quelques textes funéraires de provenance thébaine (avec 4 planches).....	129-163
H. GATTIER. La déesse Triphis.....	165-181
G. SALMON. Note sur un manuscrit du fonds turc de la Bibliothèque Nationale.....	183-185
L. BÉRET. Un papyrus grec.....	187-202
A. DUBRE. Notes sur deux documents coptes.....	203-211
Néauroz.....	213-214



Fragment of the papyrus scroll.

Papyrus no. 1287 of the Museum of Louvre



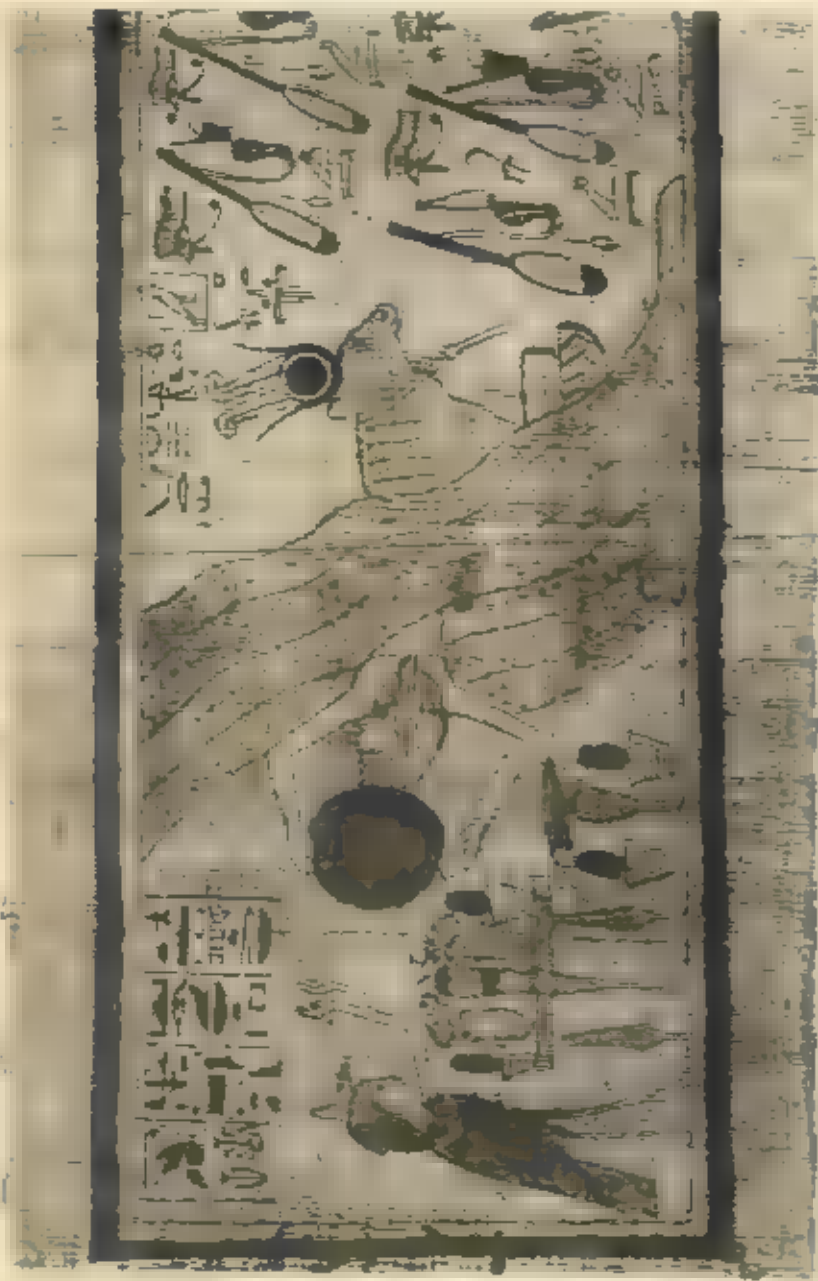
Manuscript Papirus ne-izby dly Muzs. in Louvre.

Papirus ne-izby dly Muzs. in Louvre.



3887. Papirus nr 3887. Louvre.

Papirus nr 3887. Louvre.



Manuscript of the Papyrus

Papyrus du Musée de l'Université d'Alexandrie, la province d'Alexandrie, Alexandrie

(79) 81



"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.

U. S. 148.9. 22.01.